Class 92 .M819 Book
General Theological Seminary Libra
Chelsea Square, New York

Purchased from the fund bequeathed to the Seminary by
EUGENE AUGUSTUS HOFFMAN, D. D.
DEAN 1879-1902

L'Abbé

Gustave Morel

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/labbegustavemore0000unse

GUSTAVE MOREL

(1872-1905)

Héliog Dujardin.

R.C.E.

J. CALVET
Agrégé de l'Université

L'Abbé Gustave Morel

Professeur à l'Institut Catholique de Paris

PARIS
83, Rue des Saints-Pères, 83
(Librairie des Saints-Pères)

1907

45683

NEW YORK
LIBRARY
UNIV. OF CALIF.

A Monsieur F. PORTAL

Ce livre est dédié
En souvenir de deux années heureuses
passées chez lui
avec l'abbé Gustave Morel
J. C.

PRÉFACE

Ce livre a pour but de faire connaître un bon prêtre d'aujourd'hui.

Je l'ai écrit pour répondre aux désirs des amis de l'abbé Morel, pour remplir un pieux devoir envers celui dont j'ai été pendant deux ans le commensal et le camarade, et pour offrir à tous les chrétiens de l'Eglise dont il était le prêtre et des Eglises séparées qu'il aimait profondément le spectacle et le modèle d'une grande âme.

Quoiqu'il soit mort au seuil de l'âge mûr, l'abbé Morel a touché à un grand nombre de graves questions sur lesquelles j'aurais pu être tenté d'avoir une opinion que j'aurais appuyée de son nom et de son autorité. Je me suis interdit ce travail ; et ceci n'est pas une thèse, c'est une simple histoire.

L'abbé Morel la raconte lui-même : je lui ai donné la parole le plus possible, citant ses carnets de notes et sa correspondance et me faisant un devoir de conserver ainsi la meilleure part de ce qu'il a écrit ; on trouvera donc

ici les noms de personnages vivants; je n'ai pas cru devoir les supprimer, parce qu'ils appartiennent à l'histoire, mais il va sans dire qu'en donnant les appréciations de l'abbé Morel, je n'ai pas eu l'idée de les prendre à mon compte, pas plus que je n'ai songé à les réfuter.

Je remercie vivement tous ceux qui ont collaboré à ce livre : les parents et les amis de l'abbé Morel qui ont livré ses cahiers et ses lettres en nous permettant de les reproduire; M. Joseph Martin qui nous a fait connaître par des mots d'une précision délicate l'âme de son meilleur ami, M. J. Wilbois, mathématicien et slavophile, qui a bien voulu se charger de rédiger les pages qui concernent la thèse de Morel et le chapitre sur la Russie, M. Portal qui a recueilli et classé tous les documents et m'a soutenu constamment de ses conseils.

Paris, janvier 1907.

J. CALVET.

CHAPITRE PREMIER

Enfance et Première Education

Gustave Morel naquit dans un hameau de la commune du Ban-de-Laveline, au diocèse de Saint-Dié, le 21 mars 1872.

Sa famille, établie dans le pays depuis plus de deux cents ans, en avait pris les habitudes et le caractère. Elle aurait pu offrir à l'observateur un type achevé de ces familles de cultivateurs vosgiens, très attachés à leur maison et à leurs champs, intelligents, aisés, un peu lents et un peu tristes, mais heureux, en somme, de vivre de leur travail, là où vécurent et travaillèrent leurs pères, en face de la montagne qui ferme l'horizon d'une ligne indécise. Ils constituent une race à part, aux traits fortement accusés; même après un examen superficiel, on ne saurait les confondre avec leurs voisins, les Lorrains. Ils sont plus repliés sur eux-mêmes, plus intérieurs, sentant fortement mais évitant de faire état de leurs sentiments; ils sont plus sérieux aussi,

en ce sens qu'ils ne plaisantent jamais sur les choses graves et qu'ils ont quelque peine à souffrir la plaisanterie des autres; enfin, quoiqu'ils aient de brusques accès de gaieté, ils paraissent d'ordinaire méditatifs et mélancoliques. Dans ce coin de Laveline, au pied des Vosges, quand le soir tombe, tout porte à la tristesse. Les montagnes prennent des formes étranges, les forêts qui étaient bleues pendant le jour deviennent toutes noires, les vallées s'assombrissent et ressemblent à des gouffres sans fond, une mélancolie indéfinissable tombe lentement et s'étend sur les hommes et sur les choses. Cette tristesse a pénétré peu à peu l'âme vosgienne, l'a préservée des joies tapageuses qui dissipent, et lui a donné ces qualités de réflexion et de lente sagesse qui la caractérisent.

Le père de Gustave avait toutes les qualités du Vosgien. De haute et forte stature, marchant très droit, d'une allure nette et fière, il donnait une impression de force calme et maîtresse d'elle-même. Il avait eu le loisir de cultiver son esprit par la lecture et par la réflexion. Il avait pris l'habitude de diriger ses pensées et ses sentiments vers un idéal très noble : dans sa correspondance avec son fils on ne saisit jamais la moindre trace d'un calcul mesquin; à son avis, faire ce qu'on doit, vaut mieux que conquérir la fortune ou

la gloire. A cette noblesse de caractère il alliait un sens aigu de la réalité, un esprit pratique qui savait compter et prévoir, et détestait par-dessus tout la futilité et la prodigalité. On comprend qu'une âme si franche fut tout entière tournée vers Dieu.

La mère de Gustave Morel vit encore et l'historien ose à peine dire qu'elle a bien, elle aussi, les qualités de sa race. Active, industrieuse, jamais lassée, elle se multipliait pour que dans sa maison, d'où elle sortait rarement, chaque chose fût à sa place et que personne n'eût à souffrir. Délicate et pieuse, elle vivait dans la pensée de Dieu et excellait à en parler.

C'est dans ce milieu si pur et si calme que s'écoula la première enfance de Gustave. Il respira l'air vosgien, il contempla les chaumes du Brezouard qu'il devait aimer toute sa vie d'une tendresse si originale, il se laissa pénétrer par la lente mélancolie de ce coin de terre où rien n'a bougé depuis des années et qui est comme saturé de tradition. Il s'abandonnait surtout à l'influence de ses parents; au lieu d'aller jouer avec ses camarades sur la place du village, il aimait à s'asseoir dans le poêle, aux pieds de sa mère, et il écoutait, jamais lassé, les belles histoires qu'elle racontait. Elle en savait long sur la famille, et sa mémoire sûre remontait dans le passé, ressuscitant l'aïeul, l'aïeule, les ancêtres, dont elle

connaissait tout, l'origine, la taille, les voyages, les sentiments. Ainsi se formait et s'équilibrait sous la double action du milieu et de la race le tempérament du jeune Gustave : c'est avec raison qu'on a pu dire, plus tard, qu'il était très Vosgien et très Morel.

En même temps, l'éducation trempait son caractère. Sans y penser et sans y tâcher son père était un véritable éducateur : il avait pour principe de faire d'abord ce qu'il voulait qu'on fît autour de lui, et après avoir donné l'exemple, au lieu de substituer sa conscience à celle de ses enfants, il cherchait à développer en eux l'esprit d'initiative et le sentiment de la responsabilité. Qu'on me pardonne ces humbles détails, ils ont leur prix dans l'histoire de la formation d'un prêtre d'élite : l'enfant avait toujours de l'argent à sa disposition; on ne lui demandait pas raison de l'emploi qu'il en faisait, mais il devait en tenir pour lui-même un compte exact et écrire le détail de toutes ses dépenses. Cette habitude d'enfance, qui est une habitude d'ordre rigoureux, il devait la garder toujours et la porter dans sa vie intellectuelle et dans sa vie morale.

Son âme s'ouvrit de bonne heure au sentiment religieux personnel et conscient. Véritable enfant des Vosges, de ce pays où les morts deviennent, pour ceux qui restent, l'objet d'un culte pieux, c'est surtout l'influence reli-

gieuse des morts qu'il subit. Un prêtre d'une grande vertu, M. L'Hommée, avait évangélisé la paroisse de Laveline, au temps de la jeunesse de sa mère ; doué de qualités éminentes et d'une piété rare, il avait gagné l'estime et l'amour de tous ses paroissiens ; surtout depuis sa mort, il était vénéré comme un saint. Pour Mme Morel, M. L'Hommée était l'idéal du prêtre et de l'homme de Dieu ; elle en parlait à son fils dans ce tête-à-tête continuel où s'élaborait la conscience religieuse de l'enfant ; bientôt M. L'Hommée devint en quelque sorte plus vivant que les vivants mêmes, il habita dans la maison familiale et il fut le premier maître de Gustave. Les vertus qu'il avait pratiquées se retrouvaient d'ailleurs dans M. de Bazelaire, le curé de la paroisse, dans M. Noël, cousin de la famille, dans M. Morel, parrain de Gustave. Tous ces bons prêtres, les morts et les vivants, entretenaient autour de lui une atmosphère religieuse, et en même temps que l'action du milieu et de la race, il subissait l'influence sacerdotale.

Il est vraisemblable que dès le plus jeune âge il songea lui aussi au sacerdoce, et qu'il rêva de marcher sur les traces de M. L'Hommée. Mais si, en Vosgien avisé, il ne prit pas dès lors une résolution ferme, du moins les prêtres dont on lui parlait et les prêtres qu'il connaissait, lui servirent à se tracer un idéal

pur et noble de vie chrétienne ; et c'est le développement normal de cet idéal sous l'influence de l'éducation et des circonstances qui le mena jusqu'au sacerdoce. Sa vocation n'eut ainsi rien d'extraordinaire, rien de heurté ; il ne connut pas les heures de fièvre religieuse et les heures de lassitude désespérée ; il n'entendit pas d'appel particulier et pressant ; il ne lui arriva pas de prendre une résolution d'enthousiasme après une retraite fervente ; mais, il devait se faire prêtre par suite d'une évolution logique de sa belle âme. S'il y pensa de bonne heure, il se garda bien d'en parler autour de lui ; mais il enferma son secret dans son cœur, attendant que son cœur eût mûri et que l'heure voulue par Dieu fût venue.

De très bonne heure, il donna des signes d'une intelligence particulièrement nette et pénétrante. Avant qu'on eût songé à l'envoyer à l'école, il avait incliné sa tête pensive sur les livres et sur les journaux, et se contentant de demander de temps en temps à sa mère le nom de quelques lettres, tout seul, sans aucun maître, il avait appris à lire. Par le même procédé, il acquit les premières notions de calcul ; et les premiers maîtres à qui il fut confié restèrent stupéfaits en face de cette étrange facilité qu'il manifestait pour les mathématiques.

A quelques kilomètres de Laveline, dans

la ville épiscopale de Saint-Dié, les Frères de Marie possédaient, à cette époque, un établissement florissant qui attirait les enfants des meilleures familles rurales. C'est là que Gustave Morel fut envoyé en 1882; et si ses parents ne choisirent pas le Petit Séminaire pour l'éducation de leur fils, c'est qu'ils ne soupçonnaient pas qu'il y eût en lui même un germe de vocation sacerdotale. Le père, positif et avisé, voulait lui faire donner chez les Frères une instruction pratique, puis le ramener à la maison paternelle, afin qu'il continuât à travailler le champ qu'avaient travaillé ses ancêtres. Mais bientôt on recevait de Saint-Dié des nouvelles qui allaient bouleverser tous les plans : le jeune Gustave avait une facilité prodigieuse pour les mathématiques; ce serait un crime de ne pas lui permettre de s'y appliquer à loisir; si on voulait bien lui fournir les moyens de quitter Saint-Dié et d'aller au collège Sainte-Marie, à Besançon, ou au collège Stanislas, à Paris, l'enfant entrerait très vite à l'Ecole polytechnique et se ferait avec facilité un avenir brillant.

Le père Morel aimait sa terre pour lui et pour ses enfants; il souffrait de voir l'un d'eux s'écarter des champs aimés et de la tradition familiale. Mais il était doué d'un bon sens exquis; il comprenait qu'une belle intelligence est un capital qu'on a le devoir de

faire valoir, que les circonstances favorables qui s'offraient à lui étaient comme une indication de la Providence, et il se décida *à faire ce qu'il devait faire*. M. Stegmüler, professeur à Saint-Dié, fut prié de donner à Gustave les premières leçons de latin.

M. Stegmüler était une sorte de prêtre laïque, à l'âme ardente et généreuse, passionnée de dévouement, à l'esprit vif, pétillant et endiablé. Le jeune Morel admirait et aimait son maître et l'étude du latin fut poussée rapidement : ce fut plutôt une course à travers la grammaire et les textes qu'un travail sérieux et approfondi. Au bout de deux ans, pendant lesquels les études françaises et les mathématiques n'avaient pas été négligées, on décida que l'enfant entrerait en seconde classique à l'institution Sainte-Marie à Besançon. La facilité étonnante de Gustave avait ainsi triomphé de tous les obstacles.

Quand il quitta Saint-Dié pour aller à Besançon, il était déjà un jeune homme sérieux et réfléchi. Outre M. Stegmüler qui avait eu sur lui une heureuse influence, il s'était attaché au directeur de la maison, à M. Walter, qui avait une grande force d'entraînement, et qui excellait à mettre les esprits en valeur. M. Walter voyait déjà son jeune élève entrant premier à l'Ecole polytechnique et devenant une des célébrités du

monde scientifique ; il ne soupçonnait pas que Dieu voulait garder pour lui ce futur savant ; mais, s'il l'avait soupçonné, il aurait pris le jeune homme par la main, et très simplement il l'aurait amené à l'autel. Pour le moment, il se contentait d'en avoir fait un bon chrétien : il se souvenait de la première communion de l'enfant, au lendemain de son entrée dans la maison, de ses progrès constants dans la piété, et de cette gravité, de cette exactitude méticuleuse qu'il apportait dans tous ses actes religieux. Parfois, peut-être, il lui avait paru froid à côté d'autres enfants plus fervents et plus enthousiastes ; mais ses sentiments religieux étaient raisonnables, solides, constants, comme les choses qui doivent servir chaque jour et durer longtemps. D'ailleurs, M. Walter ne soupçonnait pas que sous cette froideur apparente et sous cette réserve discrète se dissimulait, dans le silence méditatif d'une âme concentrée, une vie intérieure intense et chaude qui ne devait s'épanouir et éclater au dehors que beaucoup plus tard.

A l'institution Sainte-Marie de Besançon, les débuts de Gustave Morel furent pénibles. Il avait fait assez peu de latin, point du tout de grec, et il se trouvait dans une classe où les études classiques étaient poussées assez avant. Il ne s'étonna pas de ses premiers échecs, et,

sûr de sa force et de sa volonté, il ne douta pas de l'avenir. Son travail était constant, régulier, réfléchi ; à la fin de l'année scolaire, il arrivait à être un des premiers de la classe de seconde, et il avait parlé sérieusement à ses parents de passer en rhétorique après Pâques. Ici encore, ses professeurs étaient frappés de ses dispositions pour les mathématiques : on envoyait ses devoirs à Paris, et déjà les professeurs du collège Stanislas le regardaient comme un de ces lauréats qui remportent les premiers prix dans tous les concours et qui font la réputation d'une maison.

L'année d'après, pendant qu'il faisait sa rhétorique, les propositions les plus flatteuses arrivèrent de Paris à Laveline, à Saint-Dié et à Besançon. Stanislas voulait à tout prix avoir Gustave Morel parmi ses élèves ; on priait la famille de fixer elle-même le chiffre de la pensionqu'elle consentirait à payer ; le professeur de mathématiques déclarait qu'il se faisait fort de faire recevoir Gustave premier à l'Ecole polytechnique, après un an d'études. Les parents et les amis du jeune Morel voyaient avec joie les chemins s'aplanir et un avenir magnifique s'ouvrir devant lui. Pour lui, il réfléchissait. Depuis l'âge de six ans, il avait nourri et développé en lui son rêve de vie sacerdotale ; de nouveaux motifs de se dévouer lui étaient venus à Saint-Dié et à Besançon, au contact de ses

maîtres ; il se disait qu'il ne peut pas y avoir de raison de quitter Laveline et les chaumes du Brezouard si ce n'est pour se donner à Dieu. Au reste, il ne sentait pas en lui un appel distinct et pressant de la grâce ; aucune force irrésistible ne le poussait vers le sacerdoce ; conscient d'ailleurs de sa force il savait ce qu'il abandonnait et qu'il n'aurait qu'un pas à faire pour entrer dans une carrière brillante. Mais, après avoir agité ces réflexions dans son esprit, il concluait que la Providence ne l'aurait pas conduit avec tant de soins si elle n'avait pas eu quelques vues spéciales sur lui, et il se décidait à faire ce qu'il devait faire, à mener une vie de sacrifice et d'amour de Dieu. Déjà, assurément, sa vocation se localisait pour ainsi dire ; sachant par l'expérience de son enfance et de sa jeunesse, tout le bien que peuvent faire de bons prêtres, il se proposait de travailler à former de bons prêtres dans l'Eglise ; il sentait confusément, dans son âme aux intuitions admirables, ce qu'il sentira nettement plus tard, que c'était là le besoin particulier de l'Eglise dans des temps troublés.

Son dessein arrêté, il en fit part à ses parents, à M. de Bazelaire, curé de Laveline, et à son cousin M. Noël. Il n'en parlait pas comme d'une résolution définitive, mais comme d'un projet qu'il fallait mûrir par la réflexion et la prière. M. de Bazelaire qui le connaissait bien ne lui

donna pas de conseil et le renvoya à sa conscience : « C'est là une question grave, lui écrivait-il, puisqu'il s'agit de l'emploi de toute la vie, et il ne vaudrait rien de t'influencer en cette affaire. Consulte un peu si tu veux, mais surtout consulte-toi toi-même. » On n'écrit de pareilles lettres qu'à un homme maître de soi et capable de prendre de sang-froid une résolution très grave. M. Noël fut ravi de la lettre de son cousin ; il lui répondit avec effusion, comme quelqu'un qui a lu entre les lignes et qui voit là une vocation définitive. Il ajoutait ces mots qui durent aller au cœur du jeune homme et lui prouver que, malgré sa réserve, il s'était fait suffisamment connaître : « Votre décision m'a fait un grand plaisir, mais elle ne m'a pas étonné. La petite expérience que j'ai faite ici (1) des vocations ecclésiastiques m'avait toujours fait espérer et prévoir à votre sujet ce qui est arrivé. » M. Morel père n'hésita pas un instant à donner son approbation aux projets de son fils : on lui demanda seulement de réfléchir encore et de prier.

C'est à Lourdes qu'il alla réfléchir et prier, pendant les grandes vacances, en 1888. Il venait d'être reçu bachelier, et, de plus en plus, on insistait à Stanislas pour qu'il prît la route de

(1) M. Noël dont il sera parlé plus loin assez longuement, était professeur de dogme et d'Écriture sainte au Grand Séminaire de Saint-Dié.

Paris. Il se dirigea vers la grotte de Lourdes. Un de ses amis, qui l'a bien connu et qui l'a beaucoup aimé, nous dit que ce jeune Vosgien, d'ordinaire si réservé et si froid, se sentit pris en arrivant à Lourdes d'une gaieté d'enfant : il riait, il chantait et il priait avec enthousiasme. Lui qui était peu prompt aux confidences et qui cachait son âme avec une pudeur pleine d'humilité, il s'ouvrit à cet ami qu'il avait vu le matin pour la première fois, et il lui dit l'emploi qu'il voulait faire de sa vie : « Oui, disait-il, on m'appelle à Paris ; je sais bien que je pourrais entrer l'an prochain à Polytechnique ; j'aurais une vie agréable, peut-être brillante. *Mais ce n'est pas mon affaire :* je dois faire autre chose ; je veux être prêtre, bon prêtre, et je voudrais former des prêtres pour l'Eglise. » Il revint de Lourdes plein de reconnaissance pour la Vierge qui l'avait aidé à voir clair en lui-même et bien décidé à entrer au Grand Séminaire. C'est alors que son ami, son premier maître de latin, M. Stegmüler, lui adressa ces quelques lignes qui durent le combler de joie : « Qu'est-ce que j'apprends ? Vous renoncez à l'Ecole polytechnique, aux espérances du monde, et vous allez entrer au Séminaire ? Si vous saviez quelle joie j'en ressens ! Il me semble que je vous aime deux fois plus. Que vous avez raison, mon cher ! Après *pipo*, après la Croix d'honneur, après les richesses, il

faut mourir et c'est là le dernier terme de tout homme. Imbéciles ceux qui n'y songent pas ! Vous choisissez la meilleure part ! »

Il restait à traiter une grave question. Pourquoi ne pas entrer tout de suite au Séminaire puisque le Grand Séminaire avait un cours de philosophie ? D'un autre côté, pourquoi ne pas préparer tout de suite une licence de mathématique est n'entrer au Séminaire que lorsque les études seraient ainsi complètes ? Le jeune Morel était très porté à s'arrêter à la seconde solution. Mais simplement, et comptant bien que la Providence lui indiquerait la voie à suivre, il consulta son confesseur, le P. Dagneaux, et M. Noël. A tous les deux il fit connaître son désir de préparer des grades, pour se consacrer plus tard à la formation du clergé, mais il leur laissait le soin de fixer l'ordre de ses études. M. Dagneaux lui répondit qu'il ne devait pas quitter Sainte-Marie avant d'avoir terminé sa philosophie et conquis son diplôme de bachelier. M. Noël ajouta qu'aussitôt après il devait entrer au Grand Séminaire, pour ne pas retarder plus longtemps la formation ecclésiastique ; et, en homme habitué aux déductions scolastiques, il appuya sa solution de dix arguments variés. Gustave accepta sans hésiter cette combinaison, et il écrivit à son père que « M. Noël n'avait pas besoin de donner tant de raisons ; »

s'il demandait un conseil, c'était pour le suivre.

Il revint donc à Besançon, à la rentrée de 1888-1889, et il fut entendu que dans sa retraite du début de l'année il prendrait une résolution définitive. La retraite fut très fervente, il pesa de nouveau le pour et le contre, et il se décida à être prêtre. En recevant cette nouvelle, son père lui écrivit, au nom de toute la famille, ces quelques lignes où se révèlent tant de noblesse d'âme et tant de profondeur religieuse : « Nous sommes très heureux de voir qu'après une nouvelle retraite tes intentions se maintiennent, c'est-à-dire qu'avec l'aide du Bon Dieu tu pourras devenir un de ses prédicateurs ; car les jours que nous traversons sont bien difficiles, le monde est plutôt porté vers le mal que vers le bien. » Ainsi cette vocation n'était pas le fruit d'une réflexion individuelle ; c'était, pour ainsi dire, l'efflorai-son naturelle de la vertu de toute une race, et c'est cette race tout entière qui donnait avec joie un « prédicateur » et un défenseur à l'Eglise.

L'année de la philosophie s'écoula sans incidents. Gustave Morel fut reçu bachelier ès sciences, le 18 juillet 1889, avec la mention « très bien ; » huit jours après il était reçu bachelier ès lettres avec la mention « bien, » et il accueillait avec un sourire amusé la réflexion

de son examinateur lui disant : Vous auriez eu la mention « très bien » si vous n'étiez pas un peu faible en mathématiques?

Il sortait du collège Sainte-Marie avec, devant ses yeux, un idéal très élevé. Son esprit était formé à la réflexion et au travail personnel ; il avait appris à voir le sens des choses derrière les mots, et, s'il manquait d'élégance et de brillant, il avait le souci de l'exactitude et de la précision minutieuse. Son caractère fait de réserve et de loyauté s'était développé et affermi ; il n'avait laissé pénétrer en lui aucune de ces petitesses et de ces hypocrisies auxquelles la vie de collège prédispose quelquefois les enfants. J'en donnerai un exemple amusant. Voici la lettre qu'il écrit à ses parents, le 21 mars 1889, le jour de ses dix-sept ans, comme il l'indique lui-même.

« Il y a huit jours je n'ai pas eu de bonnes notes à cause d'une histoire assez curieuse qui est arrivée au cours et où je n'ai pas fait grand mal comme vous allez voir. Notre professeur nous disait que Napoléon était parti pour l'île d'Elbe avec 300 hommes. Alors voilà que la moitié de la classe dit 400. Il est bien certain en effet que Napoléon est parti pour l'île d'Elbe avec 400 hommes.

« Je puis dire que tous ceux qui écoutaient le professeur ont dit 400 ; si on ne comptait pas les novices, il n'y aurait pas trois exceptions. Voilà

que le professeur me demande : c'est vous qui avez dit 400? Je réponds : oui. Et alors j'ai eu à subir un petit sermon dont la conclusion a été un zéro d'histoire et le professeur a déclaré qu'il ne voulait pas faire son cours. Il est probable, et même à peu près certain, que si j'avais réclamé, je n'aurais pas eu cette note. Mais, comme mes notes ne me disent pas à moi si je fais bien ou mal, et que pour vous il suffit que je vous explique l'affaire pour que vous me croyiez, je me suis dit qu'il ne valait pas la peine d'aller réclamer chez M. le supérieur et de faire des affaires... »

Les parents de Gustave ne doutèrent pas un instant de sa loyauté ; mais son père profita de sa mésaventure pour lui donner une excellente leçon. « Tu nous dis, lui écrivit-il, que tu as reçu un sermon d'un de tes professeurs ; peut-être que tu l'as bien mérité. Il ne faut jamais aller trop vite, et il faut savoir plier et *réfléchir* comme disait un jour un saltimbanque jouant une pièce sur la grande place de Laveline. Nous espérons que pareille chose ne t'arrivera plus. »

Avant de quitter le collège, le jeune Gustave Morel voulut exprimer à Dieu sa reconnaissance pour l'éducation chrétienne qu'il y avait reçue, et voici la prière qu'il écrivit en la prononçant du fond du cœur. Cette prière, banale sans doute dans ses termes, nous fixera

cependant sur les sentiments du jeune homme, parce que nous savons déjà que dans tout ce qu'il disait il mettait toute sa sincérité, il se mettait tout entier.

« Mon Dieu vous m'avez comblé toute ma vie de grâces nombreuses que je n'ai nullement méritées. Jamais je n'aurai pour vous l'amour que je vous dois. Vous m'avez fait chrétien, ô bon Jésus, vous m'avez fait participer aux fruits de votre douloureuse passion. Vous m'avez appris par mes parents à vous connaître, à vous prier, à vous aimer, à respecter votre sainte religion et ses ministres. Récompensez, dans votre bonté, mes parents pour le bien qu'ils m'ont fait et pour lequel je ne puis les payer. Je ne puis assez admirer le soin avec lequel votre Providence a pris soin de mon instruction et de mon éducation... Pourquoi, ô mon Dieu, m'avez-vous placé plus haut que la fortune de mes parents? pourquoi n'avez-vous pas voulu que j'aille dans les petits séminaires? je ne sais : j'adore en cela votre sainte volonté. Ne permettez pas que j'hésite jamais à accomplir votre volonté quand je la connaîtrai. »

La physionomie religieuse du futur prêtre se dessine. Il a une confiance absolue en la Providence qui le guide, et il est décidé à faire en toutes choses la volonté de Dieu, quand il la reconnaîtra.

CHAPITRE II

Le Grand Séminaire

Au moment où Gustave Morel y entra, le Grand Séminaire de Saint-Dié était dirigé par des prêtres du diocèse, distingués par leur vertu et par leur foi sacerdotale. Le supérieur, M. Grandclaude, très attaché au passé et effrayé par le présent, cherchait à maintenir ses jeunes gens dans une atmosphère de tradition ecclésiastique, fermée avec soin aux courants modernes.

M. Grandclaude, célèbre dans le diocèse de Saint-Dié et même en France, n'avait pas été toujours un adversaire des idées modernes. Maître d'école en 1848, il avait prêché, en blouse bleue, la République et la liberté. Mais, porté vers Dieu par son âme ardente, il était allé à Rome étudier la théologie et le droit canon, et il était revenu très ultramontain et très conservateur. Il avait même exercé autour de lui une sorte d'apostolat, et on raconte qu'il avait « converti » le futur cardinal Ca-

verot. Esprit hardi, en même temps, et plein d'initiative, il avait restauré en France, avant Léon XIII, la philosophie de saint Thomas par un livre devenu classique dans beaucoup de séminaires (1); il avait créé, peut-on dire, l'enseignement du droit canon chez nous et c'est lui qui a fondé *Le Canoniste contemporain* dirigé aujourd'hui par M. Boudinhon. A la tête du Grand Séminaire, il était bon mais sévère et ferme, et Gustave Morel semble avoir toujours eu pour lui un profond respect mêlé de quelque crainte. La discipline militaire de la maison n'effrayait pas ce jeune homme accoutumé à l'effort et désireux de plaire à Dieu ; mais il sentait sa jeunesse, il avait des moments de gaieté exubérante, il était tenté de s'abandonner à quelque espièglerie de collège, et l'implacable règlement qui l'arrêtait lui apportait, au moins dans les premiers temps, quelque tristesse.

Heureusement M. Noël était là, pour l'accoutumer à sa nouvelle vie et lui en faire oublier la contrainte par son affection. M. Noël était un grand et solide Vosgien, à la physionomie rêveuse, douce et bonne. Cette physionomie ne trompait pas : dans ce corps de montagnard vigoureux se cachait une âme d'enfant. Il était légendaire pour ses distractions amusantes de poète et de savant : quand il suivait son rêve inté-

(1) *Breviarium philosophiæ scolasticæ*, 3 volumes.

rieur, il oubliait la réalité, et il lui arrivait de faire l'aumône, huit fois de suite, au même mendiant dans cinq minutes ; quand il feuilletait les archives de la Lorraine, ou qu'il parlait avec des amis de l'histoire des villages vosgiens, il ne songeait plus au présent, et il fallait lui rappeler l'heure du repas. Il aimait sa petite patrie, dans son passé et dans son histoire, d'un amour profond, d'un amour patient et méticuleux de collectionneur pour qui il n'y a pas d'événement insignifiant ni d'objet méprisable. Chargé d'enseigner le dogme et l'Ecriture sainte au Grand Séminaire, il s'était mis fiévreusement au travail ; et comme il était capable d'un labeur prolongé, il avait acquis rapidement une érudition scripturaire non méprisable. Si ses méthodes manquaient de précision critique, du moins son esprit était ouvert ; il n'ignorait rien de ce qu'ont écrit les prolixes commentateurs du XVII^e^ siècle et du XVIII^e^, et s'il ignorait les questions modernes, il soupçonnait qu'on en posait de nouvelles. L'histoire locale, l'enseignement de l'Ecriture sainte ne suffisant pas à absorber son activité, il fonda et dirigea la *Semaine religieuse* du diocèse, il prit l'initiative et la direction des pèlerinages lorrains à Lourdes et il les organisa entièrement. L'abbé Noël était heureux de voir entrer au Séminaire un jeune cousin qui lui ressemblait, qui

continuerait son œuvre et il l'aimait comme son enfant.

L'affection de l'abbé Morel pour son cousin était faite d'admiration, de piété et de haute sympathie. Cet homme l'avait conquis par sa science, par son amour de Dieu, par la connaissance qu'il avait de l'histoire des Vosges et aussi par ce charme indéfinissable qui se dégageait de sa candeur et de sa bonté. Plus tard, quand les horizons de sa pensée se seront étendus, quand il aura pris contact avec la critique moderne, l'abbé Gustave verra les lacunes de la science de son cousin et il se permettra de discuter ses conclusions ; mais il subira toujours l'ascendant de sa force morale, de sa piété et de sa douceur. M. Noël est certainement un des hommes qui ont eu sur cet autodidacte, qui ne voulait dépendre que de lui-même, l'influence la plus réelle et la plus directe : on retrouve dans le disciple les qualités du maître et jusqu'à des traits de détail qui caractérisent bien une physionomie morale.

Malgré cette influence, la première année de Séminaire de l'abbé Morel paraît avoir été peu fructueuse. Il se sentait dépaysé. Passionné pour les mathématiques, il était obligé d'en abandonner l'étude ; d'une philosophie exposée en français et ouverte aux idées modernes, il tombait dans une scolastique latine à la fois

superficielle et rébarbative. Ses camarades n'ont pas oublié le ton détaché et presque irrévérencieux avec lequel il en parlait. Habitué à vivre avec des condisciples qu'il connaissait et qu'il aimait, il éprouvait une certaine gêne à fréquenter des inconnus dont d'ailleurs la très réelle valeur ne lui apparaissait pas tout d'abord. A force de se tenir à l'écart il en vint à être considéré par eux comme un mathématicien fermé, comme un homme insignifiant et banal ; cette impression persista jusqu'à la fin de son Séminaire et on peut dire que la plupart de ses confrères ne l'ont pas connu.

Peu à peu, cependant, quelques séminaristes se sentirent attirés par son intelligence lucide, par sa piété et par cette espèce de charme austère de son regard ; et quand ils connurent son âme qui ne se livrait que lentement et à bon escient, ce fut pour eux un enchantement. Lui-même fut touché de ces sympathies spontanées qui venaient à lui dans sa solitude morale ; et il noua avec ces quelques camarades d'élite une amitié forte, pleine à la fois d'élan et de réserve. C'est à cette amitié que nous devons une correspondance suivie qui va désormais nous guider dans notre récit et nous permettre d'apprécier la richesse d'âme de notre ami. Un de ses intimes, en nous envoyant les lettres qu'il reçut de lui, nous

écrit : « Il m'est arrivé quelquefois de lire des lettres laissées par de grandes âmes ; dans aucune, je n'ai trouvé plus de grandeur et plus d'humilité que dans celles de mon cher ami. Je vous les confie, en vous permettant toutes les citations qu'il vous plaira de faire. Elles vous seront, peut-être, de quelque utilité pour la biographie que vous préparez ; elles vous montreront, du moins, et l'élévation de pensées de l'abbé G. Morel, et l'idéal de sainteté qu'il poursuivait sans cesse, et l'amour généreux qui consumait son cœur pour le Christ et pour l'Eglise. » Le lecteur ne se plaindra donc pas si nous citons de ces lettres et de toutes les autres qu'on nous a envoyées de très larges extraits ; que pourrions-nous dire qui fût à la hauteur de ces accents d'une âme vraiment sacerdotale se racontant elle-même ?

En nous tenant à la correspondance comme source d'information, il nous semble que c'est pendant la seconde année de Séminaire que l'abbé Morel fut saisi par l'idée du sacerdoce ; cette idée le pénétra lentement et, à la rentrée de sa troisième année, il était un autre homme. Il n'y eut pas en lui une de ces crises subites qui changent le fond d'un cœur ; ce fut plutôt une résolution longuement mûrie, raisonnée et prise avec force ; ce fut ensuite un déploiement de volonté et une attention continuelle

pour tenir cette résolution. C'est alors qu'il commença à tenir ce cahier journalier où, depuis, il a toujours noté avec soin ses moindres actions, Ce cahier n'a rien de littéraire : l'abbé Morel ne sacrifie pas à la rhétorique et au beau langage; on dirait même qu'il s'interdit de noter ses impressions et ses sentiments; il se contente de marquer l'emploi de son temps et de tracer comme le cadre d'un examen de conscience. C'est alors, aussi, qu'il entra dans une pieuse association de séminaristes et de prêtres qui se proposaient de s'aider mutuellement à devenir meilleurs : chaque soir, ils devaient noter sur un bulletin la valeur des divers actes de la journée et, à la fin du mois ils devaient envoyer ce bulletin au directeur de l'Association. L'abbé Morel fut fidèle à ce règlement et on ne voit pas que plus tard, même au moment où la préparation d'examens multiples et variés l'absorbait tout entier, il ait jamais manqué à détailler ainsi, chaque jour, sa vie intérieure et à en noter les manifestations.

Il se plaint amèrement d'être envahi par l'orgueil : il avait le sentiment de sa valeur et de sa force, et toute sa vie il a craint qu'il n'y eût dans ce sentiment une part d'illusion et de vanité. Pour combattre cet orgueil, il faudrait constamment penser à Dieu; et il constate avec tristesse que la pensée de Dieu le fuit.

« Mon Dieu, aidez-moi, s'écrie-t-il, comme j'ai besoin de vous! l'orgueil me gagne. » Il voudrait retrouver Dieu dans tout ce qu'il fait : les conversations de ses amis et les voyages de vacances l'enchantent; mais « cette dissipation est mauvaise, elle n'a d'autre effet que de nous éloigner de Dieu. » Parfois, cependant, les propos de ses amis le rapprochent de Dieu et il s'en réjouit : « Comme les conversations sérieuses font du bien, écrit-il. Vraiment, je ne suis pas né pour être rempli par des plaisanteries et des bagatelles. » Il ne pouvait être rempli que par la pensée et par l'amour de Dieu. Pendant les vacances, il cultive la musique, mais il s'accuse avec humilité d'en avoir goûté le charme sans songer qu'elle n'est pas autre chose qu'un reflet de la beauté de Dieu; il passe peu de jours sans aller visiter sa montagne et sa forêt, mais il se plaint de ne pouvoir pas y aller seul pour jouir plus parfaitement de la grandeur de Dieu qui s'y manifeste. « Quel bonheur de connaître Dieu, écrit-il, de savoir qu'il est beau et bon, tandis que beaucoup d'hommes ne songent jamais à Lui. » Il voudrait se replier chaque jour un peu plus sur lui-même, s'enfermer jalousement dans sa cellule et faire autour de lui le silence, pour entendre Dieu lui parler directement : « Oublier tout pour entendre uniquement la voix de Dieu, ce doit être là le Ciel. » Les mortifica-

tions, les privations, les pénitences volontaires lui apparaissent déjà comme une discipline morale pour échapper à l'étreinte de la matière et pour se rapprocher de Dieu. Il s'habitue peu à peu aux pratiques d'un ascétisme méthodique, qui fut d'abord modéré et sage et qui devait devenir plus tard d'une sévérité peut-être excessive. Mais il n'y a dans son ascétisme aucune satisfaction d'imagination ou d'amour-propre, aucun de ces enthousiasmes mystiques qui ont soutenu certains grands saints; tous ses exercices de pénitence sont le résultat d'un calcul et ils doivent avoir pour effet de le rendre maître de lui-même, de le détacher de lui-même et de le donner à Dieu.

Pendant la seconde année du séminaire et surtout pendant la troisième, son amour pour le travail, que la philosophie scolastique avait un peu refroidi, se manifesta de nouveau avec plus d'élan encore qu'autrefois. Phénomène étrange qui frappa tous ses amis, il fut à un moment tellement entraîné par sa passion pour l'étude, qu'un enthousiasme scientifique s'empara de lui, et qu'on vit un mathématicien positif transformé en poète lyrique. C'était la spéculation théologique qui lui donnait ce frisson poétique : son esprit perçant et étendu entrait dans le vif des problèmes dogmatiques, les dépassait, et comme un moment venait où la raison impuissante ne découvrait

plus rien, il s'abandonnait à l'enchantement du rêve que sa foi déroulait devant ses yeux. Revenant en arrière, il lisait maintenant les philosophes un moment dédaignés ; les plus positifs n'avaient plus pour lui aucun attrait, et il s'attachait aux grands idéalistes, à ceux dont la pensée s'est approchée des spéculations de la théologie. Son amour subit pour Platon fut un véritable événement : il en parlait sans cesse ; et ses amis qui l'avaient vu autrefois si fermé, si froid, si calculateur, ne comprenaient plus rien à son enthousiasme.

« Je suis sûr, lui écrit un de ses amis le 12 août 1892, que tu as été refaire connaissance avec les grands sapins des forêts de Laveline. Dans ces moments, je voudrais bien être ton ange gardien, pour entendre les belles dissertations que tu fais, pour saisir les élans qui s'échappent de ton cœur qui sait si bien comprendre et goûter le beau véritable, ce beau que l'on aperçoit à travers les splendeurs de la création et qui n'est qu'un reflet de la beauté de Dieu, ce beau que les âmes religieuses seules aperçoivent dans tout son éclat et dans sa mystérieuse signification. Mais ne suis-je pas trop naturaliste de passer sous silence le beau dans les idées que je ne sais pas assez goûter et dont tu pourrais me parler, toi qui te *pâmes* d'admiration devant une rangée de chiffres ou devant une page de saint Thomas

ou de Platon? » Un autre condisciple lui écrit le 3 septembre : « Avant de passer plus loin, je tiens à te dire que ta lettre était d'un lyrisme magnifique. Si c'est ton ami Platon qui te donne d'aussi belles idées, je fréquenterai aussi sa compagnie... Dans le premier volume de Rohrbacher il y a une foule de citations empruntées à Platon et que les Pères de l'Eglise ne répudieraient certainement pas. Chaque fois que je lisais ces lignes, je pensais à toi, puisque ton ami Platon et toi vous êtes inséparables. Tu vois que ce grand homme sert à autre chose qu'à t'instruire, il me fait penser à toi. »

Il apporta le même enthousiasme dans l'étude des mathématiques qu'il avait négligées depuis sa sortie du collège. Il y revient, mais ce qui l'intéresse dans les mathématiques, c'est cette sorte de prolongement poétique qu'elles peuvent avoir dans les plus hautes spéculations de la théologie ou de la philosophie, c'est ce rêve mystique qu'elles peuvent provoquer dans des esprits comme celui de Képler ou celui du P. Gratry. Il lit avec passion la vie des grands savants et pendant plus d'un an son âme est dominée par leur exemple. Il écrit, le 17 août 1892, à un de ses amis du séminaire : « J'ai réussi, dans quelques moments perdus, à relire la biographie de quelques savants, Copernic, Tycho-Brahé, Képler, Galilée,

Pascal. C'est extrêmement intéressant. Si tu voyais, mon cher, ce que Képler dit de la géométrie, tu ne t'étonnerais pas de me voir trouver de la poésie dans les choses les plus abstraites. Képler parle de la géométrie, des vérités éternelles, de l'intelligence divine, avec un véritable lyrisme. Je ne sais qui a dit le premier que les mathématiques dessèchent le cœur. Quel qu'il soit, celui-là fut un sot, le jour où il trouva cette phrase devenue presque banale. Ce fut un sot, car il parlait de ce qu'il ne connaissait pas. Képler ou Pascal auraient pu le renseigner à ce sujet. Képler ne se contente pas de trouver une image de Dieu dans les vérités géométriques, il y cherche également une ressemblance du mystère de la Sainte Trinité, et l'on trouve dans ses œuvres un chapitre intitulé : *De adumbratione Trinitatis in circulo*. Est-ce à lui qu'il faut apprendre ce que sont les mathématiques ? »

En même temps, il écrit dans son cahier journalier les notes suivantes : « J'ai lu la fin de l'Introduction à la vie d'Ampère. Il y a vraiment là de quoi exciter l'enthousiasme pour la vérité et pour Dieu, la source de toute beauté et de toute vérité... Je n'ai guère pensé qu'aux mathématiques en disant mon chapelet après Vêpres. Mon Dieu, ne permettez pas que je désire connaître les secrets des scien-

ces dans un autre but que de vous plaire et de vous aimer davantage. Si les sciences satisfont l'intelligence, c'est qu'il y a en elles quelque chose de vous et vous ne les faites connaître à l'homme que pour en être glorifié. » Comme nous le verrons bientôt, l'abbé Morel allait revenir à l'étude précise et méthodique des mathématiques : il s'en était éloigné pour se livrer à la spéculation théologique, et la théologie le ramenait à son point de départ, ou plutôt, à mesure qu'il avançait, à mesure que son horizon intellectuel s'élargissait, au lieu d'abandonner sur le chemin ses acquisitions antérieures il les réduisait à l'unité par sa foi et il tâchait de faire servir toutes choses à la gloire de Dieu.

C'était pour lui une joie intense. Et comme il avait vingt ans, comme il trouvait que le monde était bon, comme il avait des amis dévoués et tendres, comme son esprit souple multipliait à l'infini les rêves sur la grandeur et la bonté de Dieu, il découvrit qu'il est bon de vivre, de jouir de l'air et de la lumière de Dieu, et il fut poète. Il l'avait toujours été dans la forêt et dans la montagne où il aimait à s'égarer et à retrouver en quelque sorte l'âme des ancêtres, maintenant il apportait cette exubérance poétique au Séminaire, dans sa correspondance, et tous ses amis étaient stupéfaits de sa transformation. Un de ses

anciens camarades de collège, devenu étudiant, lui écrivait de Paris : « Mon cher poète, comment diable as-tu fait pour jeter aux orties le positivisme à outrance d'autrefois et pour te laisser entraîner dans ce courant de poésie... Toi, l'homme pratique par excellence, toi, le mathématicien émérite et l'ennemi juré des arts d'imagination, tu me parais cette fois complètement retourné, à telles enseignes que moi, l'ancienne soupe au lait d'idéalité (*sic*), je me trouve à côté de toi presque mathématicien. Il y avait au fond de toi-même comme une sorte de germe endormi, qui tout à coup s'est pris à grandir, à s'élancer, et à fleurir comme les cerisiers au printemps. Je suis tout heureux d'en recueillir des fleurs et des parfums. N'est-ce pas que la vie est belle ? j'entends la vie extérieure, naturelle, sauvage, la vie des fleurs, la vie des arbres, la vie des champs, et ce nous est un plaisir mêlé de grandeur de respirer l'air affraîchi du soir et de nous enivrer de senteurs printanières... »

Ce fut une véritable crise de jeunesse. L'abbé Morel fit des vers ; il est vrai qu'ils sont médiocres, bien inférieurs à sa prose, et qu'ils ne traduisent que d'une manière gauche et incertaine les splendeurs de son rêve intérieur. Il devint, avec ses intimes, gai, expansif, d'une verve juvénile, amusante ; on

ne s'ennuyait jamais avec lui, et les parties de plaisir semblaient maussades quand il-y manquait. De son ancienne froideur il gardait toujours une grande réserve devant les inconnus ou les indifférents ; mais, pour les amis, il prodiguait les trésors de son imagination et de son cœur. Il était heureux et on était heureux autour de lui. Il est ineffaçable le souvenir de ces années de Séminaire où des hommes jeunes et vifs, qui se donnent à Dieu sans rien regretter du monde, mettent en commun leur esprit et leur cœur, dans une amitié sereine, illuminée par la foi. Même pour le prêtre dont le ministère est fécond et béni de Dieu, ces années de noviciat demeurent les plus heureuses de la vie, et il s'en souvient avec attendrissement comme du songe chrétien d'une matinée de printemps.

Cette joyeuse candeur, cette bonté souriante attirèrent à l'abbé Morel des affections profondes. Comme il était resté en s'ouvrant à la joie, raisonnable, solide et de bon conseil, on se disputait l'honneur d'avoir de ses lettres, et il devint pour ses camarades du dehors, et pour ses amis du Séminaire pendant les vacances, une sorte de directeur. Sans doute, le cercle des privilégiés était restreint, mais, pour ceux-là, il était bien l'ami sûr, à qui on dit tout et qui trouve un mot pour résoudre toutes les difficultés et calmer toutes les douleurs.

Ici c'était une âme d'élite, hésitante entre le sacerdoce et le monde qui l'entretenait de ses rêves généreux, de ses déceptions, de ses découragements, lui demandait des prières et des lettres, et affirmait qu'elle retrouvait la sérénité en lisant ses bons conseils. Là, c'était un jeune séminariste, humble, doux et délicat, que la réalité meurtrissait et qui cherchait refuge dans sa chaude amitié. Une autre fois c'était un séminariste plein de cœur, mais d'esprit très jeune et d'expérience nulle, qui se faisait mal juger par ses maladresses, qui se décourageait, et était prêt à mériter la réputation qu'on lui avait faite injustement, mais qui retrouvait l'estime de lui-même et la force de remonter, grâce aux lettres de l'abbé Morel. Ailleurs, enfin, c'est un jeune homme du monde qui a connu l'abbé Morel au collège, qui se console de ses souffrances et de ses déceptions en lui ouvrant entièrement son cœur, et le supplie de lui envoyer à Paris, de Saint-Dié ou de Laveline, quelques-unes de ces bonnes lettres «qui sentent la bruyère du pays natal.» Cette correspondance du jeune étudiant qui porte sur une période de deux années, contient un drame navrant, palpitant de réalité. Si la discrétion permettait de la publier, on y verrait quelle confiance absolue l'abbé Morel avait su mériter et quelles plaies il savait panser et guérir. Le jeune homme avait vite perdu

la foi et il le disait naïvement : « Pour la religion, soufflez ! Il n'y a plus grand'chose du fantastique échafaudage élevé dans ma tête avec tant de soin par mes anciens maîtres durant ma jeunesse. » Mais cette insouciance ne lui donne pas le bonheur : « Tu me crois libre, écrit-il, je ne le suis pas ; libre, je le serai le jour où j'aurai perdu tout scrupule et toute croyance ; malheureusement, ce jour je ne puis même pas l'entrevoir dans le lointain malgré mes efforts. Et puis, à supposer qu'il arrive, sais-tu pourquoi j'userais de ma liberté ? Pour mourir, et voilà tout ; mieux vaut la mort qu'une vie malheureuse et sans espoir de bonheur... J'espère encore, l'homme ne peut vivre sans espérer, mais cette espérance est bien faible et diminue chaque jour. Quand elle aura totalement disparu, ton pauvre ami ne saura plus vivre. »

Une heure vint où l'espérance étant morte le malheureux fut sur le point de se tuer : « Je deviens fou ; il y a un quart d'heure, j'avais mon revolver à la main et je me demandais fort sérieusement si oui ou non j'allais me faire sauter la cervelle. J'ai dit non à la fin parce que c'est trop bête, ou plutôt j'ai remis la fête à plus tard... A coup sûr je finirai mal, par un coup de quelque chose ou par une infusion de quelque chose... C'est l'enfer que je porte en moi, et je me demande com-

ment, torturé à ce point, j'ai eu le courage de vivre jusqu'ici. » Heureusement, même à ces heures tragiques, le jeune désespéré garda l'habitude d'écrire à l'abbé Morel et de lui ouvrir son cœur. « Je souffre trop, lui disait-il, il faut que je me décharge, tu es mon réservoir, je me tourne du côté du réservoir. Comment cela se fait-il ? je n'en sais rien, mais le fait est qu'il n'y a au monde qu'un être auquel je parle entièrement comme je pense, et cet être c'est toi. » Avec une douceur affectueuse et avec une habileté de directeur l'abbé Morel, au lieu de heurter de front ce malade exaspéré, l'apaisa peu à peu par des lettres aimables, lui fournit, sans avoir l'air d'y tâcher, de nouveaux motifs d'espérer, et fut assez heureux pour lui rendre enfin le calme parfait. Son amitié lui avait sauvé la vie. Et tel était déjà le rayonnement de cette âme qui s'ouvrait à la vie et à la joie chrétiennes.

Cet enthousiasme religieux et poétique qui avait transfiguré l'abbé Morel pendant sa troisième année de séminaire tomba peu à peu ; et par suite d'une illusion qui est assez commune dans la vie spirituelle, le jeune séminariste ne se sentant plus soulevé au-dessus de terre et au-dessus de lui-même, crut qu'il perdait toute ferveur et toute piété, et que Dieu le punissait de son orgueil. « A mesure que j'avance dans mon séminaire,

écrit-il dans son cahier journalier, je vaux beaucoup moins; c'est mon sot orgueil qui en est cause. » Un autre jour il se plaint en ces termes : « Je n'ai plus de ressort en moi ; je n'écoute plus les professeurs en classe ; je ne sais plus prier ; je tombe dans la tiédeur. » Il se trompait ; ce ressort qu'il avait perdu, c'était l'enthousiasme factice de la vingtième année, enthousiasme qui par sa nature même est éphémère et ne peut pas être la base d'une vie sacerdotale. Entrant maintenant dans la réalité qui est aride et triste, l'abbé Morel allait se former réellement ; il faut noter d'ailleurs qu'il revenait à son vrai caractère, à son tempérament qui était avant tout positif, calculateur et froid. La vie commençait, puisque les premières difficultés allaient apparaître.

Désormais, à la place de son enthousiasme, il aura pour le soutenir dans tous les ennuis, dans toutes les difficultés que la vie lui réserve, un sentiment qui était né avec lui, qui s'était développé avec lui, mais qui prit à ce moment-là dans son âme une place prépondérante, je devrais dire qui envahit son âme tout entière, c'est le sentiment de la Providence. Sans doute tout chrétien croit à la Providence et sait que tout est prévu et dirigé par elle ; mais, chez l'abbé Morel, cette croyance avait quelque chose de personnel, d'original, de plus vivant et de plus intime. Il

se sentait, comme il le dit lui-même, conduit par la main vers la place qu'il devait occuper dans ce monde ; il voyait nettement Dieu veillant sur lui, disposant tout autour de lui et intervenant dans tous les détails de son existence. L'habitude qu'il avait prise de noter chaque soir les moindres événements de la journée, lui permettait de ne rien oublier de ce qui le touchait ; et, revenant sur le passé, il aimait à voir dans l'enchaînement des faits la main toute bienveillante de Dieu. Cette foi et cette confiance donnèrent à sa vie un calme serein qui a frappé tous ceux qui l'ont connu : aux heures les plus difficiles, quand il se demandait si tous ses rêves n'allaient pas être renversés et tous ses désirs d'étude contrariés, il restait sans inquiétude, ne demandant rien, ne faisant aucune démarche, parce qu'il savait que ce qui arriverait serait voulu de Dieu et par conséquent mènerait au bonheur par le devoir. « Vous avez raison, lui écrivait son ancien professeur de philosophie, de vous laisser guider en tout par la Providence. Attendez sa direction, demandez-la, elle ne vous fera jamais défaut. »

Il crut voir une preuve particulière de cette action de la Providence sur lui dans un événement qui semble lui avoir fait une impression profonde et avoir décidé de la direction de sa vie. Quelques-uns de ses amis,

connaissant sa prodigieuse facilité pour les mathématiques, cherchaient à le décider à en reprendre l'étude ; d'autres, préoccupés de l'échéance de son service militaire, songeaient à le faire dispenser comme étudiant de sciences et non comme élève ecclésiastique. Les uns et les autres étaient d'avis qu'il devait prendre à la Faculté de Nancy une inscription de licence et faire tout seul pendant les temps libres que lui laissait l'étude de la théologie, les mathématiques spéciales. Mais il fallait gagner à ce projet M. Noël, et surtout M. Grandclaude. L'abbé Morel ne veut faire aucune démarche ; il laisse travailler ses amis et il attend que la Providence décide.

Contrairement à son attente, le supérieur du Grand Séminaire lui accorda la permission de prendre à Nancy ses inscriptions de licence et de consacrer ses temps libres aux mathématiques. Ce fut avec une joie totale qu'il revint à son occupation favorite qu'il avait délaissée depuis trois ans ; il lui sembla qu'en disposant ainsi les choses à l'encontre de mille difficultés qui paraissaient insurmontables, la Providence avait voulu lui marquer son chemin et lui signifier ce qu'elle attendait de lui. « Quel bonheur, s'écriait-il, de voir clair dans sa vie ! Je vais faire des mathématiques pour l'amour de Dieu. » A tous ses amis il écrivit pour annoncer cette grande

nouvelle, cette manifestation de la volonté de Dieu. « J'ai écrit une longue lettre à M., note-t-il dans son cahier. Je lui ai raconté en faisant ressortir le rôle de la Providence l'histoire de mon inscription... je lui parle à ce sujet de l'étoile des grands hommes. » Cette étoile devait toujours briller d'un feu vif aux yeux de l'abbé Morel et illuminer sa vie.

Non content d'écrire à ses amis pour leur faire partager sa joie, il lui sembla qu'il devait garder à portée de sa main un souvenir sensible de cet événement, afin de s'exciter chaque jour à remercier Dieu. Il entreprit donc d'écrire pour lui seul un récit détaillé de tout ce qui s'était passé au début de sa quatrième année de séminaire; il appellerait cela la genèse de sa vocation aux mathématiques. Pendant quatre jours, il s'absorba pieusement dans ce travail, avec un souci de l'exactitude minutieuse et une ferveur étrange : il lui semblait qu'il écrivait la relation d'un miracle.

« Il y a dans la vie, dit-il en commençant, des impressions que l'homme ne peut garder tout entières au fond de lui-même; il a besoin de les exprimer pour se soulager. Une série d'événements accomplis depuis quelques mois a fait sur moi une impression de ce genre. J'ai cru reconnaître dans ces faits la main de

la Providence avec une évidence telle que j'ai besoin de les écrire... Mon Dieu, je croîs à votre Providence et je vous remercie de cette foi. Je crois non seulement que dans votre infinie sagesse vous dirigez les grands événements de la vie des nations et des particuliers, je crois aussi que vous vous occupez des plus petits détails de ma vie et que vous vous en servez pour me conduire à l'accomplissement de votre volonté sur moi...

« Je n'ai jamais eu l'intention de renoncer aux mathématiques, comme quelques-uns ont voulu le croire. Au contraire, j'ai toujours été persuadé que ces sciences redeviendraient un jour ou l'autre l'une de mes principales occupations. Aussi, pendant ma première année de séminaire, avais-je étudié les premiers chapitres de l'Algèbre de Bertrand. Mais je ne tardai pas à m'arrêter, sans autre motif que ma paresse. L'année suivante vous me fîtes comprendre, ô mon Dieu, la nécessité d'obéir au règlement du séminaire dans la distribution de mon temps. Résolu alors à donner à la théologie tout le temps qui lui est consacré, j'avais peu de moments libres...

« Cependant pendant le même hiver (1890-1891) alors que M. Noël commentait l'Epître aux Galates, je lus la *République* de Platon, la *Vie d'Ampère* par M. Valson et la *Somme* philosophique de saint Thomas. Ces lectures

firent naître en moi un enthousiasme inconnu pour Dieu et pour la vérité, au point que ceux qui m'avaient connu froid et positif étaient étonnés au plus haut point, et me trouvaient poète. Dans cet enthousiasme pour la Vérité suprême, les mathématiques eurent leur part; dès lors je les comptai parmi les rayons les plus lumineux du soleil des intelligences, parmi les vérités dont l'étude peut conduire le plus directement à la connaissance, à l'admiration et à l'amour de la beauté divine. Dès lors, elles m'apparurent comme une étude plus digne de créatures faites pour connaître et pour aimer Dieu.

« Je me vois encore à la place que j'occupais alors à la salle d'étude de philosophie; j'écrivais à D., à C., à M., à B. des lettres enthousiastes sur les idées de Platon, sur saint Thomas, sur le Vrai, le Beau et le Bien. Je trouvai avec Platon le monde des idées bien plus réel que le monde sensible; je me sentais fait pour vivre dans cette région des intelligences, laquelle n'était pour moi autre chose que le ciel.

« La force de ces impressions si nouvelles pour mon esprit positif ne tarda pas à diminuer, mais l'idée que j'avais conçue des mathématiques me resta; elle fortifia en l'élevant mon amour pour ces sciences, et je me retrouvai plus déterminé que jamais à en

faire un jour ou l'autre l'objet de mes études. »

L'abbé Morel entre ensuite dans d'abondants détails de conversations et de lettres qui lui rappellent ses études mathématiques chaque fois qu'il est tenté de les oublier; c'est comme une action constante de la Providence qui le harcèle. Enfin, il se décide à prendre une inscription de licence et à travailler à ses mathématiques spéciales. Mais comment obtenir la permission de M. Grandclaude ?

« M. le Supérieur accorda beaucoup plus que je ne demandais. M. Noël le vit après la grand'messe; il obtint pour moi la permission d'aller à Nancy et me dit qu'il m'accompagnerait. « M. le supérieur vous demande, » ajouta-t-il. » M. Grandclaude lui donne la permission de s'inscrire pour la licence. « Puis, continuant, M. le Supérieur ajouta à ma « grande stupéfaction : « Pour ce qui regarde « la disposition de votre temps, la préparation cléricale doit toujours être le principal, « le reste n'est que l'accessoire. Si vous n'apprenez pas la théologie maintenant vous ne « l'apprendrez pas plus tard. Quant à la préparation de votre licence, vous demanderez à « MM. les professeurs le temps que vous pouvez y consacrer, et vous regarderez ce qu'ils « vous diront comme l'interprétation authen-

« tique de la règle. » Là-dessus, je remerciai M. le Supérieur, je sortis et j'allai à la chapelle remercier Dieu de ce qui était arrivé... De tout cela, il résulte clairement que je n'ai qu'à préparer ma licence, sans perdre de temps; les événements ont déterminé avec la plus grande clarté possible que cette vocation est celle où je dois m'engager pour le moment.

... Je reconnais donc, ô divine Providence, votre intervention dans les faits ici racontés, et j'y vois la manifestation de votre volonté. Mais je ne connais pas l'avenir, je ne sais pas quels sont en définitive vos desseins sur moi : je n'ai qu'à accomplir ce qui est mon devoir du moment et me laisser docilement conduire par votre adorable main ; faites que je ne manque jamais ni à l'un ni à l'autre. » Tel est en abrégé le récit de l'abbé Morel ; il le conserva avec soin (1) ; il le relisait souvent et il a noté lui-même qu'il le relut le 8 septembre 1901, c'est-à-dire à un moment où son avenir paraissait très incertain et où il avait besoin de renouveler sa confiance en la Providence. On peut donc dire que cette foi candide et forte en l'action constante de Dieu

(1) Il faut noter un détail qui fera bien comprendre toute la délicatesse de son âme. Après avoir écrit ce recit, il craignit de s'être décidé à l'écrire par orgueil ; il se tourna donc vers Dieu, il demanda des humiliations, et pendant plusieurs jours il écrivit sur son cahier cette invocation : « Mon Dieu, faites de moi tout ce que vous voudrez, pourvu que je vous aime. »

ser lui et pour lui est un des grands caractères du tempérament religieux de l'abbé Morel.

Ramené aux mathématiques par la volonté de Dieu, il se mit à les étudier avec ardeur. Il se levait le matin de très bonne heure et avant que ses camarades eussent commencé leur journée, il avait fait un problème ou cherché la solution d'une difficulté. Il écrit dans son journal : « J'ai avancé mes recherches commencées il y a presque trois mois sur les ovales conjuguées de Descartes. La passion des équations ne tardera pas à revenir. » Ces ovales l'occupent encore pendant plusieurs mois : « Mon problème est de plus en plus intéressant, écrit-il, mais je viens à me demander si j'en finirai avec lui. Chaque résultat trouvé me met sur la voie d'un autre qui à son tour me mène plus loin. » Les maîtres distingués à qui il envoyait ses travaux étaient surpris de le voir se diriger seul dans des recherches où les meilleurs ont toujours besoin d'un initiateur et d'un guide.

Il avait promis à M. Grandclaude de ne pas négliger l'étude de la théologie et il tenait parole. Nous voyons par son journal qu'il ne se contente pas du cours des professeurs, mais qu'il lit avec attention et avec ravissement le cardinal Franzelin « qui a de magnifiques

thèses. » Il s'enfonce dans les profondeurs du problème de la grâce; mais, toujours avide de faits précis, il trouve que le P. de Régnon « n'est pas assez clair. » La méditation pieuse et l'investigation théologique se rencontrent : amené à faire un sermon sur le texte connu « *divinæ consortes naturæ*, » il l'étudie sous toutes ses faces, il prie en l'étudiant et il est tout étonné des splendeurs nouvelles que la foi lui découvre; la réalité du monde surnaturel lui apparaît et il voit que ce texte « exprime un fait, non une figure. » Sans doute, il avait cru jusque là à la vie surnaturelle; mais, maintenant, il la sent, il la touche et ce sentiment nouveau va transfigurer sa conduite.

Il fait la retraite avec les sous-diacres, quoiqu'il ne doive pas prendre part à l'ordination, et il se dit que, pendant l'année qui le sépare encore du sous-diaconat, il ne doit pas passer un seul jour sans penser aux obligations qu'il devra contracter et à la dignité qu'il va recevoir. Pour préparer son âme, il travaille à en arracher l'orgueil. « L'orgueil est mon défaut capital, s'écrie-t-il avec amertume; c'est parce que je suis orgueilleux que je ne demande jamais d'explications voulant résoudre toutes les difficultés par moi-même. » Ses progrès dans l'ascétisme sont constants; il se prive de dormir, bien qu'il éprouve parfois un invincible besoin de sommeil; il reste dans sa chambre

sans feu, bien qu'il soit particulièrement sensible au froid; il retranche quelque chose de son repas, bien qu'il sente la faim. Le rayonnement de sa vie surnaturelle apparaît au dehors. Il soutient de ses lettres et de ses conseils ses amis qui sont partis pour la caserne. « Il faut se soumettre de bon cœur à la volonté de Dieu, écrit-il à l'un deux, et se persuader que dans toutes ses décisions il n'a en vue que notre bien. Du reste, il n'est pas nécessaire pour avoir une soumission parfaite à la volonté divine de l'accepter sans sentir en soi aucune répugnance. La souffrance reste la souffrance; on la sent aussi vivement : la nature voudrait regimber, mais la volonté reste soumise et c'est tout ce que Dieu demande. Tu as toujours cru qu'on ne sert pas bien Dieu quand on sent des difficultés dans son service; c'est absolument faux : c'est précisément à sentir les difficultés, à les attaquer et à les surmonter que consiste le mérite... Ne te désoles donc pas si tu sens la tentation de te plaindre du sort qui t'est fait; pense au Bon Dieu et fais un acte de soumission à sa volonté; répète cet acte autant qu'il le faudra; après cela, tu te sentiras plus fort contre toi-même et tu n'auras plus qu'à remercier Dieu de t'avoir donné l'occasion de lui prouver ta bonne volonté. »

Le jeune soldat profita de ces conseils. Aussi, un mois après, l'abbé Morel lui écrivit pour le

féliciter et l'engager à persévérer dans ses bons sentiments. « Je vois avec plaisir, lui dit-il, que si tu as eu quelques instants de découragement, tu n'en a pas moins pris ton parti en brave. Tu n'as pas seulement une foi spéculative, tu as aussi une foi pratique qui domine les impressions pénibles et qui te fait éprouver dans ta situation malheureuse quelque chose qui ressemble au bonheur. C'est une chose étrange que la foi ; c'est une force contre toutes les faiblesses, un remède contre toutes les maladies, un abri contre toutes les craintes, un baume pour toutes les blessures, un talisman contre tous les fléaux... Qui pourrait énumérer les bienfaits que nous devons à la foi ? Qui pourrait dire tout ce que comprend la paix apportée par Jésus-Christ ? C'est la satisfaction des besoins les plus nobles de l'intelligence et du cœur. C'est le repos dans la fatigue et la joie au milieu des douleurs. Le chrétien ne nie pas la douleur comme le stoïcien, mais, chose plus étrange, il l'accepte et se réjouit de la subir et de la sentir... Pour le chrétien, les personnes, les choses, les événements deviennent de continuels bienfaits, parce qu'ils sont pour lui l'expression de la bonté et de la volonté divine, et parce qu'ils le conduisent au bonheur du Ciel. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. Pax quæ exsuperat omnem sensum.* »

Enfin, dans une troisième lettre, l'abbé Morel expose à son ami comment il peut trouver Dieu partout et comment il peut chaque jour marcher vers la perfection : « Quand on dit que Dieu est partout, il ne faut pas seulement entendre par ce mot l'ensemble de tous les lieux; il faut entendre tout ce que nous pouvons voir, sentir, connaître, comprendre. Tout ce qui n'est pas Dieu a été fait par Dieu; toute créature est faite en quelque manière à l'image de Dieu; par suite nous pouvons retrouver Dieu en tout, et c'est là le plus grand bonheur que l'homme puisse goûter sur la terre.

« Il n'y a pas de joie comparable à celle qu'on éprouve à penser à Dieu : heureux donc celui qui élève souvent son âme à Dieu et qui sait retrouver en tout les traces que Dieu a laissées de son passage. Ces traces sont enveloppées de mystère; on n'éprouve que plus de joie à les trouver, parce qu'on sent qu'il y a là le commencement d'une beauté infinie qui doit un jour se découvrir à nous. On sent qu'on ne voit pas tout, et même qu'on voit peu de chose, mais on est persuadé qu'on a trouvé quelque chose de divin, et cela suffit pour donner une idée plus haute de la grandeur et de la perfection de Dieu. Nous connaissons si peu le Bon Dieu; profitons de tout pour le mieux connaître et le mieux aimer. De même que tous les actes de notre

volonté peuvent être et doivent être rapportés à Dieu, de même tous les actes de notre intelligence peuvent être dirigés vers Dieu qui est la vérité éternelle. »

On voit quelle direction prenaient naturellement les pensées de l'abbé Morel, comment peu à peu son âme s'élargissant s'élevait au-dessus des mesquines réalités pour se fixer en Dieu. De là, les événements de ce monde, même ceux qui le touchaient de plus près, ne lui paraissaient pas mériter ses préoccupations. L'heure approchait où il devait lui aussi passer par l'épreuve du service militaire, et s'il y pensait parfois c'était uniquement pour demander à Dieu d'accomplir sa volonté. Il ne désirait rien; malgré toutes les avances qu'on lui fit, il ne voulut rien demander avant son conseil de revision; et lorsqu'il fut versé dans les services auxiliaires, il se réjouit sans doute à la pensée que ses études cléricales ne seraient pas interrompues, mais sa joie fut modérée et il songea surtout à adorer la volonté de Dieu.

Cette quatrième année de séminaire, qui fut en réalité si fervente, paraissait à l'abbé Morel trop « agitée et pas assez à Dieu. » Dès qu'il fut libéré du service militaire il se ressaisit fortement, s'enferma en lui-même pour être seul en face de Dieu et il fixa toute la force de son attention sur la pensée du sous-diaconat

qui approchait. Quand on parcourt son journal on est frappé de ce fait que tous les soirs il rappelle d'un mot cette pensée; on sent qu'il a vécu pendant six mois, comme si chaque jour avait été la veille de son ordination, dans une retraite perpétuelle. Nous pouvons soupçonner, dès lors, ce qui se passait au fond de son cœur et de son esprit et comment, dans cette méditation constante, les réflexions sensées et « réalistes » se mêlaient aux plus pures effusions d'amour. Nous trouvons une trace de ses sentiments dans une lettre qu'il écrivait au commencement des vacances de 1893, à un de ses meilleurs amis qui était alors à la caserne.

« Nous avons tous la foi et nous savons parfaitement que lorsque Dieu nous envoie des souffrances, il nous fait une grâce dont nous devons le remercier et le bénir. Mais dès que nous sentons la douleur, la pauvre nature se plaint et ne sait plus que demander la délivrance. Notre foi n'est ni assez vive ni assez profonde, elle ne domine pas assez notre intelligence pour lui faire tout juger au seul point de vue surnaturel. Si le péché originel n'avait pas affaibli cette intelligence, si l'ordre mis en nous par le Créateur entre nos facultés intellectuelles et nos facultés sensibles existait encore, nulle sensation, nul sentiment, nulle douleur, ne pourrait faire dévier notre

esprit; mais tout est en désordre au dedans de nous et nous ne sommes pas les maîtres chez nous. Lorsque nous souffrons, nous comprenons peut-être qu'il faut nous résigner, mais nous ne savons plus que nous devons aimer la souffrance comme une grâce, et nous n'avons plus qu'un désir, celui de la voir finir. Heureux, alors, ceux qui songent à s'humilier devant Dieu de leur profonde misère et de leur absolue faiblesse, à lui demander d'éclairer leur esprit sur le prix de ses dons et de remplir leur volonté de force et d'amour.

« Tu vois que je te parle comme quelqu'un qui se porte bien et à qui rien ne manque. Les saints craignaient d'être abandonnés de Dieu quand ils n'avaient rien à souffrir. Je ne crois pas, cependant, que je doive en ce moment raisonner ainsi; si, en effet, Dieu ne m'a pas jugé digne de vous remplacer à la caserne, il me fait, en me permettant d'aller à Lourdes, une grâce plus facile à accepter avec reconnaissance. Au moment d'être sous-diacre je sens mieux que jamais combien j'ai besoin de Marie pour aller à Dieu. J'irai me prosterner à ses pieds, lui dire ma confiance, mon amour, ma reconnaissance et remettre entre ses mains mon âme et mon corps, afin qu'elle les purifie, qu'elle y fasse germer des vertus semblables aux siennes, qu'elle en fasse une offrande moins indigne de son divin Fils, et

les lui présente elle-même au jour heureux et redoutable où je ferai le pas décisif vers l'autel du Dieu vivant. C'est elle qui, contre mon espérance, a rapproché le jour tant désiré : puisqu'elle a été si bonne pour moi, je lui confie le soin d'achever ce qu'elle a commencé ; c'est par elle que je me consacrerai à son Fils, et en lui demandant de me présenter à Lui le jour de mon sous-diaconat, je lui demanderai aussi de me présenter à Lui au jour de l'éternité... Mon cher A., tu ne tarderas pas non plus à voir plus près de toi le jour de ton sous-diaconat. Tu éprouveras ce que j'éprouve maintenant. Je désire ce jour de toute mon âme et cependant, en y pensant, je m'effraie. Je m'effraie, non pas des obligations que j'y contracterai — j'espère que la grâce divine ne me manquera pas — mais de l'amour que Dieu me témoigne en m'appelant auprès de Lui. Pourquoi m'a-t-il choisi, moi, pétri de la boue du péché, plus coupable que tant d'autres ? Je sens que je vais être enveloppé par sa grâce ; je sens qu'un immense bienfait va descendre sur moi. Je m'effraie de cet amour que je ne puis comprendre... Comment puis-je aimer si peu un Dieu si bon ? »

On comprend ce que dut être un pèlerinage à Lourdes fait dans de pareils sentiments. L'abbé Morel l'a raconté pour lui d'abord, et ensuite dans une lettre à un de ses amis. Les

deux récits sont secs et ne contiennent que des indications sans intérêt; mais deux passages de la lettre nous expliquent ce mystère. « Tu veux le récit de mon pèlerinage, écrit l'abbé Morel. Tu dois savoir pourtant que tous les pèlerinages à Lourdes se ressemblent; quiconque a pris part à l'un d'eux sait ce que sont tous les autres, et quiconque n'a pris part à aucun aura beau lire les récits les plus détaillés, faits avec tout le talent possible, ne saura jamais distinctement la vérité. Car ce qui est le plus important dans le pèlerinage, ce qui y tient le plus de place, quelquefois sans qu'on s'en doute, ce sont les impressions ressenties au fond de l'âme, impressions qui ne s'écrivent pas, parce qu'elles ne s'analysent pas. Mais toi, tu les connais pour les avoir goûtées... » Et plus loin il ajoute avec un souci manifeste de l'exactitude : « L'impression que ce pèlerinage a faite sur moi a été, je crois, plus profonde que vive. Ce que j'ai vu ne m'étonnait pas, mais je sens parfaitement, depuis mon retour surtout, que l'influence du milieu surnaturel, les manifestations de foi, la ferveur de la prière, la pensée de la bonté et des bienfaits de la Sainte Vierge et du Sacré-Cœur, tout cela m'a pénétré profondément. J'espère que la Sainte Vierge conservera en moi le souvenir de toutes ces choses. J'espère l'aimer toujours davantage et devenir

grâce à elle un peu moins indigne du sacerdoce. Nous reparlerons de tout cela à loisir et ce sera avec bonheur. »

Au mois d'octobre 1893, l'abbé Morel commença sa cinquième année de séminaire, et les premières semaines ne furent qu'une préparation constante au sous-diaconat. Il fut ordonné sous-diacre, le 23 décembre 1893. Les lettres où il dut raconter ses impressions n'ont pas été conservées ; mais, on peut juger de sa ferveur et de son abandon total à la volonté de Dieu, par ces quelques lignes qu'il traçait le soir même de son ordination :

« Cœur sacré de Jésus, je vous consacre par les mains de Marie Immaculée, Votre Mère et la mienne, mon âme et mon corps, tout ce que je suis et tout ce que j'ai. Disposez de moi pour votre gloire, selon votre bon plaisir... O Marie conçue sans péché, je me remets tout entier en vos mains afin que vous m'offriez au Cœur sacré de votre divin Fils. »

Si l'abbé Morel n'avait pas vu venir sans quelque effroi l'heure du sous-diaconat, les jours qui suivirent l'ordination furent des jours de joie, d'enchantement et de paix. Il se remit avec ardeur à l'étude des mathématiques et de la théologie, travaillant fortement, à sa manière qui était un peu indépendante et qui le portait toujours au delà du travail proposé, loin des sentiers battus. Son ancien professeur de

philosophie lui écrivait qu'on lui reprochait à Saint-Dié de manquer de docilité dans l'emploi de son temps. Il s'en accusait et s'en humiliait devant Dieu, mais il se disait qu'il devait préparer sa licence, puisque Dieu le voulait et que son supérieur le lui avait permis. Bientôt même, on s'aperçut autour de lui que le règlement du séminaire ne lui laissait pas assez de temps libre, et on se demanda s'il n'était pas préférable de l'envoyer dans un Institut Catholique. M. Noël, toujours dévoué à son cousin, fit toutes les démarches, obtint la permission du supérieur et de l'évêque et fit inscrire notre abbé à l'Ecole des Carmes. Ordonné diacre, le 20 mai 1894, il se disposa à partir pour Paris.

Le jeune homme que nous avons vu entrer au Grand Séminaire de Saint-Dié, au mois d'octobre 1889, est maintenant transformé; il est devenu un homme. Son esprit a conservé les qualités natives de précision méticuleuse et de finesse que l'étude constante des mathématiques avait développées; mais il s'est étendu en s'appliquant à la philosophie et à la théologie, et, après un séjour momentané dans le domaine de la poésie, il s'est équilibré et fixé dans le sentiment et dans le besoin de la clarté logique. La scolastique, par sa méthode si rigoureuse en apparence, et par ses résultats qui s'expriment en formules ab-

solues, avait donné satisfaction à ce besoin, et l'abbé Morel ne croyait pas qu'il y eût en dehors de ces cadres rigides et définitifs une science théologique possible : tout au plus pensait-il qu'on pouvait ajouter aux déductions anciennes des déductions nouvelles, plus fines dans leur développement, et que la scolastique pouvait être en quelque sorte rajeunie par un contact mieux établi avec les mathématiques. Mais la science sacrée s'arrêtait pour lui aux limites de son manuel, des livres de Franzelin et de la *Somme* de saint Thomas. Il était plus averti en exégèse, grâce au travail continuel de M. Noël ; mais il aurait borné volontiers toute son ambition en herméneutique à quelques notions historiques rapides et à un bon commentaire moral. Les nombreuses lectures qu'il avait faites en dehors du travail fixé avaient enrichi son esprit, sans lui fournir des points de vue nouveaux ; il avait discipliné toutes ses connaissances, les faisant toutes servir à illustrer les thèses de Franzelin et de saint Thomas. Au reste, il croyait bien renoncer pour toujours à une étude plus étendue de la théologie ; il se sentait une vocation mathématique et il allait suivre sa vocation.

Son cœur plus que son esprit s'est enrichi et dilaté. Il reste, comme autrefois, rigoureusement soumis à la raison qui calcule froidement, trace et impose le règlement de vie.

Mais à un moment il a entrevu le monde du rêve et il a battu plus vite ; puis il a été inondé par le sentiment de la présence de Dieu, de l'union avec Dieu, de la réalité de la vie surnaturelle ; il a senti l'action constante de Dieu s'exerçant jusque dans les plus petits détails, et la foi et l'espérance s'établissant définitivement en lui ont fait naître l'amour. Cet amour s'est traduit au dehors par un travail courageux et constant et par les sacrifices quotidiens de la vie ascétique. L'abbé Morel est donc déjà habitué à la vertu difficile, et comme sa vie intérieure est très riche, il marche d'un pas assuré, et, quoique tout jeune, avec une sérénité d'homme mûr. Le petit enfant de Laveline, qui a été séduit dès l'âge de cinq ans par la sainteté de M. L'Hommée, est arrivé, par une série d'actes de volonté, calculés et intelligents, à former en lui une âme sacerdotale semblable à celle de son modèle.

CHAPITRE III

L'abbé Morel à l'Ecole des Carmes (1re Période)

L'abbé Morel entra à l'Ecole des Carmes au mois d'octobre 1894. Il se proposait simplement de continuer à vivre à Paris sa vie de Saint-Dié et il ne lui semblait pas que l'Institut Catholique pût être autre chose qu'une suite du Séminaire. Les mathématiques le préoccuperont avant tout ; mais il a promis à son cousin, M. Noël, d' « observer » un peu la théologie, de savoir les opinions des professeurs « sur les points controversés des sacrements, » notamment de s'enquérir avec soin « s'ils sont de l'avis du P. Billot sur la causalité des sacrements. » Je ne sais si l'abbé Morel poussa bien loin cette enquête ; en tout cas ni par sa correspondance ni par ses notes, nous ne pouvons en connaître les résultats.

Il avait promis encore à M. Noël de se méfier de Paris, et nous le voyons dès les premiers jours prendre une attitude de défense. Paris est « cette ville que je déteste ; » aucune

curiosité ne le pousse à sortir de sa cellule ; il est venu non pas pour voir des monuments mais pour étudier les mathématiques. Ceux qui l'ont connu savent combien il changea dans la suite ; il comprit la richesse artistique de Paris, et que rien ne complète l'éducation de l'esprit comme une étude attentive de ses églises, de ses musées et de ses palais ; lui qui avait tant détesté la capitale, en devint un fervent admirateur qui avait vu et qui appréciait les moindres détails, des recoins ignorés de tous.

Pour le moment, il est tout entier à ses études avec une ferveur de travail qui fait l'admiration de son supérieur, M. Monier. A la fin de l'année scolaire, au mois de juillet 1895, il est reçu licencié en mathématiques avec la mention « très bien. » Autour de lui, on est dès lors frappé de ses dispositions pour les sciences et on lui propose d'en continuer l'étude pour devenir professeur à l'Institut Catholique. Il n'est ni joyeux ni étonné ; il ne refuse pas et il n'accepte pas ; il se confie à la Providence : « Mon Dieu, écrit-il, je ne sais pas ce que vous voulez faire de moi, je ne sais pas quel travail vous me demanderez. J'accepte l'incertitude où je suis en ce moment. J'espère fermement que vous me manifesterez votre volonté quand il en sera temps. » Cette volonté se manifesta sous la forme d'un

ordre très net de Mgr Foucault : l'évêque de Saint-Dié ne consentait pas à céder l'abbé Morel à l'Institut Catholique de Paris; il se décidait à le nommer professeur dans son Grand Séminaire, et, pour se préparer à ses fonctions, il lui demandait d'abandonner les mathématiques et de s'attacher à l'étude de la théologie. Une première fois il avait renoncé aux mathématiques en 1889 ; il y renonça de nouveau avec une simplicité d'enfant.

C'est que, pendant cette première année d'études supérieures, il s'était pénétré de plus en plus de l'idée de la Providence et il avait développé dans son cœur les vertus sacerdotales. Les lettres qu'il écrit, plus sereines et plus fortes que celles d'autrefois, révèlent une vie intérieure d'une grande intensité. Un de ses amis revenu de la caserne, allait être ordonné sous-diacre à Saint-Dié; l'abbé Morel lui écrit :

« Tu vas être sous-diacre, mon cher ami. Tu en es maintenant à l'attente anxieuse et fatigante qui précède l'ordination, aux désirs mêlés de crainte qui précèdent les actes importants de la vie. Eh bien, savoure tout ce que tu sens et tout ce que tu sentiras; tu seras quelquefois impatient, puis effrayé; tu trouveras cette situation pénible, tu ne croiras pas reconnaître au fond de toi-même la présence de Dieu, ni les joies dont on parle tant. Et

pourtant, le souvenir de ces impressions diverses sera une bien douce consolation plus tard ; quand elles s'effaceront un peu et que tu te retrouveras dans la vie ordinaire, tu sentiras bien que Dieu était là, et quand tu voudras prier, tu ne trouveras rien de mieux à dire que ce que tu disais alors. Se consacrer à Dieu, c'est la moitié du Ciel : nous croyons nous donner à Dieu et c'est Dieu qui se donne à nous. »

Le jour même de l'ordination, il adresse à son ami une longue lettre qu'il faudrait citer entièrement :

« Inutile de te dire, mon cher ami, que je prends part à ton bonheur. J'ai deux regrets : d'abord celui de ne pas être là quand tu te donneras tout entier au Bon Dieu, et ensuite celui de ne pas aimer assez le Bon Dieu pour parler avec toi comme il convient du bonheur de l'âme consacrée à son service. Tu as maintenant l'âme brûlante d'amour; comment parler dignement du Dieu qui remplit ton âme, quand on est accablé d'occupations profanes et qu'on n'a pas le courage de secouer cette poussière qui s'attache à nos actions et les empêche de briller aux yeux de Dieu... Je compte sur tes prières que Dieu va écouter avec plus de complaisance, pour qu'il entretienne en moi cette vie surnaturelle qui doit nous pénétrer complètement. Quand je pense à Dieu, trop rarement hélas! il me semble que Lui et moi nous ne

faisons qu'un, que je suis Dieu moi-même, et que, jouissant du bonheur de Dieu, je jouis de quelque chose qui est en moi, tant est intime cette union de nos âmes avec l'Epoux divin. Comme Dieu est bon, on ne peut assez le dire, et comme nous sommes indignes de ses bienfaits ! Oh ! soyons à Lui, soyons vraiment à Lui... Jouis de cette conversation quotidienne de l'âme avec Dieu qui s'appelle le Bréviaire. Dieu te met dans la bouche des paroles merveilleuses qui feront tressaillir ton âme ; et il te répond, il te parle de son amour pour toi, il t'encourage à la confiance, et toi tu lui parles de sa gloire, de sa grandeur, de ses bienfaits. Si nous aimions vraiment Dieu, quel bonheur ce serait de nous unir ainsi à tous ceux qui l'aiment, pour lui répéter que nous sommes heureux de le savoir si grand et si bon, de le voir couvert de tant de beauté et de gloire : le bréviaire serait alors sur la terre ce qu'il est au Ciel... Je te fais remettre un souvenir, je ne dis pas de ton ordination, chose inoubliable, mais de la joie que j'ai à te voir faire ce pas que tu as tant désiré. Ce souvenir te rappellera aussi ces heures que nous avons passées ensemble et parmi lesquelles les meilleures furent celles où nous parlions de Dieu. Je t'embrasse, mon cher sous-diacre, aux pieds du Seigneur; c'est là que notre vie doit se passer en attendant le Ciel. »

Une autre lettre, écrite un mois plus tard, nous révèle ses progrès spirituels et en même temps le secret de ses progrès : il pensait à Dieu et il se mortifiait : « Parlons de Dieu, et chaque fois que nous pensons l'un à l'autre, pensons en même temps à Lui pour lui demander de nous bénir. Puisque nous voulons nous aimer pour Lui seul, pour qu'il nous aime l'un et l'autre, et que l'unique souci de notre vie doit être de nous unir toujours davantage à Lui, que toutes nos relations tendent à ce but unique. J'imagine quelquefois entre nous des entretiens où nous considérerions Jésus comme présent à côté de nous, tel qu'il est réellement. Nous ne nous contenterions pas de parler de Lui, de ses perfections, de son amour pour nous, du bonheur qu'il y a à le servir, mais notre conversation serait à trois. Au lieu de dire : le Bon Dieu nous aime, nous devons l'aimer aussi, nous dirions tout haut : mon Dieu, je vous aime de toute mon âme, je veux être tout à vous. Nous exprimerions l'un et l'autre les sentiments et les désirs que nous formulons au dedans de nous-mêmes au pied du Tabernacle. Ce n'était pas sans un effort que nous nous décidions à parler de Lui, quand nous étions ensemble; nous nous sentions remués jusqu'au fond de notre être, en exprimant à haute voix des pensées si intimes... Et pourtant, nous savons que ces entre-

tiens nous faisaient du bien... T'est-il arrivé quelquefois, dans la solitude de ta chambre, de prier tout haut, non pas en récitant des formules apprises, mais en laissant échapper au pied de ton crucifix quelque sentiment plus vif, quelque désir plus pressant ? Rien n'a répondu à ta voix, si ce n'est l'écho sourd des murailles. On aurait pu te croire fou en t'entendant parler ainsi tout seul. Mais tu sentais que tu n'étais pas seul; tu trouvais, à la vérité, à ta voix un son étrange, mais tu savais bien qu'elle avait été entendue. Dieu était là. »

« Il faut prendre l'habitude du sacrifice. Ce devrait être notre nourriture journalière ; nourriture qui fortifierait notre volonté, et que notre amour, si nous en avions assez, trouverait d'un goût exquis. Nous avons en nous notre plus terrible ennemi. Nous savons qu'il faut lutter contre lui et qu'à tout prix il faut en être vainqueur. C'est pour cela que nous sommes ici-bas. C'est pour cela en particulier que l'Eglise nous exhorte à la pénitence pendant le Carême. Mon bréviaire me tombe presque des mains quand j'y rencontre des oraisons comme celle de ce soir : « *ut familia tua, quæ se affligendo carnem ab alimentis abstinet, sectando justitiam a culpa jejunet.* » Quel sens de pareilles prières ont-elles pour quelqu'un qui ne jeûne pas, qui ne se soucie pas de faire pénitence ? D'autres,

moins coupables que moi, jeûnent, affligent leur corps, recherchent la souffrance, et moi qui ai la mission de m'adresser à Dieu au nom de tous, je suis comme si je n'avais pas la foi. S'il fallait réciter l'office publiquement, devant les fidèles qui pourraient le comprendre, à chaque instant je rencontrerais des paroles que je ne devrais pas pouvoir prononcer sans sentir le rouge me monter au front. »

Voilà avec quels sentiments l'abbé Morel se préparait au sacerdoce. Au milieu de ses chiffres et de ses problèmes, il ne perdait jamais de vue le but où il tendait. Son ami ayant été ordonné avant lui, il lui écrit ces lignes qui sont une ardente prière : « Etre prêtre ! Mais quand même je serais innocent, quand même je n'aurais pas mérité tous les supplices, je devrais souffrir pour être prêtre, puisque vous, ô mon modèle, ô divin prêtre, vous avez souffert, vous avez été l'homme des douleurs. Vous avez été prêtre et victime; moi aussi, je dois, pour être vraiment prêtre, être aussi victime. Puisque vous m'avez choisi pour être votre ministre, pour tenir votre place ici-bas, je devrais vous ressembler. Puisque vous avez aimé la souffrance, je devrais l'aimer, puisque votre vie a été remplie par la souffrance, la mienne devrait en être remplie..... Que le Bon Dieu te donne demain une grande part de son amour pour

les âmes. Qu'il te fasse goûter tous les jours au saint autel les joies que les saints y ont goûtées ; qu'il te donne la lumière et la force pour voir le bien et pour le faire sans crainte ni hésitation ; qu'il conserve et qu'il rende sans cesse plus purs et plus ardents les désirs que tu as de travailler pour Lui. Je n'ose Lui demander d'écarter de ton chemin la peine et la souffrance ; tu aimes trop Jésus pour ne pas désirer lui ressembler jusque dans ses douleurs, et tu sais trop bien qu'à ce prix seulement nous pouvons lui conquérir beaucoup d'âmes... En finissant, mon cher ami, laisse-moi me rappeler que tu seras prêtre quand tu liras cette lettre, tandis que je suis un pauvre diacre, bien indigne des grâces que Dieu lui a faites, plus indigne encore de celles qui l'attendent bientôt; permets-moi de m'agenouiller un long moment devant toi, place sur ma tête tes mains couvertes tout à l'heure de l'huile sainte; laisse-les longtemps, bien longtemps ; dis au Bon Dieu que celui que tu vas bénir en son nom s'est appelé ton ami; répète-lui que tu désires beaucoup de grâces pour moi; puis, laisse-moi baiser avec respect ces mains par lesquelles passent maintenant les grâces divines. »

A mesure que l'heure de l'ordination approchait, l'abbé Morel se sentait troublé, et comme toutes les grandes âmes qui ont compris l'émi-

nente dignité du prêtre, il tremblait à la pensée du sacerdoce prochain. Ces craintes se marquent dans une lettre qu'il écrit à son ami, le 31 août 1895. « Je me sens si misérable que je n'ose pas penser à la dignité du prêtre. Je ne sais que demander à Dieu ; tout me manque. Je ne comprends rien à la bonté de Dieu pour moi. Comment ai-je pu tant offenser un Dieu si bon ? Si j'avais plus de foi, la honte et l'épouvante me monteraient au visage... Oh ! si j'avais un peu de foi comme je me réjouirais aussi de m'approcher de Dieu ! Quelle émotion en pensant que dans huit jours j'aurai dans mes mains tremblantes le corps et le sang de mon Jésus ! quels élans généreux en pensant que je suis non seulement prêtre, mais aussi victime, et que ma vie consiste maintenant dans une immolation continuelle unie à celle de mon Sauveur ! »

Enfin le jour tant désiré et si redouté arriva. Ce ne fut pas en effusions lyriques que l'abbé Morel exprima ses sentiments, mais ce qu'il avait éprouvé et ce qu'il voulait il le marqua par ces paroles brèves : « Mon Seigneur et mon Dieu, je veux être entièrement à vous. Puisque je suis prêtre, il faut que je sois saint et que ma vie ait pour but unique votre gloire et le salut des âmes. » Et, le soir de sa première messe, il faisait à un ami cette déclaration solennelle : « Je veux aimer Dieu,

j'userai ma vie à son service. » A la lettre, l'abbé Morel a tenu ses engagements, il a usé sa vie au service de Dieu et il l'a usée rapidement.

Pour obéir aux ordres de l'évêque de Saint-Dié, l'abbé Morel rentra aux Carmes au mois d'octobre 1895 et se mit à l'étude de la théologie. Il lui en coûtait d'abandonner encore les mathématiques, mais un sentiment nouveau le pénétrait : le prêtre devait avant tout étudier les sciences religieuses et ne s'arrêter aux sciences profanes qu'afin de les utiliser pour sa foi et pour sa mission. C'est ce qu'il exprime en termes remarquables dans une lettre adressée à un de ses camarades. « Je suis bien persuadé que je vais me mettre à mes nouvelles études, avec une ardeur et un intérêt que je n'ai jamais eus, même pour les mathématiques. Aussi bien, je trouve ma vie bien incohérente, et ceux qui me voient ainsi passer d'une étude à l'autre, sans raison apparente, doivent voir là une bizarrerie extraordinaire. Parmi ceux qui me harcèlent de conseils que je ne leur demande pas, beaucoup ne sont pas prêtres et par suite se placent à un point de vue qui ne peut être le mien. *Je ne veux pas que mon rôle ici-bas soit un rôle qu'un laïque aurait pu remplir ;* car alors, ma vocation serait inexplicable et, certes, je crois à ma vocation comme à ma propre

existence. Sans doute, on peut sauver des âmes en faisant des mathématiques, mais bien indirectement; ce n'est pas seulement cela que je veux... Dieu prépare à ses prêtres des places diverses, mais il est certain que le rôle du prêtre enseignant le catéchisme à des petits enfants est bien plus beau que celui du plus grand professeur de mathématiques de la première Faculté du monde. »

Cette lettre marque une date importante dans la formation sacerdotale de l'abbé Morel : il ne veut pas que son rôle ici-bas soit un rôle qu'un laïque aurait pu remplir; il veut être prêtre en tout, dans toutes ses pensées, dans toutes ses études, dans toutes ses actions. Voilà le sentiment qui fera désormais l'unité de sa vie : ses occupations resteront très diverses, il semblera qu'il se disperse et que son travail est incohérent, mais en lui le prêtre ramènera tous les détails disparates à l'unité, en les faisant servir à fortifier sa foi, à éclairer et à défendre la foi des autres.

C'est ainsi qu'à l'étude de la théologie il se propose de joindre tout de suite l'étude de la physique; dans la même année, il se préparera à la licence de théologie et à la licence de physique. Mais, comme il l'expose à son cousin, M. Noël, son but n'est pas de collectionner les diplômes ou d'acquérir une science pour l'enseigner; la préparation de l'examen

n'est pour lui qu'un moyen de discipline intellectuelle qui l'oblige à un travail constant et minutieux, le résultat qu'il veut atteindre est sacerdotal. « Ce qui m'attire surtout de ce côté, c'est qu'en suivant les cours de physique, je saurais ce qu'il en est des théories et des hypothèses, et que je pourrais avoir un avis en connaissance de cause sur une foule de questions qui touchent à la théologie. Je vous parlerai à ce propos du cours du P. B. qui connaît fort bien les sciences et sait s'en servir pour éclairer les notions d'un autre ordre. »

A mesure qu'il avance dans cette double étude, de nouveaux points de contact lui apparaissent; des souvenirs de son Grand Séminaire lui reviennent à l'esprit et les vagues idées qui le hantaient alors, il les précise maintenant; il se laisse aller à des rêveries métaphysiques sur la quantité et sur la qualité, et il esquisse à grands traits le plan d'une sorte d'union de la théologie et des sciences. C'est ce qu'il écrit à un de ses camarades : « Quoi qu'il en soit de mon avenir, les circonstances par où je suis passé, non sans que la Providence les ait disposées pour quelque dessein encore obscur, me font voir clairement que je ne dois pas laisser les sciences de côté. Du reste, les idées, les projets, ou plutôt les rêves qui me reviennent le plus souvent à l'esprit, sont des considérations à demi scien-

tifiques et à demi théologiques. Il me semble que dans l'état actuel des sciences on pourrait, par des considérations philosophiques sur les méthodes employées aussi bien que sur les résultats obtenus, faire tourner à la gloire de Dieu les efforts persistants des savants trop souvent païens de notre siècle. Seulement, un travail de ce genre, outre une singulière puissance de synthèse, demanderait une connaissance approfondie des sciences et des théories scientifiques souvent ingénieuses et fort belles, rarement complètes et définitives. Puis, il faudrait une formation théologique faite d'idées claires, avec une conception exacte de l'économie des œuvres divines. Les notions métaphysiques si lumineuses des scolastiques seraient d'une merveilleuse utilité. Mais laissons là ce rêve. Si je me laisse aller à de pareilles pensées c'est que le P. B. m'a demandé pour la séance de la Saint-Thomas un petit travail écrit où les sciences viendront rendre un juste hommage à la théologie. Il s'agirait de montrer les rapports entre la méthode d'analogie par laquelle l'esprit humain arrive à une certaine science des choses divines, et les procédés employés dans les sciences, surtout dans les sciences physiques. » Cette dissertation plus creusée et plus développée deviendra sa thèse pour le doctorat en théologie.

Emporté par ces rêves généreux, l'abbé Morel se livrait au travail avec une ardeur intempérante. Assidu aux leçons de théologie et aux leçons de physique à l'Institut Catholique et à la Sorbonne, il constate lui-même qu'il a plus de vingt heures de cours par semaine. Déjà à moitié professeur, il est chargé de faire un cours de mathématiques aux étudiants de physique et c'est de tout cœur qu'il se dévoue à ses camarades; au dehors, il donne une répétition de mathématiques à un étudiant déjà très avancé dans ses études : l'étudiant lui propose des difficultés de minéralogie; l'abbé Morel ne s'étonne pas, il ne sait pas la minéralogie, il l'apprend, et au bout de quinze jours, travaillant avec son élève, il est capable de résoudre toutes les difficultés qui se présentent. Bien entendu il ne néglige pas ses travaux de théologie et d'exégèse; un jour même, ayant à faire une dissertation sur le Messie d'après Michée, il passe de longues heures à consulter des commentateurs anglais; et après avoir raconté lui-même une vie si extraordinairement occupée, il ajoute avec sa bonne philosophie de Vosgien placide : « Je suis tout de même un peu débordé. »

Ce qu'il faut admirer le plus dans cette existence fiévreuse d'étudiant c'est la continuité et la précision de l'effort moral pour développer dans l'âme les vertus sacerdotales. L'abbé

Morel a prié son cousin, M. Noël, de lui servir de directeur spirituel ; chaque soir, lorsque, après une journée de travail, il tombe de fatigue, avant de s'endormir il rédige un bulletin religieux où ses moindres actions sont exactement appréciées et ses moindres manquements rigoureusement notés. Il semble même qu'à ce moment l'abbé Morel fut pris d'une sorte d'impatience spirituelle : il ne trouvait aucune difficulté dans ses études, et à mesure qu'il avançait dans la vie chrétienne et sacerdotale, les difficultés naissaient sous ses pas. Il se laissa gagner par une colère sourde contre lui-même et, décidé à se vaincre, décidé à devenir saint par une espèce de coup d'état, il se procure une discipline et une ceinture de fer. Comment il en usait, il n'a jugé à propos de le dire ni à son directeur ni à nous ; mais quand j'ai rencontré dans une de ses lettres l'aveu de cette pénitence, je n'ai pu m'empêcher de songer à une page de la vie de Pascal racontée par sa sœur : « Il prenait dans les occasions une ceinture de fer pleine de pointes, il la mettait à nu sur sa chair ; et lorsqu'il lui venait quelque pensée de vanité, ou qu'il prenait quelque plaisir au lieu où il était, ou quelque chose semblable, il se donnait des coups de coude pour redoubler la violence des piqûres et se faisait ainsi souvenir lui-même de son devoir. Cette prati-

que lui parut si utile qu'il la conserva jusqu'à la mort et même dans les derniers temps de sa vie où il était dans des douleurs continuelles. Nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort... »

Et nous aussi nous dirons : nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort ! L'abbé Morel n'affectait pas les dehors de la mortification : d'ordinaire réservé et froid, il était avec ses amis d'une gaieté et d'un enjouement de collégien. Il prenait régulièrement ses jours de congé, et ceux qui ont eu le plaisir de l'accompagner dans ses promenades n'ont pas oublié les plaisants croquis qu'il s'amusait à tracer des personnages connus, ni les histoires lorraines qu'il racontait avec tant de saveur.

Au mois de juin 1896, l'abbé Morel fut reçu licencié en théologie *cum magna laude ;* mais sa fatigue était telle qu'il dut renoncer à l'examen de physique et prendre quelques mois de repos.

De nouveau, à ce moment-là, il se trouvait dans une pénible incertitude touchant son avenir, et la volonté de Dieu ne lui apparaissait pas clairement. M. Pautonnier, actuellement directeur du Collège Stanislas, à Paris, avait entendu parler de lui et tout à coup il intervenait dans sa vie au nom de la Société pour l'encouragement des hautes études dans le clergé. Cette société composée d'universi-

taires, d'hommes du monde et de prêtres, dispose de quelques ressources et, avec un grand sens des besoins du moment, elle les emploie en faveur d'ecclésiastiques de valeur qui reçoivent une formation scientifique complète et sont ensuite rendus à leur diocèse d'origine, où ils peuvent exercer une grande action. C'est la vraie tradition française, qui vient tout droit du XVII^e siècle : patiemment, dans une demi-obscurité voulue, cette Société a formé des prêtres d'élite et ceux qui voudront écrire l'histoire des idées religieuses dans ces dernières années ne devront pas oublier son influence.

M. Pautonnier, qui était à cette époque secrétaire de la Société, proposa à l'abbé Morel une bourse d'études : il devrait s'appliquer à la théologie positive, se préparer à Paris aussi longtemps qu'il le voudrait, et aller ensuite compléter sa formation dans les Universités allemandes et à Rome. Chose étonnante, la proposition de M. Pautonnier laissa l'abbé Morel assez indifférent : Il se voyait encore invité à changer de direction ! il était allé des mathématiques à la théologie scolastique, et voilà maintenant qu'on voulait l'appliquer à l'histoire du dogme. La scolastique lui plaisait, elle donnait satisfaction à son besoin de rigueur et de clarté, et il redoutait les incertitudes et le clair obscur de

l'histoire. Avec quelle joie il serait parti pour Saint-Dié où on paraissait disposé à lui confier la chaire de philosophie scolastique au Grand Séminaire, mais les difficultés nouvelles surgissaient au dernier moment et au mois d'octobre 1896, après quelques mois de vacances passés en Allemagne, il devait rentrer à l'Ecole des Carmes, sans savoir à quoi il s'appliquerait. Une lettre qu'il écrivit le 12 novembre 1896 à l'abbé Noël, son cousin et son directeur, nous fera connaître ses inquiétudes et, au milieu des difficultés, ses sentiments de confiance en la Providence.

« Je ne sais si jamais on a vu chose pareille. Les professeurs de théologie comptent bien que je vais être un élève très assidu, uniquement occupé de leurs cours et de ma thèse ; d'autre part, M. Monier croit bien que ma préoccupation principale va être de me préparer à l'étude des Pères, et littérateur comme il l'est, il en est tout heureux. Ajoutez à cela que les professeurs de mathématiques me conseillent fort de suivre quelques cours à la Sorbonne !... En définitive, je ne suis pas très enthousiaste du projet de M. Pautonnier, et si Monseigneur refusait son consentement je ne m'en désolerais pas du tout. M. Pautonnier croit, parce que je suis mathématicien, qu'il va trouver en moi un esprit positif, enclin à ne rien admettre comme

historique qu'après la critique la plus sévère et la plus pointilleuse. Or il n'y a rien de plus *a priori* qu'un esprit mathématique, qui parti d'un principe, s'en va de déductions en déductions, sans se laisser arrêter par les meilleures raisons... Je ne veux rien demander, de peur de ne pas faire ce que Dieu veut. »

M. Pautonnier voyait juste et c'est l'abbé Morel qui se trompait sur son propre compte. Il avait un esprit critique très aiguisé et ses études diverses, en lui ouvrant des jours sur toutes les questions, préparaient en lui l'historien difficile à surprendre. La bourse d'études lui fut attribuée. Délivré de la préoccupation de son examen — il venait d'être reçu licencié en sciences physiques au mois de novembre 1896 — il se trace un large programme de travail. Il fera sa thèse pour le doctorat en théologie; et voici comment il expose lui-même les études supplémentaires qu'il ajoutera à ce travail principal : « Je suivrai les cours de Théologie, d'Ecriture sainte, d'Histoire ecclésiastique et d'Hébreu, de manière à satisfaire mes professeurs; en outre, les corrections de thèmes grecs, les explications d'auteurs grecs, une conférence d'allemand et les cours de philosophie moderne et d'histoire de la philosophie de M. l'abbé Piat. Je vais régulièrement au cours de mécanique céleste à la Sorbonne. »

C'est toujours, on le voit, la même fièvre de travail qui le possède. Un nouveau motif de se donner tout entier à l'étude est entré en lui : en vrai Vosgien, qui estime les hommes, surtout quand ils sont morts, il est pris d'une forte admiration pour Mgr d'Hulst qui venait de disparaître, jeune encore, en pleine activité; et à partir de ce jour, il sera hanté par le souvenir de ce bon prêtre qui est mort à la tâche. « J'ai appris la mort de Mgr d'Hulst, écrit-il à son cousin. J'en ai été tout impressionné. J'ai vu le corps sur son lit, dans le cabinet de travail où j'ai été reçu l'an dernier à pareille époque... M. Monier raconte que le recteur lui demandait souvent son avis sur les conférences de Notre-Dame ; M. le supérieur lui disait d'y mettre plus de cœur et plus d'imagination. Un jour il le félicitait d'un beau mouvement qu'il avait eu au milieu de son sermon. Cela fait du bien, demanda Mgr d'Hulst ? — Et oui. — Eh bien, j'ai écrit cela hier soir pour vous faire plaisir. J'en étais honteux et je me disais : faut-il mépriser son auditoire pour lui parler de cette façon-là... C'était bien l'homme le plus intelligent que j'aie jamais rencontré. » Quelques jours après, écrivant à un de ses camarades, il ajoutait : « Je désire travailler beaucoup toute ma vie; j'aime mieux mourir jeune comme Mgr d'Hulst, après avoir usé mes forces

au service de Dieu, que de trop me ménager. »

Il ne se ménagea pas. Après quelques mois de solide travail sa thèse était finie. Le moment est venu d'en parler avec quelque ampleur.

Cette thèse est peut-être médiocre, mais ce n'est pas un homme médiocre qui l'a écrite. C'est du Morel un peu pâle, mais c'est du Morel déjà complet : La thèse est intitulée : *L'évolution des théories physiques et l'évolution des dogmes.* C'est une brochure autographiée d'une centaine de pages. L'idée fondamentale est qu'il existe une analogie entre les deux évolutions. Cette analogie se développe en quatre parties :

1° Les sciences de la nature débutent par des observations fragmentaires comme : le feu dilate les métaux, — de même la doctrine chrétienne eut pour point de départ des propositions isolées, dispersées dans l'Ecriture ou la Tradition.

2° Un premier travail de coordination produisit, d'un côté, les théories purement physiques, où les mathématiques n'entrent pas ou entrent peu, comme la théorie géométrique de la cristallisation, — de l'autre côté, la théologie des Pères.

3° Puis la science est devenue un grand système, où la déduction commode rend l'in-

duction féconde : telle la mécanique céleste; la théologie scolastique a les mêmes caractères que la physique mathématique.

4° En particulier, le rôle des mathématiques en physique est comparable au rôle de la philosophie en théologie.

Les deux procédés de l'esprit, physicien ou théologien, ont même allure, et la théologie n'est pas un monstre dans l'histoire de la pensée moderne.

Morel cependant n'est pas dupe des analogies. Chacune est corrigée par une différence. Ainsi la Révélation est achevée et les découvertes se complètent; une théorie peut crouler, un dogme est immuable; jusqu'au point de départ qui est, en physique, une hypothèse souvent invérifiable, en théologie la parole divine elle-même.

Donc les sciences sacrées ont leur originalité : elles ont même une supériorité; peu s'en faut qu'on n'ajoute que tout ce qui n'est pas théologie est « ancilla theologiæ. »

Les arguments qui appuient ces thèses n'ont plus aujourd'hui d'intérêt. Ce qui est intéressant, c'est la question posée et le point de vue choisi. Les préoccupations de l'abbé Morel sont plus instructives encore si on les date.

Nous sommes en 1896. L'abbé Morel a suivi à l'Institut le cours du R. P. de la Barre. Mais il n'est pas homme à n'avoir qu'un maître.

Surtout il apprend hors des bancs. Or, en 1896, trois tendances sont dans l'air.

Chez les philosophes, on commence à parler de critique des sciences. M. Duhem a écrit, dans la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles, un article sur l'« Evolution des théories physiques, du XVII^e^ siècle à nos jours, » que l'abbé Morel cite, et qui certainement l'a beaucoup inspiré. M. Poincaré a publié quelques-uns de ses articles, mais l'abbé Morel n'en parle pas et il ne semble pas qu'il y pense. Mais M. Le Roy ne donnera qu'en 1899 à la *Revue de métaphysique et de morale*, sa grande étude « Science et Philosophie. » Donc la critique des Sciences n'a pas encore fait le bruit qu'elle devait faire quatre ou cinq ans plus tard. L'abbé Morel est donc ici, si modestement qu'on voudra, un précurseur.

Chez les exégètes et les historiens, on commence à parler du développement des dogmes, et à poser les questions d'exégèse d'une manière nouvelle. Il est vrai qu'on publie peu (1). Le R. P. de la Barre ne discute que l'extérieur du problème. Celui qui entreprend de le traiter à fond, c'est un protestant, Auguste Sabatier, dont l'« Esquisse d'une philosophie de la religion fondée sur la psychologie et l'histoire » circule dans beaucoup de milieux ecclésiastiques. L'abbé Loisy, ancien professeur à

(1) On doit cependant indiquer le fameux article de Mgr d'Hulst.

l'Institut, indique ses vues sur la question : des disciples les développent au coin du feu et les séminaristes en parlent en récréation. L'abbé Morel n'a pas ignoré ce mouvement, mais là encore il est un des premiers à en avoir deviné l'importance.

Chez les apologistes, on a abandonné définitivement le concordisme. Mais la question de la science et de la foi est reprise, grâce aux psychologues. Les Blondel, les Laberthonnière, les Fonsegrive, ont inauguré une apologétique intérieure. Par eux, on conçoit que si la science et la foi ne peuvent plus être d'accord quant à leur objet, parce qu'elles n'ont pas d'objet commun, elles peuvent du moins être d'accord par leurs méthodes, s'il est vrai que les meilleures disciplines de la pensée profane existent et élargies et aiguisées, dans la pensée chrétienne. A défaut d'un concordisme de fait, c'est un concordisme psychologique. C'est encore M. Le Roy qui en sera le principal interprète. Mais l'abbé Morel la devance de quelques années, pour si modeste que soit sa tentative.

Voilà ce que Morel emprunte à son milieu. Mais ce qui fait son originalité, c'est qu'il sait associer trois tendances dans chacune desquelles les plus illustres se spécialisent. S'il ne résout pas le problème, il le pose dans toute son ampleur. Cette ampleur le préserve

des exagérations et des injustices. Alors que tant de critiques, d'historiens et de psychologues s'enflamment et se condamnent, il s'assimile leurs trois méthodes et les corrige les unes par les autres. A force d'érudition il arrive à l'équilibre. Toute la pensée de Morel est là. En même temps se découvre le secret de tant d'études profanes. Les mathématiques, la physique, Aristote, le grec, il n'en veut rien laisser perdre pour la gloire de Dieu, et ce que l'étudiant a dispersé dans des cahiers de cours, le prêtre le rassemble en quelques pages d'apologiste. Elles sont médiocres, c'est possible : tout de même elles marquent un carrefour de son esprit.

Cette thèse de l'abbé Morel fut acceptée par les professeurs de l'Institut Catholique et valut à l'auteur le titre de docteur en théologie. Mais la soutenance en fut retardée jusqu'à l'année suivante : un des maîtres de l'abbé Morel avait cru y découvrir quelques propositions erronées ; au reste, après quelques explications très franches de part et d'autre, cette difficulté fut facilement levée.

L'abbé Morel quitta les Carmes après une année si bien remplie et alla passer ses vacances en Allemagne au presbytère d'Oberbachem, où il apprit définitivement la langue allemande.

CHAPITRE IV

L'abbé Morel à l'Ecole des Carmes (2e Période)

L'année scolaire 1897-1898 est une des plus importantes dans la formation de l'abbé Morel : elle marque chez lui le début d'une transformation intellectuelle qui sera complète vers 1900. Des points de vue anciens, qu'il avait apportés de son Grand Séminaire, sont abandonnés et remplacés par d'autres plus modernes. Il entre résolument dans cette mêlée des opinions, où tous les jeunes prêtres d'alors se sont trouvés et où quelques-uns ont souffert. L'abbé Morel ne souffre pas, parce que son évolution intellectuelle est conditionnée et dominée par une évolution morale : à mesure que grandit en lui avec l'amour de Dieu le désir de faire du bien aux hommes de son temps, par devoir sacerdotal il oblige son esprit à étudier les hommes de son temps, à se pénétrer de leurs doctrines, à les comprendre, et même, s'il le faut, à se mettre résolument sur leur terrain pour pouvoir les

rencontrer et se faire écouter d'eux. Ce savant de cabinet qui rêvait il y a quelques mois à peine de s'immobiliser dans des constructions mathématiques ou théologiques *a priori*, sort brusquement de l'abstraction et par besoin d'apostolat s'attache aux choses concrètes et vivantes. Il a changé d'avis sur lui-même et il admire comme la Providence a été bonne en mettant sur son chemin M. Pautonnier qui lui a révélé à lui-même et malgré lui-même sa véritable vocation.

Quelques camarades de l'abbé Morel, qui subirent la même crise que lui, se portèrent peut-être un peu vite aux extrêmes, et je ne veux pas dire que lui se soit toujours gardé de tout excès ; mais ce Vosgien avisé n'avançait que lentement sur ce terrain nouveau qu'il sentait instable et dangereux ; et ce prêtre plein de vertu s'humiliait devant Dieu, lui demandait sa lumière, et plus les difficultés de son travail lui apparaissaient, plus il mortifiait son corps afin de ne pas être abandonné par la grâce. Je citerai les lettres qu'il écrivait à cette époque et je le laisserai exposer lui-même son évolution intellectuelle.

Rentré aux Carmes au mois d'octobre 1897, il est bien décidé à s'adonner à l'étude de la théologie positive. Mais pour étudier les Pères il faut savoir du grec et du latin et connaître la philosophie ancienne dont ils se sont sou-

vent inspirés. L'abbé Morel qui est homme de méthode et qui marche avec une sûre lenteur, commencera donc par compléter sa formation d'humaniste et de philosophe en préparant la licence lettres-philosophie. Il écrit le 10 novembre 1897 à un de ses amis : « Après deux ans de théologie je redescends dans les choses profanes, et j'ai envie d'apprendre un peu de philosophie. Je vois que les théologiens et les philosophes chrétiens ne connaissent pas assez pour les combattre utilement les doctrines plus ou moins bizarres et plus ou moins dangereuses qui courent aujourd'hui le monde. C'est pourquoi, j'ai l'intention de me mettre un peu au courant de ce qui se dit et de ce qui se passe ailleurs que chez nous. Ce serait long de vous raconter toutes les raisons qui ont amené cette décision. Du reste, vous en saurez autant que moi, en somme, si je vous dis tout simplement que je laisse comme toujours les choses aller leur petit train, comptant sur la Providence pour aboutir, tôt ou tard, à la place que je dois décidément occuper en ce bas monde et aussi en l'autre. »

Avec son cousin, il est plus explicite : « Je devrai approfondir les philosophies anciennes dont la connaissance est absolument indispensable pour l'étude des Pères, surtout des Pères grecs, chez qui une foule de termes ont une signification empruntée aux systèmes

platonicien ou stoïcien. D'autre part, la connaissance des divers courants qui entraînent aujourd'hui les philosophes à des distances plus ou moins grandes de la vérité peut mettre en état de faire du bien qu'on ne ferait pas sans cela. »

L'étude de l'histoire de la philosophie sous la direction de M. l'abbé Piat exerça sur l'abbé Morel une grande influence et contribua pour beaucoup à ouvrir son esprit. Il sentait qu'il avait pénétré dans un monde nouveau et il était tout heureux des découvertes qu'il y faisait chaque jour. Il écrit le 28 novembre 1897 à un de ses amis :

« Tu te figurerais difficilement à quel point tout mon temps est pris; latin, grec, littérature, philosophie se battent pour en avoir un lambeau, les cours et les devoirs s'en arrachent les moindres parcelles. Mais, j'aime cette vie-là. D'abord, j'ai conscience de mon travail, et c'est bien une satisfaction de sentir en soi cette activité continuelle dont la vitesse acquise vous emporte comme malgré vous. Et puis, c'est une jouissance de se trouver en contact perpétuel avec d'excellents professeurs, d'excellents livres, les meilleurs esprits de notre temps et de tous les temps. Pourquoi faut-il que le clergé ignore à ce point tout ce qui se dit au dehors du cercle traditionnel? encore dirait-on que ce cercle se rétrécit davan-

tage, tant on a peur de se souiller les oreilles au contact des doctrines d'adversaires qui ont ainsi beau jeu. »

L'évolution de l'esprit est manifeste dans cette lettre ; et l'abbé Morel, comme je l'ai indiqué plus haut, tient sa vie sacerdotale à la hauteur de sa vie intellectuelle. Je n'en veux pour preuve que cette lettre si grave et si humble qu'il écrit le 5 janvier 1898 à un de ses amis :

« Bien faire et faire du bien, ce doit être là toute notre vie. Nous appartenons à Dieu seul et nous devons dépenser à son service tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Il doit remplir notre intelligence et notre cœur. Je sais tout cela, trop bien même ; car je suis d'autant plus coupable d'être si lâche et si faible que je connais mieux mon devoir. J'admire parfois la bonté de la Providence qui non seulement m'a conduit au sacerdoce, mais prend soin de diriger mes études. Je suis persuadé que tout ce qui s'est passé jusqu'ici doit se rapporter à quelque but caché où j'aboutirai un jour... J'attends du Bon Dieu les moyens d'être utile à l'Eglise, et je désire employer ma vie à des travaux utiles à l'Eglise, et pourtant je ne fais pas au jour le jour ce que Dieu me demande. Est-ce assez ridicule d'offrir à Dieu ma vie en bloc et de la lui refuser dans le détail ? d'attendre

de lui les moyens de faire du bien plus tard et de négliger maintenant les occasions de lui plaire. C'est pourtant ainsi que les années se passent... Il est triste de se sentir fait pour aimer Dieu et pour se sacrifier à Lui, quand en même temps on se voit retenu à terre par des préoccupations égoïstes et une lâcheté continuelle! Dieu mérite tant d'être aimé; il est si digne qu'on sacrifie tout pour Lui : quel malheur que de ne pas l'aimer et d'ignorer les joies du sacrifice!... Pour vous comme pour moi je répète : *adveniat regnum tuum*, *fiat voluntas tua*. Laissons aller les choses, confions-nous en la Providence, et accomplissons toujours de notre mieux le devoir du moment, en donnant à Dieu le plus possible. »

Jeté par la philosophie dans les préoccupations contemporaines, l'abbé Morel fut encore amené au même point par des conférences d'études sociales et religieuses qu'il entendit à l'Ecole des Carmes. Il nous dit lui-même que ces conférences ont fait sur lui grande impression. Il était à une heure décisive : son esprit inquiet cherchait des voies nouvelles, et en raison même de cette tension, les moindres paroles venues de l'extérieur éveillaient en lui des échos prolongés. Comme il avait conclu à la nécessité d'une réforme intellectuelle, il en vient maintenant à affirmer la

nécessité d'une réforme dans l'éducation et dans l'action du clergé. Je citerai trois de ces lettres où il expose ce point de vue nouveau; on y verra avec quelle prudence procède l'abbé Morel et combien il a soin, à mesure qu'il avance, d'augmenter en lui l'amour de Dieu.

Il écrit le 9 janvier 1898 : « Notre nouveau supérieur, M. l'abbé Guibert, tient à nous mettre au courant des idées et des œuvres et fait venir tous les mercredis un conférencier ecclésiastique ou laïque, lequel nous parle de ce qui fait l'objet spécial de ses études ou de ses travaux. Jusqu'à présent nous avons eu surtout des prêtres, l'abbé Pautonnier, l'abbé Batiffol, historien remarquable, l'abbé Wehrlé, le P. de la Barre. L'abbé Wehrlé est un ancien élève de l'Ecole Normale qui a par conséquent vu de très près les professeurs de l'Université, et qui, devenu vicaire de Saint-Jacques du Haut-Pas, adresse des conférences à un auditoire d'« intellectuels » et réussit à leur faire du bien. Tu ne saurais croire ce qu'on gagne à entendre ainsi parler des hommes, qui ont consacré leur vie à une œuvre et qui ont pu se rendre compte du travail qui est à faire. Cela fait du bien de constater qu'à côté des apathiques et des conservateurs à outrance, il y a des gens actifs, d'esprit un peu plus large, capables de dépenser leur vie à rendre au catholicisme la gloire

qu'il a perdue... qu'il a perdue par la faute du clergé, nous disait M. Bureau. Et M. Bureau appuyait son affirmation sur l'observation attentive des faits, d'après la méthode de Le Play dont il est un disciple enthousiaste. Sa conclusion était que tout catholique et en particulier tout prêtre doit développer toutes ses forces de manière à devenir une personnalité. La société moderne diffère de l'ancien régime en ce qu'elle est basée sur un développement plus complet de l'individu. Il faut donc que chacun vaille par lui-même. M. Bureau jugeait sévèrement les prédicateurs et non sans raison. A Paris, on prêche en dépit du bon sens. Partout, en politique comme dans la science, en théologie comme dans l'histoire, dans le monde savant comme dans les paroisses urbaines ou rurales, une réforme s'impose dans l'action du prêtre. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir : et cette réforme doit se faire partout dans le même sens : partout, il faut sortir de la sacristie. Ce sont des idées que je vois fermenter de plus en plus chez les jeunes. On veut travailler : on sent qu'il faut manifester partout la vitalité de l'Eglise. » Le lecteur reconnaît là cette effervescence qui s'est emparée vers 1897 de tout le jeune clergé de France : l'abbé Morel n'a pas échappé à l'influence du moment.

Quelques jours après, il écrivait à son cou-

sin, presque dans les mêmes termes : « Je vous ai déjà dit que M. Guibert fait venir chaque mercredi un conférencier, prêtre ou laïque, qui nous entretient des grandes questions à l'ordre du jour... La conclusion qui se dégage de toutes ces conférences si intéressantes, c'est qu'il y a immensément à faire, c'est que chacun doit dépenser toute son activité au relèvement du catholicisme dans la société moderne. Le clergé s'est tenu trop à l'écart de ce qui se pense et se dit en dehors de lui. Il ne sait même plus les objections qu'on fait à la religion ; il ne connaît pas l'état d'esprit contemporain. Et avant de parler et d'agir, il faut bien savoir à qui on s'adresse. »

Le 22 février 1898, il écrit à un ami :

« Nous avons entendu dernièrement une conférence du rédacteur en chef d'une revue de jeunes, *Le Sillon*. L'histoire de cette revue est très intéressante. Elle a été fondée par cinq jeunes gens, au sortir du collège Stanislas, dans le but de maintenir l'union entre eux. Les cinq sont devenus quarante et plus, et la Revue, rédigée uniquement par des jeunes gens, a de fort bons articles. J'en lisais un l'autre jour sous les galeries de l'Odéon, et j'y ai trouvé d'excellentes idées, un peu optimistes, comme il convient à des jeunes gens. L'auteur, qui n'était autre que notre conférencier, Paul Renaudin, y faisait remarquer les

progrès que font les catholiques sur trois terrains différents, en politique, dans les questions sociales et dans les questions scientifiques. Certes, les choses vont mieux qu'il y a quelques années, mais il reste encore bien à faire. Les jeunes gens du *Sillon*, comme beaucoup d'autres catholiques, voudraient voir une union plus intime entre le clergé et les laïques. On ne se connaît pas; on se méfie les uns des autres, et beaucoup de bien ne se fait pas qui pourrait se faire.

« Renaudin se moquait agréablement et non sans quelque raison du système du bocal employé pour l'éducation du clergé. On choisit un bocal bien opaque, on y met les futurs prêtres, et on ferme hermétiquement : qu'ils respirent comme ils pourront ! Certainement, le prêtre ne connaît pas assez le monde au milieu duquel il doit exercer son apostolat; mêlé aux laïques, il en apprendrait long en peu de temps. Ici encore dans l'éducation du clergé il y a un juste milieu à trouver. On a été trop conservateur; il ne faudrait pas être trop libéral. Partout, c'est la même évolution qui se fait : dans une société démocratique l'individu doit avoir plus d'initiative. C'est une idée chère à M. Fonsegrive; sans la prendre à mon compte, faute de temps pour réfléchir et pour observer, je crois qu'elle a du bon...

« La conclusion de tout ceci est toujours

la même : c'est qu'il faut travailler, développer en nous tous les dons de la nature et de la grâce, afin de leur faire produire le plus possible pour le bien des âmes. Dussions-nous mourir dix ou vingt ans plus tôt pour avoir travaillé trop dur, notre vie n'en serait pas moins utile. J'admire et j'envie les hommes qui, comme Mgr d'Hulst, tombent épuisés avant de vieillir. Puisque le prêtre est une victime comme son Maître, rien de mieux pour lui que de faire à Dieu un lent sacrifice de sa vie et de ses forces. Il importe peu que cela dure plus ou moins, ce qui importe, c'est que ce soit un véritable sacrifice et qu'il soit dur... Je me mets à genoux avant de terminer ma lettre pour prier Jésus de nous tenir ensemble tout près de lui, au pied de la Croix où il a tant souffert pour nous et pour ceux que nous devons conduire à Lui. Mon Seigneur Jésus, unissez-nous à vous, unissez-nous en vous, afin que nous nous aidions à peiner et à souffrir sans relâche avec vous et pour vous. »

L'abbé Morel eut pleinement conscience du travail qui s'était opéré en lui le jour où il dut soutenir sa thèse de doctorat. Quand il voulut la relire pour en préparer la soutenance, il crut être entré dans le rêve : de tout ce qu'il avait écrit un an auparavant, il ne pensait plus un mot, ou plutôt cette généralisation hâtive sur la théologie et les sciences lui paraissait

vide et sans portée. Il comprenait — comme il me le disait un jour plus tard — que la synthèse n'a un sens que pour celui qui possède tous les faits dont elle est la somme, et qui sait qu'il y a des faits qui n'entrent pas dans la formule générale. Le changement intellectuel dont il constata à ce moment la profondeur, il l'attribuait en partie à la philosophie, en partie aux conférences du mercredi, et en partie à ce désir de renouvellement religieux sous toutes les formes qui hantait en ce moment les meilleurs esprits. « Il est arrivé, disait-il, qu'on a cru réfuter les systèmes philosophiques en un syllogisme de trois lignes; et pendant ce temps, ces systèmes se répandent même parmi les catholiques, à ce point que le clergé et les laïques instruits, accoutumés à parler des langues différentes, finissent par ne plus se comprendre. Il faudrait étudier davantage les idées des gens à qui on a à faire; ils n'étudieront pas notre scolastique, étudions donc leur philosophie à eux. Ici, encore, il faut monter dans le train pour le diriger. »

Mais ce prêtre si averti et si humble sentait toute la difficulté d'une pareille opération; et au lieu de se jeter comme d'autres avec une généreuse imprudence sur toutes les nouveautés, il réfléchissait, il se réservait et il ne pensait pas sans trembler à l'œuvre périlleuse qu'il appelait « l'adaptation de la religion tra-

ditionnelle à l'état d'esprit contemporain. » « Je n'arrive pas, écrit-il à un ami, à me persuader efficacement de la nécessité d'être un saint pour être en droit d'attendre les grâces de Dieu et pour travailler utilement au bien des âmes. Je vois tous les jours davantage quelle immense et difficile tâche les savants catholiques ont aujourd'hui à remplir. Non seulement c'est une tâche laborieuse, elle est même dangereuse. On se trouve aujourd'hui en face de tous les scepticismes et de toutes les négations. Même parmi les catholiques il y a les nuances les plus diverses. Comment faire pour ne repousser aucune bonne volonté par trop d'exigences, et pour ne rien céder de la foi par trop de complaisance ? Ceux qui s'occupent aujourd'hui de théologie, d'exégèse, de philosophie, ont grand besoin que Dieu les conduise. Et si jamais j'ai ma place parmi eux, je voudrais que Dieu veille bien sur moi et qu'il inspire toutes mes pensées. Je voudrais avoir avec Lui une union de plus en plus étroite afin d'être dans sa main un instrument docile... Prie pour moi, prions ensemble l'un pour l'autre, afin que Dieu se serve de nous pour le bien, et sans ménager nos forces afin que nous soyons docilement entre ses mains des machines à travail et à souffrance. C'est pour cela que nous nous sommes offerts à Lui et que nous nous offrons encore. Quel

bonheur si, au moment de mourir, nous pouvions Lui dire que toutes nos forces se sont usées à son service ! »

Après avoir passé ses vacances en Angleterre, l'abbé Morel rentra aux Carmes au mois d'octobre 1898. Reçu licencié ès lettres-philosophie à l'examen de novembre, il se sentit débarrassé de ses études d'écolier, et il entra de plain-pied dans le travail personnel auquel la Société pour l'encouragement des Etudes l'avait préparé, dans la théologie positive. Chose digne de remarque, il y entra par une retraite, tant il avait conscience de la gravité de sa décision et du besoin que nous avons du secours de Dieu quand nous voulons travailler utilement pour l'Eglise. Il faut citer entièrement la lettre qu'il écrit à ce propos à l'abbé Noël, son directeur : elle contient tout un programme et toute une méthode.

« Je sens qu'il faut savoir se restreindre si l'on veut aboutir à un résultat. Non seulement je ne veux pas lire toutes les publications plus ou moins intéressantes qui peuvent me tomber sous la main, mais je crois que le meilleur moyen de bien employer mon temps sera de me mettre le plus vite possible à un travail déterminé. Et, après tout, pourquoi pas Philon ? (1)

(1) M. l'abbé Piat, qui avait fort apprécié l'esprit philosophique de l'abbé Morel, lui avait demandé d'écrire une étude sur Philon pour la collection bien connue : *Les Grands Philosophes.*

Rien de mieux pour me mettre dans l'obligation d'étudier sérieusement le point de contact entre la philosophie grecque et le christianisme. On est assez difficile pour les thèses à la Sorbonne : si je me décide à en écrire une, il faudra approfondir avec soin les questions assez nombreuses auxquelles je devrai toucher. Tandis que s'il reste convenu que je m'occupe seulement en général de théologie positive, j'aurai moins d'excitants au travail et je n'apprendrai pas la manière de travailler. Le résultat qu'il s'agit d'obtenir ne sera pas obtenu. N'est-ce pas votre avis ? C'est bien l'avis de M. Monier. Je vais réfléchir un peu sérieusement là-dessus. Si je puis me débarrasser rapidement de courses indispensables, j'emploierai trois ou quatre jours à remplacer la retraite que je n'ai pas faite au commencement de l'année. La décision à prendre peut avoir son importance pour l'avenir. Et puis, ce n'est pas sans une certaine inquiétude que je m'engage dans l'étude de questions si difficiles que celles de l'histoire des dogmes. Entre les solutions trop conservatrices et les solutions trop libérales, il s'agit de se tenir dans un juste milieu, mais comment reconnaître ce juste milieu ? Je crois que c'est la Providence qui m'a conduit au point où j'en suis ; avant de m'engager davantage, je voudrais lui demander aide et conseil, afin que ma vie soit

aussi utile que possible à l'Eglise. Il faudrait valoir mieux que moi pour être en droit d'attendre de Dieu tous les secours dont j'ai besoin. Heureusement que Dieu ordonne à tous d'avoir confiance en Lui. Heureusement aussi que vous m'obtiendrez le secours de Notre-Dame de Lourdes. »

Et, sous le patronage de Notre-Dame de Lourdes, que son cousin lui avait appris à invoquer, l'abbé Morel se mit tranquillement à étudier la théologie positive et Philon d'Alexandrie. Il cherchait chez ce Juif demi-grec la fusion des vieilles traditions juives avec la philosophie grecque et, dans cette synthèse, les éléments qui ont eu à leur tour plus ou moins d'influence sur la théologie chrétienne. Il espérait que cette enquête sur Philon le disposerait à aborder l'étude des premiers Pères avec une connaissance précise de l'état d'esprit où ils devaient se trouver. Malheureusement, ce sujet de thèse était déjà retenu à la Sorbonne et l'abbé Morel dut y renoncer; il se contenta pour le moment de se livrer « à des travaux d'approche » qui devaient le disposer à mieux comprendre la doctrine patristique. Ce travail le comblait de joie : lui qui avait tant aimé les mathématiques et qui s'amusait encore parfois à poursuivre la solution de quelque obscur problème de mécanique céleste, il trouvait un autre goût à

la lecture des Pères : « C'est là un autre aliment pour un prêtre, disait-il, un aliment que la scolastique a fait un peu oublier. »

Ce travail se poursuivait méthodiquement sans que l'abbé Morel pût soupçonner encore à quel emploi il était destiné. Mais il ne souffrait pas de son incertitude, comptant que la Providence veillait sur lui. Un de ses amis, aussi incertain que lui, lui ayant fait part de son trouble, l'abbé Morel lui écrivit une longue lettre que je veux citer tout entière : elle nous révèle le fond de son âme et elle nous montre aussi que cette évolution intellectuelle, commencée depuis plus d'un an, continuait lentement mais sans arrêt :

« Mon bien cher ami, votre excellente lettre me témoigne une amitié et une confiance dont je ne me sens pas digne. Pourtant je suis mieux placé que d'autres pour comprendre le trouble que vous ressentez de ne pas savoir encore le sens que la Providence veut donner à votre vie. Si mes occupations ne sont pas aussi variées que les vôtres, mes études du moins forment un ensemble incohérent, dont plus d'un autour de moi cherche en vain l'explication.

Comme si je la connaissais moi-même, cette explication ! Je sais comment j'ai été amené à faire de la théologie après des mathématiques, de la philosophie moderne après la théologie,

puis de l'allemand, de l'anglais, du grec, mais, il s'en faut que je sache où cela doit me conduire. Est-ce présomption de croire que la Providence a préparé cette bizarre combinaison pour quelque but connu d'elle, et que les hommes essayeraient en vain de deviner ? J'aurais le droit d'avoir une telle espérance, si je pouvais me rendre le témoignage d'avoir toujours eu des intentions pures et de n'avoir cherché dans ma course aux examens autre chose que la sainte volonté de Dieu. Mais il s'en faut que je n'aie rien à me reprocher. Pourtant, que deviendrais-je si je ne croyais pas que le Bon Dieu prend soin de moi, et que, malgré toutes mes misères, il s'intéresse à mes études plus qu'à la nourriture des oiseaux du ciel ? Si je n'ai pas le droit d'espérer, j'en ai cependant le devoir...

« Lacordaire dit quelque part qu'arrivé à un certain moment de sa vie, il vit, en jetant un regard en arrière, que c'était là que s'étaient dirigées, sans qu'il s'en doutât, toutes les avenues de son passé. Ni vous, ni moi, mon cher ami, nous ne sommes des Lacordaire, mais nous savons l'un et l'autre que Dieu s'occupe des petits comme des grands et que sa Providence prend un soin égal de tous les détails du monde. Nous y avons notre petit rôle à jouer : Dieu nous y prépare en nous demandant seulement la docilité et la confiance. Un

peu de patience et nous comprendrons. Dieu a souvent des voies singulièrement étonnantes dans la préparation des vocations sacerdotales : croyez-vous qu'une fois prêtres il met moins de soin à nous préparer notre place et à nous préparer à notre place ? L'important c'est que nous nous laissions faire... *fabri polita malleo*, *hanc saxa molem construunt*, *aptisque juncta nexibus*, LOCANTUR...

« J'ai l'air de vous prêcher. Pardonnez-moi; mais ce n'est pas à vous que je fais ce sermon, c'est à moi-même.

« ... Vous me demandez de vous indiquer un manuel de théologie. Savez-vous que c'est très embarrassant et que si tout le monde est à peu près d'accord pour dire du mal des ouvrages existants, personne n'est en état de faire beaucoup mieux ? Tous les manuels se valent à peu près. On vante celui de M. Tanquerey, sulpicien normand passé en Amérique. Mais vous auriez surtout besoin de morale, et là on ne peut que vous citer Lehmkulm, Gury, Marc et Mgr d'Hulst. Je suis persuadé que les études théologiques sont maintenant dans une période de transition d'où elles ne sortiront que lorsqu'on aura repris de fond en comble et avec le plus grand soin l'étude de toute la tradition. Les protestants ont fait des travaux considérables, dont il faut tenir compte et dont la critique exige incontestablement

des études nouvelles, faites à l'aide des méthodes les plus modernes. C'est seulement après cette œuvre immense que de nouveaux manuels de théologie pourront être faits avec quelque chance de durée.

... L'avenir est à Dieu, dit Victor Hugo. Essayons tous deux en unissant nos prières de nous préparer un avenir qui soit vraiment à Dieu, où nous soyons entre ses mains des instruments à la fois dociles et généreux, prêts à toutes les peines pour lui plaire et toujours unis en Lui par une amitié surnaturelle et vraiment sacerdotale. »

Au mois de juin 1899, l'abbé Morel eut la très grande douleur de perdre son père : ce chrétien droit et vaillant, qui avait donné avec tant de simplicité son fils à l'Eglise, put avoir la joie, avant de mourir, de voir que son enfant était digne de la race, de la petite patrie et de l'Eglise. Il s'éteignit doucement, dans de grands sentiments de foi. L'abbé Morel en parla peu à ses amis : le Vosgien discret et mélancolique enfermait sa douleur en lui-même et il avait la pudeur de ses sentiments intimes. Après quelques jours passés dans sa famille, il partit pour un voyage en Allemagne et en Angleterre dont je parlerai dans un autre chapitre.

Au fond de la Westphalie, il avait apporté ses préoccupations intellectuelles qui étaient alors celles de tous, et d'ailleurs les lettres

de ses amis venaient l'y rejoindre, lui rappelaient les conversations des Carmes ou lui apportaient l'écho des discussions religieuses qui remplissaient les revues. Un de ses camarades, esprit distingué et courageux, qui entre à ce moment-là dans la vie de l'abbé Morel, lui écrivit une lettre qui nous fait connaître leurs inquiétudes communes et éclaire la réponse de notre abbé. J'en citerai quelques passages, quoiqu'il soit délicat de toucher à certains problèmes; mais les faits qui y sont rapportés sont déjà du domaine de l'histoire et les amis de l'abbé Morel ont le droit de connaître et de comprendre tout ce qu'il nous a laissé. L'ami préoccupé a donc été voir un théologien scolastique et il a été frappé « de l'incertitude et de l'obscurité de sa pensée, de l'irréductibilité de son esprit à toute conception et à toute méthode vraiment historique. » L'ami ajoute : « Je suis allé deux fois chez M. Loisy depuis votre départ de Paris. Il m'a très aimablement reçu, je suis resté chez lui plus de deux heures chaque fois. Tout ce qu'il m'a dit m'a énormément intéressé; mais néanmoins la hardiesse de ses conceptions effraie. Il faut être bien entré dans sa pensée pour comprendre que ses idées peuvent s'allier, sinon avec la théologie, du moins avec les définitions dogmatiques, sur le rôle desquelles il a du reste des idées

quelque peu particulières, qu'un théologien scolastique n'approuverait certainement pas, mais qui sont bien dans la logique de la conception qu'après Newman il se fait de la foi, de la religion et du dogme. Il y a grand profit à fréquenter un esprit comme le sien, sans vouloir le suivre en tout, car il fait toucher du doigt l'insuffisance de bien des théories, l'obscurité de bien des idées théologiques communément admises, et il montre l'importance des problèmes qui se posent aujourd'hui par le fait du développement de la critique historique et de la psychologie, — problèmes qui ne se résoudront certainement pas par la scolastique, auxquels seule l'étude de la vie religieuse avec ce qu'elle a d'essentiel et de contingent, avec ses nécessités permanentes et ses besoins passagers, peut donner une solution. Si vous revenez à Paris l'an prochain, comme je l'espère, nous aurons encore l'occasion de causer de tous ces graves problèmes qui ne se sont révélés à moi avec leur vrai caractère et toute leur acuité, que dans le cours de cette année...

« En attendant, je vais, durant ces vacances, préparer un peu mon catéchisme pour l'an prochain. C'est de Jésus-Christ que je dois parler à mes jeunes gens. Cette étude ne m'éloignera donc pas des grands problèmes dont j'ai causé avec M. Loisy, puisque c'est

justement l'Evangile et la théologie du Nouveau Testament qui soulèvent les plus délicats, ceux sur lesquels la théologie traditionnelle consentirait le moins à un accord avec les critiques. Je m'efforcerai d'écarter toutes ces questions délicates en ne faisant pas de métaphysique et en essayant de donner à mes jeunes gens l'impression de la réalité à la fois divine et humaine de la personne de Jésus-Christ. »

Voici la réponse de l'abbé Morel; elle est très vive, et elle montre que dans son évolution intellectuelle il était arrivé à un moment décisif. Il y a même quelque impatience dans le ton, je ne sais quelle absence d'équilibre et de nuances qui ne lui est pas habituelle :

« Quand vous me dites que vous avez compris cette année seulement l'importance des questions théologiques et historiques qui se soulèvent aujourd'hui, vous constatez une impression qui est absolument la même chez moi. Je suis loin aujourd'hui des idées naïves que j'avais au moment où j'écrivais la bizarre dissertation de mon doctorat, pour ne pas remonter plus haut. Par moments, j'en veux à ces professeurs qui, au milieu du mouvement d'idées soulevées aujourd'hui, trouvent moyen dans une Faculté, et à Paris, de laisser ignorer à leurs élèves tout ce qui ne rentre

pas dans le cadre étroit qu'ils se sont tracé. Ils sont pourtant excusables, car ils ont des yeux pour ne point voir. Malheureusement, les élèves qui sortent de là ne sont nullement préparés à vivre dans le temps où nous sommes ; il leur faut autre chose : on ne sait encore au juste quoi. Je m'effraye un peu à l'idée que j'ai moi-même à travailler à cette adaptation nouvelle de la théologie. Je ne me sens pas de taille à apporter grand'chose de bon à l'immense édifice à construire. Raison de plus pour travailler de mon mieux. Si la Providence vous dirige vous-même de ce côté, la ressemblance des chemins que nous avons parcourus sera une raison de plus pour que chacun de nous s'intéresse à ce que l'autre fait. Ce sera aussi une raison de plus pour que nous priions l'un pour l'autre. On ne peut faire d'œuvre vraiment utile à la religion que si l'on travaille de son mieux à être un digne instrument de la Providence dans le gouvernement du monde ; et pour être ce que nous devons être, aussi bien que pour faire ce que nous devons faire, l'aide de Dieu est nécessaire. Donc il est entendu que nous demandons la grâce de Dieu l'un pour l'autre. »

Au mois d'octobre 1899 l'abbé Morel rentra à l'Ecole des Carmes pour la dernière fois. C'était sa sixième année d'école qui commençait. Il en indique lui-même l'emploi : « une thèse

de doctorat ès lettres sur la philosophie d'Origène, deux leçons d'instruction religieuse par semaine au collège Sainte-Barbe, une colle de mathématiques à Stanislas, des études sur la philosophie grecque et les questions bibliques. » Ce cours d'instruction religieuse à Sainte-Barbe lui donne l'occasion de présenter à de grands jeunes gens le problème de la divinité de Jésus-Christ tel que le pose la critique moderne. C'était la question qui hantait tous les esprits, et l'abbé Morel la traitant avec loyauté et avec ampleur a la joie de constater que les jeunes rhétoriciens s'intéressent vivement à cette forme nouvelle de l'enseignement religieux. Dans cet enseignement, dans ses lectures et dans ses voyages, sa pensée s'est affermie ; il commence à être un peu lui-même. J'en trouve la preuve dans une très brillante lettre qu'il écrit le 17 janvier 1900 à un de ses amis qui l'avait consulté sur l'utilité des études classiques : « Quand vous voudrez, lui dit-il, vous faire une opinion sur l'importance de la formation classique, voyagez un peu chez les Germains ou chez les Anglo-Saxons, dont on nous vante tant la supériorité.

« Vous constaterez que la France, non seulement à cause de ses vieilles gloires militaires, mais surtout à cause de sa littérature, de ses arts, a conservé à l'étranger un prestige incomparable... Je suis persuadé que la question

des classiques a son importance là-dedans. Grâce à sa langue dérivée du latin, grâce à ses chefs-d'œuvre classiques que l'Italie n'a pas, la France n'est pas seulement la fille aînée de l'Eglise, elle est aussi la fille aînée de la gloire romaine, et l'héritière principale de la Grèce, l'éducatrice de l'humanité, et elle exerce aujourd'hui sur le monde la plus extraordinaire séduction. La littérature, l'art, l'esprit français ont conservé une supériorité toujours incontestée et les classiques y sont pour beaucoup... »

En même temps, sa personnalité religieuse, si je puis ainsi dire, se développait et cette idée qui lui était chère entrait profondément en lui, que pour la dure besogne réservée au savant catholique dans les temps actuels, il fallait être des instruments dociles entre les mains de la Providence, et de vrais saints. « Je souhaite, écrivait-il à un ami, que tu sois tous les jours un prêtre plus saint, plus dévoué, plus zélé, plus humble, plus courageux, un prêtre plus prêtre en un mot. C'est cette grâce que je demande à Dieu pour toi, parce qu'elle comprend toutes les autres, parce qu'elle comprend en particulier celle d'un ministère fructueux et d'une action de plus en plus puissante sur les âmes. Nous devons répandre autour de nous une vie divine; remplissons-nous de cette liqueur enivrante, jusqu'à ce

qu'elle déborde à gros bouillons et s'épanche partout autour de nous. Que jamais nous n'hésitions à verser nos forces, nos forces humaines qui serviront à transporter dans d'autres âmes la force divine que nous aurons amassée. C'est bien une œuvre divine dont nous sommes chargés; mettons beaucoup de divin en nous, afin de devenir des agents efficaces de la grâce. Notre impuissance n'est-elle pas l'éternel regret de notre vie ? autrement m'en parlerais-tu si souvent? Si seulement ce sentiment nous troublait davantage, si seulement il nous secouait jusqu'au fond de nos âmes, de manière à y éperonner sans cesse tout ce que nous avons d'énergie, de manière à en faire jaillir un perpétuel cri de détresse vers la miséricorde divine ! Faut-il croire encore ce rêve réalisable ? L'expérience des années écoulées ne m'y autorise pas. Et pourtant nous n'avons pas le droit de douter de la bonté ou de la puissance de Dieu; il n'est pas d'instrument trop vil dont il ne puisse se servir; mais vraiment ce n'est pas trop d'une bonté et d'une puissance infinies pour me tirer de ma paresse, de mon laisser-aller, de ma lâcheté, et me lancer à l'assaut de la sainteté et à la conquête des âmes. »

Cette humeur belliqueuse et ce style un peu violemment imagé ne sont pas chose habituelle chez l'abbé Morel. Pourquoi donc à cette

heure est-il si ému ? C'est que ces graves problèmes dont il parlait à son ami pendant les vacances se posent avec plus de rigueur; c'est qu'il doit contribuer à les résoudre puisque c'est sa fonction et puisque aussi bien il est déjà en contact avec des jeunes gens à qui rien n'échappe des inquiétudes contemporaines. Il sent que tout est à faire et qu'on fait peu. Il écrit à son cousin avec une impatience mal dissimulée : « Je m'étonne aussi qu'à Saint-Dié on *laisse aller* les abbés à Paris ou à Rome, comme si quelques années d'études étaient une perte pour le diocèse, au lieu d'y *faire aller* et d'y faire préparer un programme précis, de manière à ne pas être obligé d'improviser des professeurs de Grand Séminaire ou de Petit Séminaire. L'Etat veut des agrégés pour tous ses lycées : que n'exige-t-il des licenciés et des agrégés pour nos collèges ? Il nous rendrait un fameux service dont les Grands Séminaires n'auraient malheureusement pas leur part. » Lui-même songe à se préparer à l'agrégation de philosophie, parce qu'il sent, dans la manière nouvelle dont le problème religieux se pose, l'influence de la philosophie contemporaine. Et pour répondre à l'inquiétude des âmes, il voudrait avoir toutes les compétences. Il va quitter les Carmes et passer une année en Allemagne et à Rome : les mêmes préoccupations le suivront

partout, et partout il cherchera des secours pour refaire sur un nouveau plan cette construction théologique qu'il croit que la critique moderne a renversée.

On le voit, pendant les deux dernières années de sa vie d'étudiant, l'abbé Morel s'est profondément transformé. Il a été touché comme tous ses contemporains par la critique envahissante et dominatrice. Mais l'unité de sa vie et de sa pensée ne s'est pas brisée un seul instant; de même qu'il ramenait à une vue sacerdotale toutes les études diverses auxquelles il s'appliquait successivement par obéissance, de même, après un changement total dans la direction de son esprit, il reste lui, simplement un prêtre. S'il a changé, c'est par un besoin d'apostolat, parce qu'il a cru sentir des nécessités nouvelles et qu'il rêve de voir l'Eglise répondre à l'inquiétude de toutes les âmes. Il apporte dans la critique la plus audacieuse la même sainteté de vues qu'autrefois dans la scolastique la plus fermée; ou plutôt, à mesure qu'il avance sur un terrain nouveau et dangereux, il sent qu'il a plus besoin encore du secours de Dieu, il fortifie sa vie intérieure, il s'humilie, il prie, il mortifie son corps et comme il dit, pour faire de la bonne et utile critique, il monte à l'assaut de la sainteté.

CHAPITRE V

Voyages de l'abbé Morel

Il ne sera question dans ce chapitre ni des voyages en Russie qui sont traités dans un chapitre spécial, ni du voyage de 1902 en Angleterre qui s'explique par des préoccupations que nous n'avons pas encore vues dans la vie de l'abbé Morel; je ne parlerai donc ici que des voyages qu'il entreprit pour compléter sa formation et ses études.

L'abbé Morel apportait dans ses voyages son esprit pratique et sa méthode de patience et de continuité dans l'effort qui lui avaient valu tant de succès dans ses études. Sauf le voyage de 1896 en Allemagne et en Autriche, qui est un voyage d'agrément et de repos, ses courses à travers l'Europe ne sont nullement des parties de plaisir. Il veut d'abord apprendre les langues : aussi, laissant de côté les grandes villes où l'on trouve trop d'étrangers qui savent le français ou même trop de Français, il s'enferme dans un presbytère de campagne

et il se condamne à une solitude qui ne va pas sans quelques désagréments : c'est ainsi qu'il passe toutes ses vacances de 1897 chez le curé d'Oberbachem, en Allemagne, et les vacances de 1898 en Angleterre, dans des conditions analogues. Nous n'avons pas de renseignements sur ces premiers voyages qui furent probablement sans intérêt : ils représentent seulement un effort intellectuel intense pour comprendre le génie des deux langues saxonnes et pour en apprendre le vocabulaire courant. Les camarades de l'abbé Morel nous disent qu'au retour de ses vacances de 1898 il parlait couramment et avec une correction suffisante l'allemand et l'anglais.

Au mois de juin 1899, l'abbé Morel partait de nouveau pour l'Allemagne et allait occuper un poste d'aumônier à Werne, en Westphalie. A partir de ce moment, ses voyages deviennent plus intéressants; comme il connaît les langues, il a le temps d'observer les hommes et les choses; d'ailleurs son horizon intellectuel s'est agrandi et les problèmes qui l'ont préoccupé en France, il en cherche la solution à l'étranger. C'est ainsi qu'en Westphalie il constate l'union intime du clergé et du peuple, et qu'il propose cet exemple aux amis qui sont convaincus comme lui de la nécessité d'une réforme apostolique.

Nous pourrons désormais le suivre dans

tous ses voyages et assister, si nous le voulons, à sa vie de chaque jour, grâce à ces carnets de route qu'il rédige régulièrement. Les carnets de l'abbé Morel sont singuliers : il ne faut pas s'attendre à y trouver des impressions personnelles, des jugements, des descriptions pittoresques, de ces notes rapides et profondes où se révèle une personnalité ; ils ne contiennent que des faits, des faits matériels, les uns importants, la plupart insignifiants. L'abbé Morel note, par exemple, que tel des professeurs qu'il a visités portait un veston court, qu'il a pris la bière tel jour et à telle heure, qu'il a perdu son parapluie à telle gare et que ce parapluie avait été acheté à tel endroit, etc., etc. On voit très vite qu'il y a chez lui le parti pris de noter jour par jour tout ce qu'il voit et de se garder de ces jugements précipités qui sont presque toujours faux parce qu'ils ne reposent pas sur un nombre suffisant de données. Plus tard, rentré chez lui, le voyageur se servira des faits comme de points de repère pour reconstituer sa vie ; il additionnera les diverses impressions confuses qu'il a éprouvées ; et par la force de la réflexion il pourra arriver à un jugement clair. Les carnets de notes de l'abbé Morel sont donc chose très personnelle, une sorte de langage conventionnel intelligible pour lui seul ; pour nous, ils sont un peu déconcertants et

nous ne pourrons les citer qu'avec discrétion.

Très mêlé au clergé allemand pendant son séjour à Werne, l'abbé Morel assiste aux réunions de corporation; et il raconte avec une prédilection marquée une séance de « Knappenvereine » à laquelle il a pris part.

« Je suis arrivé à la salle Victoria au moment où le chapelain descendait de la scène après un discours bruyamment applaudi. La salle, assez grande, pourvue de lampes électriques, garnie de décorations diverses, bannières, inscriptions, où les exhortations à bien boire se mêlent à des pensées chrétiennes, était remplie d'une foule occupée à se divertir en s'aidant de la bière et du tabac. A peine étais-je entré que le Doyen annonça une suspension de séance pendant laquelle nous allâmes souper chez lui... Nous nous hâtons de rentrer à la salle Victoria pour ne pas laisser aux mineurs, à leurs compagnons et à leurs femmes le temps de s'impatienter. Après une allocution du Doyen, terminée par des hoch en l'honneur des « Vereine » invités et du curé de Camen, celui-ci fait un véritable discours plein de feu où il rappelle le Kulturkampf, vante l'union actuelle du peuple avec ses prêtres et exhorte ses auditeurs à se montrer partout des hommes. Suivent trois hoch, je ne sais plus en quel honneur,

sans préjudice de trois autres à l'adresse du Doyen qui est le plus grand des présidents de Knappenvereine, et d'autant pour le chapelain, vice-président de l'association. A noter que le Doyen a lu publiquement une lettre où le curé de Camen le tutoyait. Elle était signée Pisanus, parce qu'il y a à Camen, si j'ai bien compris le commentaire donné par le Doyen, une tour penchée, plus ou moins semblable à celle qu'il a vue à Pise. Les allocutions et les hoch étaient entremêlés de morceaux de musique donnés par une fanfare et par des chansons exécutées en unisson sur l'invitation du Doyen. Naturellement nous buvions de la bière et fumions. On joua, médiocrement, une petite pièce en deux actes; c'était la seconde de la soirée, la première était terminée avant mon arrivée. Après quoi les Knappen de Camen reprirent le chemin de leur logis, bannière et flambeaux en tête, avec quantité d'insignes de couleurs très diverses et en chantant gaiement. Je les regardai s'éloigner et m'en revins chez moi. « *So geht es in Deutschland,* » (1) disait le Doyen qui avait lui aussi arboré son insigne présidentiel avec la médaille de Sainte-Barbe. »

L'abbé Morel note une autre scène plus pittoresque ; c'est un mariage riche à la campagne : « Hier, mercredi, j'ai pris part

(1) « Voilà comment on fait en Allemagne. »

à un repas de noce, repas pantagruélique de cent personnes, dans une grange. Le marié était un Oldenbourgeois de Kloppenbourg. « Kaplan » et « Vicar » étaient là. Les chevaux mangeaient derrière nous dans leur crèche. La grange était ornée de verdure et de guirlandes. Le rôti précédé et accompagné de sucreries a été annoncé par des coups de feu qui ont fait sauter les chevaux dans leur écurie. Après le repas, on nous a servi du café dans une salle à part avec le maître d'école, les mariés et leurs pères... »

L'abbé Morel assiste en curieux aux réunions du clergé; il écoute les conversations des prêtres et il remarque que là comme ailleurs on est porté à se plaindre de l'éducation nouvelle et de « l'esprit du jeune clergé. » Il se promène dans la campagne, il cause avec les paysans westphaliens, et le soir, quand il rentre chez lui, il s'attarde à regarder sur la route les chars de foin qui ne sont pas disposés avec autant d'art « que ceux des Vosges. »

Dans les premiers jours du mois d'août, l'abbé Morel quittait Werne et se rendait à Londres en passant par Kevelaer, Amsterdam et La Haye. Comme à son premier voyage en Angleterre, il ne fréquentait que les catholiques romains et il était porté à regarder tous les autres chrétiens d'Angleterre comme

de simples protestants. Mais une circonstance heureuse le met en rapport avec Miss Spearing et avec M. Griffith, et il découvre avec stupéfaction une Angleterre religieuse qu'il ne soupçonnait pas. Il faut voir avec quel soin il note tous les détails qui le frappent et quels sont les détails qui le frappent. M. Griffith (1) est un ritualiste; et l'abbé Morel, observant discrètement son attitude religieuse, l'accompagnant dans son église, remarque avec quel soin il se modèle sur Rome : extérieurement il ressemble à s'y méprendre à un catholique romain. Quant à son âme elle est tellement pleine de bonté, de douceur évangélique et d'amour de Dieu, que l'abbé Morel en est profondément ému. Le souvenir de M. Griffith le suivra à Paris et dans tous ses voyages; il s'imposera à lui avec une intensité particulière à Rome, dans la ville capitale du monde chrétien; avec élan, il priera et fera prier pour son ami, demandant à Dieu de l'éclairer et de le ramener à l'unité catholique.

En attendant, il écrit dans son carnet de voyage, pêle-mêle, toutes les observations qu'il a faites; plus tard, elles devaient lui paraître naïves et ceux qui connaissent l'Angleterre les trouveront naïves; mais elles sont

(1) M. Griffith dont nous retrouverons plusieurs fois le nom est mort en 1905, à la suite d'une chute qu'il fit dans un escalier branlant, en allant visiter des pauvres.

bien naturelles sous la plume d'un prêtre français qui découvre les « anglicans. »

« Au commencement, avant le lunch, j'eus un moment d'hésitation et me demandai si je n'avais pas affaire à un prêtre catholique romain... Après le repas, comme je disais que j'avais vu avec peine dans le *Catholic Times* des lettres où des catholiques accusent les ritualistes en bloc d'être de mauvaise foi, M. Griffith m'a dit : Nous croyons que nous sommes prêtres, bien entendu; sans quoi nous irions à Rome. — Le cardinal Vaughan est assez disposé à accuser les ritualistes... ce n'est pas un converti. — Mais ce sont les convertis qui sont le plus âpres, répondit M. Griffith. Le cardinal Manning ne fut pas toujours très aimable; quant à Newman c'est une magnifique figure; il fut toujours d'une parfaite bonté pour ses anciens coreligionnaires. — Un prêtre allemand, dis-je, me faisait observer qu'il est triste de voir protestante l'Angleterre qui a envoyé à l'Allemagne saint Boniface et tant d'autres apôtres. — *We hope now we are catholics* (nous pensons bien être des catholiques à l'heure qu'il est), fut la réponse de M. Griffith... M. Griffith a lu la *Revue Anglo-Romaine;* il est reconnaissant aux Français qui y ont écrit et constate qu'ils avaient les dispositions les meilleures pour attirer les Anglicans... Il se félicite des

progrès du culte de la Vierge parmi les Anglicans. »

Au lendemain de cette conversation qui lui ouvrait un monde nouveau, l'abbé Morel retrouva M. Griffith chez Miss Spearing, une charitable infirme qui était la Providence des enfants de son quartier : il remarqua que le jeune prêtre portait un diurnal romain (édition de Malines); puis accompagnant son ami dans la visite de deux églises anglicanes, il ne fut pas peu surpris de constater que tout, jusqu'à la sacristie, jusqu'aux ornements, jusqu'au missel, ressemblait exactement au mobilier et à la disposition des églises romaines. Il y a plus : M. Griffith lui fait remarquer que le livre est soutenu sur l'autel par des coussins, non par un pupitre, ce qui est tout à fait conforme aux habitudes de Rome et aux décisions de la congrégation des Rites ! Ces humbles détails recueillis par l'abbé Morel au cours de son voyage de 1899 suffirent pour faire la lumière dans son esprit. Désormais il aura l'attention éveillée sur les questions religieuses en Angleterre, il désirera y revenir, et quand il y reviendra ce sera avec une âme entièrement ouverte et sans préjugés.

Au mois de juillet 1900, l'abbé Morel partait pour un voyage qui devait durer plus d'un an. Cette fois, il ne se proposait plus d'apprendre les langues : il parlait et il écrivait cou-

ramment l'anglais et l'allemand ; mais, décidé à se consacrer à l'étude de la patrologie et de la théologie positive, il voulait voir par lui-même quelles ressources et quelles indications il pourrait trouver dans les Universités allemandes et dans les Universités romaines. C'est la Société pour l'avancement des études dans le clergé qui lui avait donné l'idée de cette enquête et qui lui fournissait les moyens de la mener à bonne fin. Il séjourna plusieurs mois à Tubingue, à Munich, à Rome, à Vienne, à Berlin, à Würtzbourg et à Dresde.

Le séjour de Tubingue paraît lui avoir été particulièrement agréable et profitable : le récit de ses impressions se termine par cette note gaie dont on trouverait difficilement l'équivalent dans ses cahiers : « *Vale Tubingue. Gott sei dank ;* je suis content de mon séjour ici. » Après s'être installé dans un « privatlogis » qu'il trouve vite grâce à la complaisance du Dr Zorell et du Dr Reck, il se met au travail et il fréquente les cours de l'Université. C'étaient surtout le professeur Funk et le professeur Schanz qui l'attiraient ; voici en quels termes il parle de leurs leçons.

« Hier j'ai pu entendre successivement les leçons du professeur Funk et du professeur Schanz. J'ai mieux compris le premier que le second, sans doute parce que je suis déjà un peu habitué à la prononciation de M. Funk.

Ni l'un ni l'autre ne parle très haut. M. Funk a constamment le même ton; ses gestes peu nombreux sont assez courts. De temps en temps, il se remonte sur sa chaise, comme si pendant qu'il parle il glissait sur son siège.

« Souvent les explications qu'il ajoute au texte de son livre lui donnent occasion de juger plus librement les hommes et les choses. Il ne craint ni de signaler les inconvénients du pouvoir temporel des papes, ni de qualifier l'interdit de procédé barbare, ni de se féliciter de la disparition de certains privilèges du clergé qui n'auraient aujourd'hui d'autre résultat que de soulever la haine populaire. Hier, à propos de la question des rites malabars et de la résistance opposée par les missionnaires jésuites aux décisions romaines, il a fait remarquer qu'en dépit de leur serment d'obéissance au Saint-Siège, les Jésuites font un peu comme tout le monde : ils obéissent aux commandements qui leur plaisent et sont peu dociles à ceux qui ne sont pas de leur goût. Et quand ce matin il s'est demandé pourquoi Baïus a été condamné par Rome, tandis que Lessius ne l'a pas été, la réponse a été fort simple : c'est que Lessius appartenait à une puissante congrégation. De pareilles réflexions sont de nature à soutenir et à réveiller l'intérêt, et elles ne peuvent avoir qu'un bon effet pour la formation du jugement des auditeurs : ils

n'ont pas le droit d'ignorer le côté humain de l'Eglise.

« M. Schanz fait plus de gestes et des gestes plus amples que M. Funk... Il a en main des feuilles de son livre, mais il y jette rarement un coup d'œil. La voix chante un peu ; par moment je n'entends plus les syllabes non accentuées et le sens des phrases entières m'échappe... M. Schanz parle du reste avec plus de vie que M. Funk... Hier, il était question de l'existence de Dieu, aujourd'hui, de l'immortalité de l'âme. M. Schanz a montré assurément qu'il connaît ces questions ; il n'a pas craint de signaler les véritables difficultés, sans toutefois traiter à fond le sujet : ce n'est évidemment ni le temps ni le lieu (1). Il a dit ce qui peut et ce qui doit être dit...

« J'ai entendu hier matin les cours de MM. Sägmuller et Belser. L'un et l'autre dictent aux élèves un texte qu'ils commentent ensuite. Le premier parlait très distinctement, et les idées qu'il exprimait paraissaient aussi claires que sa prononciation. Il était question des fêtes d'obligation. M. Belser a plutôt l'air timide : il fait élever la planche mobile de sa

(1) Les auditeurs des Facultés de Théologie en Allemagne ne sont pas des étudiants qui complètent leurs études théologiques, mais des séminaristes qui abordent la théologie comme les élèves de nos Grands Séminaires français. Les cours doivent donc avoir un caractère élémentaire : le professeur se borne le plus souvent à expliquer un livre.

chaire à une hauteur telle qu'elle cache le professeur à une notable partie de l'auditoire. L'objet du cours était une introduction aux Epitres catholiques... M. Belser passe pour très pieux; j'ai pu m'apercevoir à son cours qu'il est très conservateur. Il tient à donner à ses élèves des affirmations catégoriques, tandis que M. Vetter, plus large d'esprit, ne se gêne nullement pour dire qu'il ignore quelque chose. Les élèves remarquent naturellement les contradictions assez fréquentes entre l'enseignement de M. Belser et l'enseignement de M. Funk. Par exemple, tandis que celui-ci parle des ἐπίσκοποι au pluriel et dit que le chef de la communauté était à l'origine *primus inter pares*, celui-là voit partout dans le Nouveau Testament l'épiscopat monarchique tel qu'on l'a entendu depuis. »

L'abbé Morel ne se contente pas de ces cours élémentaires; il travaille sous la direction de M. Funk qui l'honore d'une particulière bienveillance. « En sortant de la sacristie, M. Funk m'a emmené chez lui où il m'a proposé l'étude des textes parallèles à celui du VIII[e] livre des Constitutions Apostoliques. Il est d'une opinion opposée à celle d'Achelis, acceptée par Duchesne et par Batiffol, sans preuves, paraît-il, et il aimerait que la question soit abordée directement dans un travail français. Il m'a mis en main les bonnes feuilles d'une étude

qu'il va publier sur des questions voisines et m'a donné un billet pour faire demander par M. Zorell à la bibliothèque le travail d'Achelis... Aux bonnes feuilles de M. Funk et à son livre sur les Constitutions apostoliques est venu s'ajouter un tome des *Texte und Untersuchungen* sur les *Canones Hippoliti*. J'ai lu les deux premiers paragraphes et j'ai constaté que la question est loin d'être simple. »

La bonté et la simplicité de l'abbé Morel lui concilièrent très vite l'amitié des répétiteurs du convict et il vécut familièrement avec eux, prenant part à leurs promenades et assistant avec eux aux fêtes des corporations d'étudiants. Le récit de ces parties de plaisir dans les carnets de l'abbé Morel est très animé : on sent chez lui la joie d'être accueilli simplement par des amis, et d'être en contact avec une jeunesse ardente et charmante. Non vraiment, aimait-il à dire, Tubingue n'a rien de prussien et le Würtemberg est un délicieux pays. Je veux citer au moins par fragments la relation d'une fête d'étudiants qu'il a écrite avec une visible complaisance.

« M. Steinhauser m'a introduit au Muséum où avait lieu la *Stiftungsfest* de l'association catholique *Guestfalia*.... Un étudiant vêtu d'une sorte de dolman de velours vert avec brandebourgs blancs et verts, pantalon blanc et grandes bottes, nous introduit dans

la salle où se tient la fête. Il nous présente au président qui porte le même costume et qui nous accueille avec force révérences. On m'installe à côté de M. Steinhauser, presque en face du président, au milieu du fer à cheval formé par trois grandes tables...

« Peu à peu la salle s'est remplie : le curé de Tubingue, ancien membre de la *Guestfalia*, le docteur Fürst, etc., ont pris place de part et d'autre du président. Les membres de la *Guestfalia* occupaient les deux branches de fer à cheval, laissant à leurs hôtes les places voisines du président. Le président, jeune étudiant au nez retroussé, aux cheveux bien lissés, dont la petite tête ronde n'a rien d'allemand, trônait dans un fauteuil en bois sculpté dont le haut dossier portait avec les dates 1859 et 1884 la devise de la *Guestfalia*. Sur son dolman de velours s'étalait à la place du cordon une large écharpe en soie qu'il était obligé de remonter de temps en temps sur son épaule gauche. Devant lui, sur la table, s'allongeait une lourde rapière, sans tranchant, munie d'une garde énorme bien luisante. Je ne tardai pas à apprendre à quoi servait ce singulier ustensile.

« A l'extrémité du fer à cheval, du côté droit du président, siégeait le *contrapäsidium*, portant un costume semblable et muni de la même rapière. Du côté gauche, le *Fuchsmajor*

lui faisait pendant ; il se distinguait par une queue de renard qui garnissait sa toque. Il présidait les *Füchse* (renards) confiés à ses soins, les *Füchse* qui n'ont pas encore le droit de porter la couleur noire. On reconnaissait au président une pleine autorité ; non seulement les étudiants observaient le silence quand il le réclamait, mais ils venaient demander la permission de quitter la salle.

« Toute chanson, tout discours, toute communication du président à l'assemblée était annoncée par un vigoureux coup de rapière donné sur la table, protégée heureusement par un épais carton. Deux coups semblables résonnaient aussitôt comme un écho ; c'était le *contra-präsidium* et le *fuchsmajor* qui, levés de leur siège en même temps que leur chef, répondaient à son signal. Puis le président criait : « Silentium, » d'un ton qu'il rendait aussi impératif que possible.

« Il y eut un premier discours du président pour souhaiter la bienvenue aux hôtes. Tout président qu'il était, il avait besoin de temps en temps de jeter un coup d'œil sur le manuscrit étalé sur la table. Il y eut quantité de chansons, correspondant souvent aux épisodes de la cérémonie. On se levait pour les couplets où il était question de la patrie allemande et on se donnait la main quand venaient les protestations d'amitié. Chaque

discours, ou à peu près, était suivi d'une « salamandre. » Au commandement : « *Sind die Stoffe präparirt.* » (1) — *eins, zwei, drei...*, les étudiants debout buvaient une longue gorgée, puis produisaient une sorte de roulement sur la table avec leurs pots de bière, — *eins, zwei, drei...* Après quoi, ils se rasseyaient...

« La cérémonie la plus importante fut la réception des *Füchse* au rang de *Bursch*. A un moment donné, tous les *Füchse* quittèrent la salle, ainsi que leurs parrains assis au même bout de table. Quelques instants après, sur le signal du président, la musique d'abord — un orchestre installé dans une tribune au fond de la salle — les étudiants ensuite, entonnèrent une chanson de circonstance. Les *Füchse* arrivèrent, *Fuchsmajor* en tête, à cheval sur les épaules de leurs parrains; ils firent plusieurs fois le tour de l'espace compris dans le fer à cheval; puis, quand la chanson fut terminée, tous sautèrent à terre et s'avancèrent l'un après l'autre, présentés par le *Fuchsmajor* devant le président. Celui-ci les coiffait d'une casquette ayant le cordon noir, plaçait sur leur écharpe verte et blanche une nouvelle écharpe verte, blanche et noire et leur touchait trois fois les épaules du bout de sa rapière en disant : « Ego X... *Guestfaliæ*

(1) Les étudiants répondent : *Sunt !* ou : *Non sunt !*

senior, *te X... vulpem burscemium nomino*, *nominatum pronuntio*, *pronuntiatum declaro.* » Puis il criait : « *Was ist X...?* » A quoi l'assemblée répondait de toutes ses forces : « *Bursch.* » — « *Wer ist Bursch?* » A quoi on répondait par le nom du nouveau compagnon.

« Revenus à leur place, les nouveaux *Burschen* doivent entendre un discours du président, leur parlant de leurs nouveaux devoirs et commentant la devise de la *Guestfalia*. Là-dessus on entonne le *Bundeslied*, chant spécial de la *Guestfalia*. Bien entendu, l'un des nouveaux promus y alla de son discours, suivi d'une salamandre. »

L'abbé Morel assista maintes fois à des scènes analogues, fêtes de corporations, réunion d'étudiants, solennités universitaires; et comme dans la vieille ville wurtembergeoise elles ont conservé tout leur pittoresque, il y prend beaucoup de plaisir et s'amuse à les raconter. Il retrouve étudiants et répétiteurs dans ses promenades à travers la campagne; mais si les sites lui plaisent par leur caractère *sehr romantisch* il aime moins les grandes tours de bois que les Allemands ont élevées çà et là « pour mieux voir », et le château de Lichtenstein qui lui paraît un contresens : c'est une coquette demeure de plaisance pour de paisibles bourgeois du XX^e^ siècle et elle est bâtie comme un château

fort du moyen âge, sur un roc isolé, entouré de précipices.

Comme bien on pense, le thème des conversations entre l'abbé Morel et les répétiteurs de Tubingue, était souvent la situation religieuse de la France : on ne peut pas passer cinq minutes avec un Allemand sans qu'il parle de « nos malheurs. » Notre ami rapporte ces propos divers, le plus souvent sans commentaire, se réservant d'y réfléchir plus tard et de chercher s'ils ne contiendraient pas quelque indication pour remédier à nos maux. C'est ainsi qu'il cite tout au long le « discours » que lui adressa un soir le Dr Reck, directeur du convict, dans la salle du café *Prinz Karl :*

« M. Reck a déploré longuement la situation actuelle de la France. Il regrette que la France et l'Allemagne soient ennemies, d'autant plus que la France a été fondée par des Germains : Charlemagne n'a-t-il pas été le souverain des deux pays ? Mais en France on songe trop, les catholiques en particulier songent trop à la question de l'Alsace-Lorraine. Au lieu de ruiner la France, mieux vaudrait s'occuper d'arrêter sa décadence. Vraiment on ne comprend pas qu'un pays qui a un passé si glorieux se laisse mener par une poignée de francs-maçons... Le système des séminaires est un malheur. En Allemagne, les prêtres ont été élevés au gymnase avec les hommes

qui entrent dans les professions libérales ou qui occupent les fonctions civiles. Ils ont passé avec eux du gymnase à l'Université; ils les connaissent, ils savent ce qu'ils valent. Ils n'ont pas une soutane pour mettre autour d'eux une barrière infranchissable; ils sont plus abordables et plus libres de leurs mouvements. Ce qu'il faudrait aujourd'hui à la France, c'est un Bismark avec vingt années de bonne persécution; là est le remède... M. Reck s'est félicité aussi de pouvoir quand bon lui semble aller boire la bière à l'auberge, y fumer et y causer tranquillement. C'est un soulagement pour lui de quitter un moment ses occupations et de pouvoir ne penser à rien. Rien de plus inoffensif, disait-il, que ce que nous faisons ici; pourtant en France, avec votre soutane, vous ne pouvez pas le faire... En somme dans toutes les réflexions de M. Reck, rien de bien nouveau; c'est ce qu'on entend souvent en Allemagne. Le mal existe, c'est vrai; la France n'est pas ce qu'elle devrait être; mais est-ce à dire que la question soit aussi simple que les Allemands se l'imaginent? C'est tout à fait douteux. »

L'historien curieux et patient qu'était l'abbé Morel voulait se rendre compte des origines, des vicissitudes et de l'organisation de l'Etat de Würtemberg, il feuilleta les principaux ouvrages qui en racontent l'histoire, il observa

autour de lui, et voici comment il résumait ses impressions : « Il n'y a rien d'aussi tranquille que le Würtemberg, que ne troublent ni l'ambition comme la Prusse, ni le souci d'une indépendance aussi complète que possible comme la Bavière, ni une ardeur démesurée pour l'union allemande comme le grand-duché de Bade. Catholiques et protestants y vivent en paix ; les habitants sont doux et paisibles « *gemütlich* ; » ils n'ont ni la grossièreté du Bavarois, ni l'arrogance du Prussien... Tout ce pays donne à sa manière cette impression de repos que je ressentais dans les appartements du *Bebenhausen*. On travaille sans doute en Würtemberg ; mais je n'y ai trouvé aucune trace des passions violentes, semblables à celles qui se déchaînent dans les pays voisins ou à celles qui ont longtemps déchiré la Souabe elle-même. »

De toutes ces observations sur l'Université de Tubingue et sur le Würtemberg sortit un travail qui fut publié par la *Revue du Clergé français* le 1er juillet 1901. Il était intitulé : *La Faculté de Théologie catholique à l'Université de Tubingue*. L'abbé Morel y racontait à grands traits l'histoire du Würtemberg et de l'Université ; puis il donnait des renseignements précis sur les cours de la Faculté et sur l'organisation des études. Je ne citerai rien de cet article parce que les informations qu'il

contient ont déjà été données dans les pages précédentes ; l'abbé Morel expose des faits, mais il émet très peu de jugements ; on sent cependant qu'il admire vivement le système des convicts et des répétiteurs. Bien souvent, par la suite, je l'ai entendu parler des convicts allemands et des convicts anglais, de ces groupements d'étudiants sous la direction de jeunes maîtres qui vivent de leur vie ; il essayait de réaliser cet idéal au Séminaire Saint-Vincent de Paul, et il croyait que cette organisation, si elle pouvait s'acclimater en France, serait le salut de notre enseignement supérieur libre, si menacé.

Le 21 août 1900, l'abbé Morel quittait Tubingue, où il ne laissait que des amis, et après avoir passé trois jours à Stüttgard, il allait se reposer pendant une semaine chez son ami Müller, curé de Backnang. « La tranquillité du presbytère de Backnang, écrit-il, forme un heureux contraste avec le mouvement et le bruit de Stüttgard. Plus de monuments à visiter, plus de musées à parcourir : par contre, j'ai de ma fenêtre un spectacle superbe. A gauche, l'école protestante ferme bien un peu la vue, mais à droite l'église protestante et la tour sont très pittoresques ; elles tranchent sur le vert sombre des prairies et des plantations de pommiers que j'aperçois de l'autre côté de la vallée, et sur la teinte plus obscure

encore des grandes forêts qui ferment l'horizon. » L'abbé Morel passa dans cette solitude quelques jours exquis.

Tout en prenant un repos devenu nécessaire, l'abbé Morel dont la curiosité est toujours en éveil, ne manque pas d'assister aux réunions d'ecclésiastiques, analogues à nos conférences. Les réunions qu'il a vues commencent à la cure où chacun apporte le résultat de son travail intellectuel, et elles finissent à l'auberge du village où chacun dîne à sa fantaisie en payant de sa bourse. Le spectacle de tous ces prêtres buvant la bière et fumant la pipe au cabaret semble d'abord bizarre à un Français ; mais il écoute leurs propos; il fait pour ainsi dire le tour des tables; et il s'aperçoit très vite que la conversation est sérieuse, très grave même. Chacun parle de sa paroisse, des progrès qu'il a réalisés dans l'organisation populaire, dans l'amélioration religieuse ou économique du groupement; il écoute le récit des tentatives de ses collègues; il demande conseil aux plus expérimentés; et, en quelques paroles brèves, on s'entend pour une action concordante pour combattre l'alcoolisme, l'émigration des cultivateurs, le socialisme anarchique, le protestantisme envahisseur. La salle de cabaret ressemble à une salle de cercle d'études.

En quittant le curé de Backnang, l'abbé Morel passa quelques jours à Nüremberg et à Ratisbonne, et arriva à Münich le 6 septembre, assez tôt pour assister au congrès scientifique international des catholiques. Le jour de l'ouverture du congrès, l'organisateur l'invite à dîner chez lui avec les présidents d'honneur et des savants connus; et il est très amusé d'être pris « pour un professeur » et confondu avec « les hôtes illustres. » Il n'assiste au congrès que d'une manière assez distraite : les vrais savants y sont venus plutôt en curieux, en touristes, et un grand nombre des travaux qu'on y discute n'ont pas un véritable cachet scientifique.

De Münich l'abbé Morel s'échappait quelques jours pour aller voir le « *Passionspiel* » à Oberammergau. Son enthousiasme fut modéré. « C'est donc une chose remarquable que des villageois arrivent à la perfection obtenue à Oberammergau. Je ne puis il est vrai me rendre compte de la qualité de leur prononciation. Il n'y a pas de trucs, pas de feux de bengale; tout est sérieux, classique, harmonieux. C'est un avantage sur les opéras où on fait trop de prestidigitation. Il y a à Oberammergau quelque chose du théâtre grec. La lumière du ciel au-dessus de la scène empêche de bien voir ce qui se passe et fatigue les yeux. D'autre part, grâce à cette disposition,

les tableaux vivants produisent peut-être un effet plus saisissant. Les costumes sont très riches, les décors nombreux; les tableaux vivants, malgré le grand nombre de personnages se préparent avec la plus grande rapidité. Les acteurs jouent mieux que des acteurs de profession. Le Christ n'est pas toutefois ce que j'imagine que Notre-Seigneur était. La musique est belle; elle se répète souvent, mais ce n'est pas un tort à mon avis. Il y a de fort belles voix. Le spectacle tout entier est vraiment une cérémonie religieuse, de nature à émouvoir l'auditoire et à produire une impression salutaire. »

A Münich, ville d'art par excellence, l'abbé Morel fait de longues stations dans les Musées. Il parcourt d'abord en courant la vieille Penacothèque et la Glyptothèque; puis, armé d'un guide détaillé, il parcourt plus à loisir les salles principales. Il sentait le beau; mais il n'exprimait pas volontiers ce qu'il sentait, par une espèce de pudeur d'abord, et aussi par une sorte d'impuissance artistique. J'ai été frappé souvent au Louvre de la précision à la fois et de la sécheresse de ses observations. Il était bien rare qu'il ne mêlât pas à la contemplation du beau la considération de l'utile : la parfaite adaptation des moyens à la fin était le caractère qui le séduisait le plus dans une œuvre d'art quelconque,

et à ce point de vue il trouvait presque autant de beauté dans un pont bien exécuté ou dans une maison moderne que dans un tableau des grands maîtres. Il se préoccupait de savoir l'histoire de ce qu'il admirait et c'était une vraie souffrance pour lui quand il ne pouvait pas classer un tableau, une statue, un monument dans une époque bien déterminée et dans une école connue. Au fond, c'est surtout en archéologue qu'il sentait; la jouissance désintéressée de l'artiste ne lui était pas inconnue, mais ou bien elle était passagère, ou bien il la refoulait pour goûter des plaisirs plus nobles et plus sérieux. Il en était de même en musique; souvent avec des prêtres de Münich il allait à l'Opéra royal : sa grande préoccupation était d'étudier le livret pour comprendre les paroles et de comparer la musique entendue à une autre musique qu'il connaissait, pour la classer. Et cette impuissance artistique, qui venait de sa nature limitée ou de sa conscience trop scrupuleuse de savant et de prêtre, fut certainement chez lui une lacune : plus artiste, il aurait donné à l'expression de sa pensée plus de relief et plus d'élégance, sa parole y aurait gagné en chaleur et son style en intérêt. On aurait dit, au contraire, à l'entendre et à le lire qu'il étouffait de parti pris ce qui lui paraissait trop éclatant dans son esprit, qu'il estom-

pait ses idées et qu'il s'étudiait à répandre sur son style une nuance uniforme et grisâtre. C'est ce qui explique que des hommes superficiels l'ont méconnu et qu'il a paru très effacé à tous ceux qui n'ont pas pu par un long commerce juger de la profondeur de son esprit et de la chaleur de son cœur.

Plus volontiers encore que dans les Musées, il s'égarait dans les bibliothèques. Plus que les tableaux, les livres étaient ses amis. Fidèle à sa méthode, il étudiait à Münich l'histoire de la Bavière ; il y cherchait auprès des hommes compétents l'écho des questions théologiques qu'on posait alors en France et qui passionnaient l'opinion ; et il s'intéressait aussi aux problèmes alors vivants en Allemagne. C'est ainsi qu'il veut se faire une opinion motivée sur la querelle des Universités et des Séminaires : vaut-il mieux continuer à former le clergé dans les convicts universitaires, où convient-il, à l'imitation de la France, de l'isoler du monde et de l'instruire dans la solitude des séminaires ?

Après avoir vu de près le fonctionnement de l'Université de Tubingue, il est très nettement pour la première solution ; il ne comprend pas ce que l'Allemagne pourrait gagner à rompre avec ses traditions et il ne voit pas quel progrès est réalisé par exemple par la fondation du Séminaire de Strasbourg. « J'ai

fait après midi une promenade dans le jardin anglais en lisant la brochure de Holzmann : *Die Bildung des Clerus*. La première moitié n'est pas très forte : M. Holzmann se bat contre des moulins à vent ; la plupart de ses arguments ne portent pas contre les Facultés aujourd'hui existantes... Je viens d'achever la brochure de Holzmann sans y avoir trouvé un argument sérieux contre une Faculté organisée comme l'est celle de Tubingue. »

A la fin de septembre, l'abbé Morel quittait Münich et par Lindau, Zürich, Einsiedeln et Lucerne, il gagnait Saint-Dié où il devait donner quelques jours à sa famille. Trois semaines après, il reprenait son voyage un moment interrompu et il partait pour Rome, en visitant sur sa route Milan, Gênes, Pise, Florence, Sienne et Orvieto. Ce voyage ne fut pas pour lui, comme on pourrait le croire un perpétuel enchantement. A Milan la cathédrale lui parut trop touffue et trop travaillée ; Gênes qui est si coquette et si brillante avec ses rues bordées de palais de marbre, lui sembla terne et déplaisante. En revanche, la tristesse de Pise, la ville morte, lui laissa une profonde impression. Au Campo Santo, le Vosgien méditatif retrouva des souvenirs de son enfance mélancolique, et, comme il l'indique discrètement dans ses carnets, il rêva ici à son « pays natal. »

Florence l'attirait ; mais comme il dut la visiter par une pluie battante, il n'y séjourna pas longtemps ; sa « course » à travers les Musées lui laissa sans doute une impression de grande richesse artistique ; mais il n'emportait pas ce regret que connaissent presque tous ceux qui quittent Florence après quelques jours et qui les pousse à y revenir à la première occasion. Morel ne revint pas à Florence et il n'eut jamais la tentation d'y revenir ; c'était chose vue, il fallait apprendre du nouveau, pour savoir le plus possible et faire le plus de bien possible. A-t-on vraiment le temps de jouir quand on voyage pour former un maître de la théologie positive ? L'abbé Morel met en marge de son carnet cette réflexion qui le peint bien : « Et dire qu'il y en a qui s'imaginent que je voyage pour mon plaisir... En vérité ! »

Il avait hâte d'arriver à Rome. Aussi pour le récit de son séjour à Sienne et à Orvieto il se contente de dresser la liste des curiosités qu'il a visitées, comme un Anglais, son Bœdeker à la main ; et il conclut en disant. « Voilà achevée la dernière de ces courses fatigantes que je fais depuis huit jours dans les villes d'Italie. » Plus tard, mais une seule fois, je lui ai entendu regretter d'avoir apporté dans ce voyage trop de scrupule, et, puisqu'il en avait l'occasion, de n'avoir pas « flâné »

un peu à travers ces villes enchantées dont l'atmosphère agit lentement sur l'âme et peut contribuer d'une certaine manière à former même des maîtres de la théologie positive.

L'abbé Morel arrivé à Rome s'installait — cette fois pour plusieurs mois — à Saint-Louis des Français. Il se proposait sans doute de voir Rome, la Rome païenne et la Rome chrétienne ; mais ce n'était là à ses yeux qu'un accident heureux : il profiterait de l'occasion qui lui était offerte pour enrichir son esprit et pour se distraire agréablement. Sa grande préoccupation était de travailler d'une manière pratique. Il comptait sur les bibliothèques, sur les cours des Universités ; et surtout, dédaignant les sentiers battus, il voulait entrer directement en relation avec de vrais Italiens, pour apprendre leur langue d'abord, et ensuite pour juger de l'état de leurs connaissances théologiques et de la manière dont les problèmes religieux se posaient dans leur pays.

Il fit part de ses projets à son entourage, et il ne fut pas peu étonné de l'étonnement et de la stupeur où de pareils propos jetaient ses confrères. On souriait un peu de cette ardeur et on lui prédisait, rapporte-t-il dans ses carnets, que le climat de Rome se chargerait de lui donner une humeur plus douce et des idées plus pratiques. Le sage Vosgien sut plier un instant sans renoncer à son idée.

Mgr Duchesne lui ayant dit nettement que puisqu'il était à Rome il devait avant tout voir Rome, il s'y attacha consciencieusement et il y goûta un plaisir exquis.

Dès qu'il fut décidé à « voir » Rome, l'abbé Morel s'y appliqua avec sa méthode diligente et sûre. A peu près chaque jour, il fait dans Rome la promenade qu'il a préparée dans son cabinet. Puisqu'il se trouve dans la capitale catholique au moment du jubilé, il en profite pour faire ses visites jubilaires aux basiliques et aux églises : les impressions qu'il y recueille — si nous en croyons ses carnets — sont assez limitées ; il se rend compte de tous les détails en curieux, en archéologue et en historien, mais, comme il le dit à propos de Saint-Pierre, il ne réussit pas à se donner un véritable enthousiasme artistique. Les galeries d'art du Vatican et du Capitole, les chefs-d'œuvre dispersés dans vingt musées l'attirent ; un moment même il regrette de ne pouvoir pas s'arrêter pour jouir ; mais « nous ne sommes pas sur la terre pour vivre en dilettanti. » Pour visiter le Forum et le Palatin il profite du secours de ses confrères qui ont déjà étudié la Rome païenne et il relit les livres de Gaston Boissier « un peu vieux, mais si agréables. » Les monuments, témoins de la foi des premiers siècles, et en particulier les catacombes le revoient souvent ; il a même la bonne fortune,

et il se félicite d'entendre sur ce sujet des conférences de Marucchi.

Il y a toujours une anomalie qui le blesse et à laquelle, même après six mois de séjour, il ne s'habituera pas : c'est l'attitude des Italiens dans les églises. « Après midi, je suis allé à Saint-Jean de Latran où le cardinal Satolli présidait les premières Vêpres de la Dédicace. On se pressait à la barrière du chœur pour entendre les chanteurs. Dans les stalles, des gens à costumes divers récitaient du bréviaire ou écoutaient la musique. Il est décidément entendu qu'à Rome un office solennel n'est pas autre chose qu'un spectacle offert aux yeux et aux oreilles, un déploiement de luxe et d'art... Ce matin, le Baptistère de Saint-Jean de Latran, avec ses deux étages de colonnes m'a paru plus curieux que beau. Un cardinal couvert d'une chasuble d'apparence pauvre faisait une ordination dans le chœur de la basilique. Je suis arrivé au commencement de l'offertoire; les nouveaux prêtres étaient flanqués chacun d'une sorte de cérémoniaire; les autres ordinands occupaient les stalles du côté de l'Epitre. La foule se pressait à la barrière du chœur; on causait, on allait et on venait. Ce manque de recueillement dans une cérémonie de ce genre m'a fait une impression désagréable que l'admiration de mon compagnon n'a nullement

modifiée. » Des « spectacles » plus pieux comme le chemin de la Croix à Saint-Théodore, ou la messe de minuit à Saint-Louis des Français, ne réconcilient pas avec la piété italienne ce prêtre vosgien méditatif et doux qui ne comprend la prière que dans le double recueillement intérieur et extérieur. « En somme, écrit-il, une fête de Noël fort terne. L'orgue a bien joué à minuit l'air de: *Il est né le divin enfant*... mais ce n'était pas assez pour faire revivre les vieux souvenirs qui charment en France dans la fête de Noël. Aucun recueillement à la messe de minuit et aucune poésie religieuse. Je crois que M. S... en dépit de Vladimir et de Moreschi, aimerait mieux entendre les échos qui dans les Pyrénées renvoient les chants des montagnards acheminés vers l'église du village. Moi aussi, j'aime mieux la Noël des Vosges. »

Nous trouvons la même note dans une lettre écrite de Rome à un ami : « La religion des Italiens n'a pas encore l'heur de me plaire, ou, si vous voulez, je ne suis pas encore arrivé à la comprendre. A vrai dire, tout ce que j'en connais ce sont les grands offices auxquels j'ai parfois assisté et où le désordre et le va-et-vient perpétuels de la foule forment la plus parfaite opposition avec les habitudes transalpines. Le recueillement ne semble pas ici faire partie de la religion. »

Ces impressions sont en somme celles d'un homme qui se défend, et qui ne se laisse pas conquérir par un milieu trop opposé à son tempérament. Peu à peu cependant Rome agit sur lui et il en vint à une appréciation plus équitable. « Il est certain, écrivait-il à un ami, que la ville éternelle me plaît mieux maintenant qu'il y a deux mois. De ses ruines et de ses monuments se dégage une poésie si pénétrante, où la jouissance artistique, les souvenirs historiques et le sentiment religieux dominent tour à tour. On en vient nécessairement à aimer ce coin de terre, qui, à des titres divers, est depuis plus de deux mille ans le centre du monde, qui fut un moment le foyer de la civilisation dont nous vivons et qui, aujourd'hui plus que jamais peut-être, attire les regards de tous les chrétiens. C'est vous dire que je fais de fréquentes promenades dans Rome, au Forum, au Palatin, dans les basiliques, dans les musées, partout où le curieux est admis. Là où je ne voyais que des rues étroites et sales, je vois à chaque pas des merveilles ; que n'ai-je le temps de relire l'histoire de Rome, assis sur le sommet d'une des gigantesques arcades du palais de Caligula ?... mais nous ne sommes pas sur la terre pour être des dilettanti. »

Il le fut pourtant à ses heures; et les relations qu'il a écrites de ses promenades à

Monte-Mario, à Frascati, à Anzio et à Tivoli, sont d'une fraîcheur et d'un pittoresque rares chez lui. C'est ainsi qu'il note un coucher de soleil à Tivoli : « Du train, nous avons eu un spectacle sans pareil. Pendant quelques minutes, on a vu le soleil sortant, avant de se coucher, de l'épais nuage qui le couvrait jusque là, répandant sur les montagnes des lueurs rouges et donnant aux nuages des reflets de feu. La buée qui s'élevait d'une des cascades paraissait en partie lumineuse ; et les couleurs de la plaine ne peuvent se décrire. » Et cette promenade à Albano : « Le temps était très beau, chaud même après midi, moins clair cependant que la veille. Les monts Albains paraissaient de plus en plus beaux à mesure que nous approchions. Pendant notre repas, nous avons joui d'un superbe panorama sur les montagnes, sur la plaine avec les aqueducs, les ruines et les troupeaux, et même sur Rome : on voyait le dôme de Saint-Pierre, derrière Castel-Rotondo. De Castelgandolfo nous avons pu admirer le coucher du soleil : l'ombre a monté peu à peu sur la rive opposée du lac d'Albano, pendant qu'au dernier plan une légère teinte violette couvrait la montagne. De l'autre côté, nous voyions la mer étinceler au soleil couchant et former une longue ligne bleue entre la plaine violette et le ciel bordé de rose. Lorsque le soleil est

descendu dans la mer, le rose du ciel est devenu plus vif, pour s'éteindre ensuite au moment où nous arrivions à Albano. »

Au cours de ses promenades en montagne qui lui rappelaient ses bonnes courses dans les Vosges, l'abbé Morel retrouvait sa gaieté d'autrefois et il prenait un vif plaisir à raconter à ses compagnons de joyeuses histoires et à écouter leurs récits. Je citerai à ce propos une page de son carnet qui peut dérider les lecteurs les plus graves : « Après midi, promenade à la maison de campagne de Monte-Mario. Nous y étions tous... On a raconté l'histoire de M. X...; camarade de promotion du général Boulanger à Saint-Cyr, capitaine aux zouaves pontificaux, engagé ensuite dans l'armée de Bourbaki, puis aide de camp de don Carlos et chevalier du Lilas, trappiste à Staoueli, séminariste à Issy, ordonné prêtre à Rome grâce à un Jésuite italien, expulsé, recueilli ensuite à Saint-Louis des Français. Il se fit prêtre, paraît-il, parce qu'il avait tué son maître d'armes en duel. Il vécut quatre ans en ermite, en Palestine, y fonda ensuite un couvent de Trappistes, essaya par des articles du *Figaro* de faire nommer cardinal Mgr Piavi, ancien officier de Garibaldi, lequel le gênait en Palestine, faillit être nommé évêque de la Guadeloupe par Boulanger, fit un jour suspendre par-dessus le parapet d'un pont un

individu qui l'insultait, apporta une autre fois à la questure, un sous chaque bras, deux dandys qui voulaient l'y conduire parce que de deux légers coups de canne il avait jeté leurs chapeaux dans la poussière. Il fut économe à Saint-Louis, se brouilla avec M. X, qui, à Paris l'avait fait filer par la police et qu'il tenta un soir de bâtonner, fut curé à Laghouat et à Tlemcen et eut quantité d'aventures extravagantes... Cette histoire nous a secoués d'un rire fou. »

C'étaient là les joyeuses récréations. Entre temps l'abbé Morel travaillait : il suivait les cours des universités romaines. Dans ses carnets et dans ses lettres il apprécie ses professeurs ; et, tout en rendant hommage à leur talent, il marque leurs limites d'une manière qui peut sembler un peu vive. Cette vivacité s'explique : les cours de l'Université sont destinés à de jeunes étudiants qui ont tout à apprendre ; et l'abbé Morel qui avait déjà fait le tour de bien des questions et qui avait écouté des maîtres illustres à Paris et en Allemagne trouvait insuffisant l'enseignement de professeurs qui étaient simplement au niveau de leur auditoire. « Ce latin barbare est désagréable, disait-il ; et comme il y a peu d'idées sous ce langage factice... J'ai entendu M. X... sur l'article 1er de la question 32 de la 1re partie de la *Somme* de saint Thomas. Il a passé

la moitié de ses trois quarts d'heure à expliquer le titre. La raison humaine peut-elle connaître la Trinité des personnes divines ? Tel était le sujet du cours. Le professeur l'a traité avec la plus complète ignorance de l'histoire, se bornant à expliquer des mots, on peut dire à jongler avec des mots. Pas l'ombre d'une pensée sous ce verbiage... J'ai entendu le cours assez terne de M. X... sur la définition de la loi. M. Y... qui traitait de l'unité de Dieu avec une superbe voix de basse, manie fort bien les subtilités de l'ontologie scolastique ; il parle des insanités et des délires du panthéisme avec une simplicité et une charité malheureusement aussi trop scolastiques. »

L'abbé Morel s'occupait à des travaux plus personnels et qui rentraient mieux dans le cadre de ses études de théologie positive. Avec un soin méticuleux, recourant aux vraies sources, interrogeant des maîtres comme Mgr Duchesne, méditant ensuite dans son cabinet et priant à la Confession de saint Pierre, il écrivit à Rome deux longs mémoires qui ne sont malheureusement pas venus entre nos mains, l'un sur le schisme d'Antioche, l'autre sur l'infaillibilité du Pape. Il était à ce moment-là sous l'impression d'une lettre que lui avait écrite son ami de Londres, M. Griffith, et qui l'interrogeait sur ces deux points délicats.

« Lundi m'est arrivée une lettre de M. Griffith qui s'excuse de ne m'avoir pas écrit plus tôt. Il me dit qu'il vient de lire divers ouvrages anglicans ou catholiques sur les *Claims of Rome* et que *Les Eglises séparées* de Duchesne lui ont beaucoup plu. Il me demande de l'aider à comprendre du point de vue romain l'histoire du schisme d'Antioche. L'infaillibilité pontificale lui semble compromise dans cette affaire. M. Griffith déclare qu'il ne voudrait pas passer à l'Eglise de Rome sans être sûr qu'elle est bien ce qu'elle prétend être. Cette lettre m'a grandement impressionné, et je suis allé tout de suite à Saint-Pierre prier un moment pour ce brave jeune homme que la Providence a mis ainsi sur mon chemin... J'ai demandé pour lui des prières à la supérieure de l'Adoration réparatrice à Paris. » Deux mois après, il écrit dans son carnet cette simple note : « Les deux travaux destinés à M. Griffith sont en route avec une lettre écrite ce matin... à la garde de Dieu ! »

Ces travaux de théologie positive, où entrait une idée d'apostolat, ne suffisaient pas à son activité ; et il était repris par son désir de voir de près les Italiens et de connaître leurs idées. « Je voudrais connaître les Italiens, écrit-il. C'est qu'en effet, je ne suis pas ici uniquement pour faire de l'archéologie ou de l'histoire de l'art, il me faudrait des

renseignements utiles. Où sont donc ici les répétiteurs de Tubingue ? Si je pouvais connaître ainsi l'élite des jeunes prêtres de Rome ! »

Bientôt son vœu se réalisa ; mais il fut obligé d'entrer dans un ordre d'idées et d'études qui n'était pas le sien. Grâce à une recommandation de M. Goyau, il put se mettre en rapport avec l'abbé Murri qui venait de lancer la *Cultura sociale*, qui publiait en même temps que cette revue un journal quotidien, qui présidait un cercle d'études très actif et qui venait de jeter dans le public un livre qui faisait du bruit : « *Battaglie d'Oggi.* » L'abbé Morel assista aux réunions du cercle d'études ; il y écouta d'une oreille distraite de longues discussions sur le prix des grains ; il s'intéressa même assez au mouvement démocratique chrétien pour donner à la *Cultura sociale* un article sur la France. Mais il se sentait loin de la théologie positive. L'abbé Murri l'y ramena : il le présenta au P. Semeria et au P. Genocchi et l'abbé Morel se sentit tout de suite en pays connu. Le P. Genocchi lui ouvrait sa riche bibliothèque scripturaire ; il y alla souvent et c'était avec joie qu'il causait à cœur ouvert, avec ce jeune prêtre devenu son ami, de tous les problèmes nouveaux que soulevaient dans le domaine théologique le développement des

sciences, de la critique historique et de l'exégèse.

C'était là son fonds. Depuis qu'il avait vu surgir devant son esprit et devant sa conscience ces problèmes nouveaux, il ne pouvait plus s'en détacher. Une adaptation de la théologie était nécessaire : comment la faire en tenant compte des très légitimes exigences de l'esprit moderne et en restant strictement dans la tradition catholique ? Nul peut-être plus que l'abbé Morel n'a senti la nécessité d'une pareille tâche, et aussi les difficultés qu'elle présente ; nul plus que lui n'a compris que, pour faire œuvre utile dans cette adaptation, il fallait des esprits audacieux qui osent tout regarder en face, et des âmes de saints qui ne dictent pas un mot qui ne soit destiné à faire aimer Dieu.

De Paris, ses amis le tenaient au courant du mouvement d'idées qui se produisait à ce moment-là autour de l'abbé Loisy, nommé récemment professeur à l'Ecole des Hautes Etudes. Je citerai une de ces lettres, quoiqu'elle soit un peu trop juvénilement optimiste ; mais, c'est une page d'histoire : elle montre la position que prenaient à ce moment-là les amis de l'abbé Morel et l'abbé Morel lui-même, attitude qu'il devait sensiblement modifier plus tard. M. X... écrit donc à l'abbé Morel :

« Le cours de M. Loisy (1) est fréquenté par des laïques et par des ecclésiastiques. Ce cours est fort intéressant, très suggestif, quoique M. Loisy se fasse un devoir de rester sur le terrain purement critique et de ne jamais toucher à la théologie. Il commence en ce moment à commenter le récit de la chute originelle par la comparaison avec les légendes babyloniennes. Il fait vraiment revivre d'une façon admirable ces vieux textes et ces vieilles idées, si enfantines et si éloignées de nous par ce côté, encore que si rapprochées par le sentiment religieux et moral qui s'y traduit. J'espère qu'on se fera peu à peu à cette méthode d'interprétation historique. Ce n'est cependant pas sans difficultés, et un certain nombre ont été stupéfaits de la manière dont M. Loisy a expliqué le récit de la chute. On est habitué à la méthode théologique qui tire immédiatement du texte

(1) Pour tout ce qui sera dit de M. l'abbé Loisy, je rappelle mes indications de la préface. Il faut remarquer en outre que l'abbé Morel et ses correspondants ne prétendaient pas émettre des jugements définitifs et qu'il serait injuste de se servir de leurs impressions pour ou contre quelqu'un. Récemment, avec juste raison, M. Loisy protestait en ces termes contre un livre de M. Houtin : « En ce qui me concerne, je crois pourtant devoir observer qu'il a un peu abusé des interviews que m'ont fait subir les journalistes. Je ne prends la responsabilité d'aucun des propos qui m'ont été attribués et je ne me tiens pas pour obligé de signaler ce qui, dans ces discours, exprime ma pensée ou la dénature. » (*Revue d'histoire et de littérature religieuses*, novembre-décembre 1906.)

biblique des conclusions doctrinales, et on ne comprend plus quand quelqu'un montre dans le sens primitif du récit une conception qui n'est qu'un germe encore bien imprécis de la doctrine postérieure. Aussi M. Loisy apparaît à plusieurs comme un vrai rationaliste qui enlève à la Bible tout caractère dogmatique et religieux. C'est fâcheux ; mais il n'en peut être autrement, car l'idée du développement religieux, de l'économie de la Révélation, de la vérité relative de la Bible ne pénètre pas du premier coup dans les esprits façonnés par la scolastique, et habitués à prendre le dogme en bloc, sans regarder ce qu'il y a dedans, sans se douter qu'il y a forcément, dans toute conception dogmatique, une nécessaire imperfection, un élément symbolique considérable, et que cet élément a pu se modifier et était beaucoup plus imparfait quand il s'agissait de s'adresser à des esprits très peu développés encore. »

« En voyant tout cela, je pense parfois à Origène essayant de faire la synthèse de la foi chrétienne et de la philosophie grecque. Je crois que M. Loisy fait aujourd'hui la même chose pour la critique, et il lui arrive, de son vivant, ce qui est arrivé à Origène après sa mort. Aujourd'hui comme alors les idées feront leur chemin et la synthèse se fera, en laissant tomber les exagérations et les imper-

fections inévitables dans un premier essai. L'œuvre qu'a faite Origène n'était pas moins difficile que celle qu'il faut faire aujourd'hui : pourquoi réussirait-on moins maintenant ? Et c'est ainsi qu'au milieu de ce mouvement d'idées parfois troublant où je me trouve, je garde la paix et la confiance, en pensant que l'Eglise a vu bien d'autres évolutions, que son adaptation aux nécessités nouvelles se fait peut-être un peu lentement, mais qu'elle se fait tout de même, et que la théologie finira un jour par vivre en bonne intelligence avec la critique, quand on sera parvenu à une juste délimination de leur domaine respectif. De fait, dès maintenant, les esprits ne sont par fermés comme il y a quelques années, et jusqu'à la dernière leçon on a suivi M. Loisy sans trop d'étonnement. C'est déjà un progrès. Nous en verrons d'autres encore, et, je l'espère, s'il plaît à Dieu, nous y travaillerons. Vous pourrez le faire très utilement, si jamais vous êtes appelé à enseigner l'histoire du dogme, car je crois que c'est sur ce terrain beaucoup plus que sur celui de la critique biblique que pourront se faire les plus rapides progrès. Quand on se sera bien rendu compte des incertitudes de la pensée des premiers Pères sur des points que nous considérons aujourd'hui comme ayant une capitale importance, on sera peut-être moins

étonné de ne pas trouver dans la Genèse l'idée complète et précise du péché originel. Pour ma part, j'aurai à travailler dans ce sens l'année prochaine. Ce sera difficile. Et vraiment il y a une responsabilité un peu lourde, à se faire ainsi plus ou moins directeur d'esprits, en des questions aussi délicates. Je tâcherai de faire de mon mieux, avec la grâce de Dieu. »

La réponse de l'abbé Morel à cette lettre est très longue et je ne puis la citer tout entière. Elle contient moins de raisonnements et plus de faits que celle de son ami. Il se rend compte des difficultés du moment et il déplore que les écarts de langage de la nouvelle école critique soient réfutés « avec violence » et sans esprit scientifique. « Voilà, dit-il, que le P. F..., non content de publier ses articles dans les Revues, les réunit en volume afin de faire de la réclame à ceux qu'il combat. Encore un livre plein de renseignements sur la psychologie des scolastiques attardés du xx^e^ siècle! » Aussi regrettables sont les procédés de certains protestants qui s'imaginent que ce mouvement va tourner en leur faveur. Et l'abbé Morel, maître de sa pensée, s'exprime avec force :

« On m'a dit qu'une feuille protestante de Rome, l'*Evangelista*, avait fait récemment grand éloge de l'abbé Loisy, en ajoutant que

les protestants étaient prêts à le recevoir à bras ouverts. Ces braves protestants peuvent faire provision de patience, s'ils s'imaginent que l'histoire et la critique feront les affaires du protestantisme. Oui, sur le terrain historique comme sur le terrain philosophique, une adaptation est à faire : pendant cette période d'hésitations et de difficultés, les catholiques pourront avoir à compter des défections. A qui la faute, sinon à ceux qui font tant d'efforts pour arrêter l'œuvre commencée et pour la représenter comme une infiltration protestante? Ils veulent faire entrer les catholiques dans un moule trop étroit, et tel ou tel, voyant ce moule éclater, a pu croire que le catholicisme était ruiné. Pour ma part, à la simple lecture de Harnack, il me semble que la critique balaiera tout ce qui se trouve entre l'Eglise Romaine et l'extrême-gauche du protestantisme. Ou bien Jésus-Christ a fondé *une Eglise*, ou bien il n'a voulu qu'une religion intérieure. S'il a fondé une Eglise, la cause catholique est gagnée, car, seule, l'Eglise Romaine a, dans son organisation et dans ses dogmes, le développement régulier que devait avoir une Eglise fondée par Jésus-Christ. Dans le cas contraire, le christianisme serait le protestantisme libéral, qui peut plaire à quelques esprits d'élite, mais qui n'est pas suffisant à l'homme ordinaire.

... Je suis très heureux pour vous que vous ayez à travailler à l'œuvre nouvelle. C'est une tâche difficile, mais j'espère que vous arriverez à préciser pour vous et pour les autres les grandes lignes de l'édifice à construire. Que de questions sur lesquelles je me demande ce que je dois penser ! Sur tant de points, j'ai dû abandonner les manières de penser dites « traditionnelles », reste à savoir maintenant ce que sera la théologie de demain. Je prie Dieu de vous éclairer, afin que votre travail fasse beaucoup de bien. Que tous les jours Dieu vous rende plus saint et vous rapproche de Lui, condition nécessaire au prêtre pour faire quelque bien. Et priez pour moi afin que mon existence ait aussi quelque utilité ici-bas. »

Cette conclusion si pieuse m'amène tout naturellement à parler du développement de la vie intérieure chez l'abbé Morel pendant ses voyages et pendant son séjour à Rome. C'est un des grands charmes de cette vie que ce développement y est constant : à mesure qu'il avance, l'abbé Morel est meilleur et meilleur prêtre. Il me suffira pour en donner le sentiment de citer quelques pages de ce carnet intime où il épanchait son âme dans de longues conversations avec Dieu.

Voici la méditation qu'il écrivait dans la nuit du 1er janvier 1901, au moment où commençait

le XX^e^ siècle. « Les cloches de Rome sonnaient depuis plus d'une heure quand le XX^e^ siècle a commencé... Je suis resté une demi-heure à ma fenêtre à écouter le son des cloches, et à regarder les nuages courant sur la lune. C'étaient tantôt de légers flocons blancs au travers desquels passait la lumière de l'astre, tantôt de larges et épais voiles dont l'ombre avait quelque chose d'attristant. Entre les nuages, par des déchirures aux formes bizarres et mobiles, on voyait briller les étoiles. Que de nuages traversent un siècle et avec quelle vitesse ! L'homme lui-même est emporté comme ce flambeau que je voyais poussé par le vent au-dessus des toits. C'était une faible lumière, jaune et rouge, un reste de fusée joyeuse. Ce n'était pas la clarté sereine et immobile des étoiles, dominant à des hauteurs infinies la course des nuages. Ce n'était pas non plus le doux éclat de la lune qui repose le regard et invite au recueillement... *pulchra ut luna*. Et pourtant les foules — et qui ne fait pas partie de la foule — se pressent pour regarder une fusée éphémère, elles suivent les hommes, les écoutent et les acclament. Elles ne songent pas à lever leurs yeux plus haut. Les philosophes bâtissent des systèmes, obscurs flambeaux qui tracent un instant leur route parmi les nuages. Songent-ils à la vérité

immobile et éternelle dont les doux rayons apaisent l'esprit et réchauffent le cœur des hommes de bonne volonté ?

« Que réserve le XX^e^ siècle à l'Eglise ? que réserve-t-il à notre pays ? que me réserve-t-il ? Combien d'années en verrai-je ? Dieu le sait... Le rôle de l'homme est d'employer pour le bien le temps dont il dispose. Dieu veuille que je tire saintement parti de celui qui me reste. »

Je copie, pour ainsi dire, au hasard, dans son carnet intime :

« Mon Dieu, un prêtre doit vivre uni à vous. Il le doit d'abord parce qu'il est chrétien ; il le doit aussi parce qu'il est chargé de vous amener les autres. Sa mission est de vous faire connaître et de vous faire aimer. Comment la remplira-t-il s'il ne puise auprès de vous la lumière et le courage, si lui-même ne vous connaît ni ne vous aime ! Et au milieu de tous ces voyages, des occupations qu'ils m'imposent, des distractions dont ils m'entourent, je pense bien peu à vous. Je prie mal, je ne vous demande rien, j'oublie que vous m'aimez. Aidez-moi à sortir de ce triste état ; prenez possession de mon esprit et de mon cœur. »

« Ma vie doit être semblable à la vôtre, mon Jésus. Vous avez prié, vous avez travaillé, vous avez souffert. Apprenez-moi à vous prier. Que par la prière je m'unisse à

vous et que dans l'union avec vous je trouve la lumière et la force de continuer ici-bas votre mission. Je dois travailler avec vous et pour vous. Que votre Providence me dirige dans le choix de mon travail. Vous avez souffert, ô mon Jésus. Moi aussi je dois être prêt à souffrir pour me sauver et pour sauver les autres. Je dois souffrir pour vous ressembler... Beaucoup me demandent mes impressions de Rome. Dans toutes mes lettres, il me faut parler des monuments antiques et modernes, des ruines, des paysages. Et à vous, mon Dieu, n'aurai-je pas des impressions à vous communiquer ? Ne vous remercierai-je pas de m'avoir amené quelques mois dans cette capitale de votre Eglise ? Je crains de n'avoir pas profité de ce séjour comme il convenait : aidez-moi à bien employer le temps qui me reste, afin que plus tard le souvenir de Rome me soit une force... Nulle ville ne possède autant de souvenirs chrétiens que Rome ; nulle part on ne peut comme à Rome toucher du doigt la force divine qui anime le christianisme. Les catacombes reportent jusqu'au temps des persécutions ; dans ces cimetières souterrains on donnait des places d'honneur à vos martyrs, ô mon Dieu. Les vieilles basiliques rappellent la foi avec laquelle les chrétiens, profitant de la liberté conquise au prix de leur sang, bâtirent et ornèrent leurs temples. Et, les uns après les

autres, ces siècles crurent en vous et laissèrent sur ce sol béni des monuments de leur croyance. Que de saints vous ont aimé ici ! »

Et pour soutenir cette piété, à Rome comme à Paris, l'abbé Morel afflige son corps par les instruments de pénitence.

Voilà dans quels sentiments, après six mois de séjour, il quitta Rome pour aller en Autriche continuer son enquête et se préparer encore au rôle théologique qu'on lui demandait de jouer.

Parti de Rome après les fêtes de Pâques, l'abbé Morel visita d'abord Naples, Pompéi, Amalfi, Pœstum, puis, revenant, Assise où il fit une longue visite à M. Paul Sabatier qui préparait sur place ses études sur saint François d'Assise, Pérouse où il eut un entretien intéressant avec Fracassini, Ancône, Lorette, Rimini, Ravenne, Bologne dont il admira fort la grâce et le calme, Padoue et Venise qui le retint trois jours. Il arrivait à Vienne au commencement du mois de mai.

A peine installé, il se dirige vers la Faculté de théologie et il fait une visite au professeur Ehrhard (1) pour qui il avait une lettre d'introduction. M. Ehrhard l'accueillit avec bonté et avec joie; entre eux naquit bientôt une amitié sacerdotale qu'entretenait et que forti-

(1) Professeur à la Faculté de théologie catholique de Vienne, plus tard prélat et professeur à la Faculté de Strasbourg.

fiait une communauté d'opinion sur la plupart des questions théologiques. Ils se voyaient tous les jours et le carnet de l'abbé Morel est plein de leurs conversations. « J'ai entendu un cours de M. Pölzl... La leçon de M. Ehrhard sur les Carolingiens valait beaucoup mieux; elle était vivante, bien distribuée, et le professeur y mêlait çà et là des réflexions d'une portée générale, un moyen de réveiller l'attention et de former l'esprit. J'ai rempli certains formulaires universitaires, de sorte que je suis dûment inscrit comme *ausserordentlicher Hörer* de la Faculté de théologie...

Après souper j'ai été prendre M. Ehrhard qui m'a conduit à une réunion de la *Leo Gesellschaft*... Hier matin j'ai entendu un cours de M. R... sur la tradition et sur l'inspiration de l'Ecriture; le professeur n'a touché aucune des questions qui m'intéressent; les étudiants qu'il a fait réciter n'ont pas brillé. Le Séminaire de M. Ehrhard vaut mieux; j'y suis allé hier après midi... Après midi Séminaire de M. Ehrhard; intéressantes indications sur la manière de traiter les vieux textes. »

C'est en compagnie de M. Ehrhard que l'abbé Morel fit à l'abbaye de Melk une visite dont il garda toujours un très vif souvenir.

« Le prieur nous attendait à la gare avec une voiture à deux chevaux qui nous monta rapidement à l'abbaye... L'édifice actuel est

un immense palais avec sept cours, installé sur un rocher qui domine le Danube, dans une situation splendide. A peine arrivés, on nous invita à goûter avec les moines qui se préparaient à souper en buvant la bière et en jouant aux cartes... Aussitôt après le souper, on nous conduisit dans nos chambres et on nous laissa seuls. Je restai quelque temps à causer avec M. Ehrhard en nous promenant dans sa chambre. Le lendemain, après la messe et le déjeuner, le prieur nous fit visiter les appartements de l'abbé, la galerie de peinture qui a quelques Rubens et quelques Van Dick, la collection des monnaies, les archives, le trésor et le « Melker Kreuz » une croix d'or ciselé du XIV^e^ siècle, contenant une relique de la vraie Croix. Elle est fort belle et a une grande valeur artistique. On nous conduisit ensuite dans les appartements de l'empereur qui sont richement meublés, puis dans une belle salle de fêtes qui s'ouvre sur une terrasse d'où on a une vue splendide sur le Danube, sur son affluent le Melk, sur la ville et sur la campagne. La terrasse aboutit d'autre part à la bibliothèque, installée dans une salle superbe et dans de riches armoires. Une pièce de l'étage inférieur est réservée aux nombreux manuscrits que possède l'abbaye, manuscrits dont le catalogue n'est publié qu'en partie. M. Ehrhard y trouve plus

d'un volume intéressant, notamment des légendes de Saints.

« M. Ehrhard se décide à voir ce qu'on peut tirer des manuscrits. Aussitôt après le repas, nous nous mîmes à les travailler ensemble, et à les comparer avec les actes édités par Ruinart. Nous ne les quittâmes qu'au moment du goûter. Après souper nous revenons à nos manuscrits; et je dormais profondément que M. Ehrhard travaillait encore.

« Jeudi, jour de l'Ascension, nous avons assisté à la grand'messe chantée par le prieur... Après la messe nous revenons à nos manuscrits. Je copie les actes des saints Théodore et Didyme. J'étais devenu assez expert pour lire le manuscrit à peu près sans aide.

« Comme nous devons redescendre le Danube en bateau, une voiture nous conduit à l'embarcadère... De Melk à Krems les rives du Danube sont splendides, surtout en cette saison. Le spectacle me ravissait. Une foule de femmes hongroises ou slovaques remplissaient l'entrepont du bateau, couchées pêle-mêle sur le plancher ou sur leurs paquets. Elles portaient des bottes et des jupons courts. Elles descendirent un peu avant Vienne sur la rive gauche. Une sorte de fanfare ouvrit leur défilé; puis nous vîmes débarquer plus de cent de ces femmes, chacune avec un énorme paquet blanc sur le dos. Il y avait

quelques hommes avec elles, deux ou trois portant des croix. Ces costumes bigarrés faisaient un curieux effet. Au moment où le bateau repartait, toutes ces femmes se mirent à genoux sur la rive. »

Avant de quitter Vienne, après plus d'un mois de séjour, l'abbé Morel allait voir une dernière fois M. Ehrhard, et voici comment il résume ses impressions. « M. Ehrhard me remit, outre deux petites brochures, un assez long discours sur les devoirs de l'étudiant catholique. Il m'exprima le désir de voir les idées contenues dans ce discours répétées en France. M. Ehrhard n'est pas seulement un savant; il est homme d'action; et j'étais très touché de le voir me demandant de m'associer à l'action qu'il tente d'exercer. Ses conversations à Melk, avec moi ou avec les moines, m'avaient vivement intéressé. Il n'y a à Vienne, paraît-il, que cent cinquante étudiants dans les associations catholiques; sur sept mille étudiants, c'est bien peu. Et les autres ne sont pas indifférents mais hostiles. Ils acclament Wolf, lorsque, à une fête en l'honneur de Göthe, il déclare : « Il y a trois hommes qui font notre gloire à nous, Allemands, Luther, Göthe et Bismarck! Et cela se passe dans l'Autriche catholique, dans l'Autriche vaincue par Bismarck. »

De Vienne l'abbé Morel se rendit à Berlin en visitant sur sa route Prague, dont il admi-

rait le cachet moyenâgeux. Il s'arrêta aussi quelques jours à Dresde où il se divertit fort à la conversation tumultueuse d'un curé, d'ailleurs intelligent et instruit. « De tous les Allemands que j'ai connus, écrit Morel, personne ne m'a parlé de la France avec autant d'âpreté et aussi peu de tact que M. F... Et naturellement il se plaignait de l'étroitesse d'esprit de certains prêtres français qui avaient osé n'être pas absolument de son avis. M. F... se vante d'avoir de l'expérience et d'avoir beaucoup lu; par contre, il a peu voyagé, mais il s'en console. Pour lui, la France, et notamment la Révolution française, est la cause de tout le mal qui se fait par le monde; il justifie d'ailleurs son dire par des raisons qui n'ont rien de neuf, qui traînent partout en Allemagne et n'en sont pas pour cela moins discutables. Emporté par son éloquence, M. F... est allé jusqu'à dire en regardant une pièce d'or de Napoléon III : votre Napoléon, il a fallu qu'il remette son épée à l'empereur Guillaume I^er^! Et naturellement le curé du roi de Saxe croyait remplir un devoir en m'éclairant sur la situation et en corrigeant les idées fausses que j'avais pu emporter de France. Cette pauvre France, qui eut un jour le tort incontestable de soutenir les protestants allemands, est encore coupable aujourd'hui d'avoir les préférences du Pape qui la favorise jusqu'à

être injuste envers les autres pays. Le cardinal Rampolla est un Français! Et en France, les églises sont vides; tout au plus y voit-on quelques femmes, tandis qu'en Allemagne, en Westphalie... en Saxe!...

« Pourtant M. F... envisage l'avenir d'un œil singulièrement pessimiste. Il voit tout en noir. Et si tout va mal, la faute en est naturellement à la France. Le pessimisme de M. F... ne viendrait-il pas tout simplement de ses préjugés et de la situation particulière de la Saxe. Les catholiques de Saxe, à peine tolérés au milieu d'un peuple protestant, sont comme les catholiques d'Angleterre il y a soixante-dix ans. Ils se serrent les uns contre les autres et réchauffent leur ferveur, mais ils n'espèrent rien de l'avenir. Je crois que désespérer de l'avenir en Saxe ou en France, c'est méconnaître la Providence, mesurer les projets de Dieu aux préjugés de M. F..., et encourager tous les reculs et toutes les lâchetés. »

A peine installé à Berlin, l'abbé Morel regrettait d'avoir quitté Vienne au moment où son séjour allait être vraiment profitable. « Je suis à me demander, écrivait-il, à quoi sert mon séjour ici. La ville est médiocrement intéressante, de la Faculté de Théologie je ne puis tirer grand'chose, et des manifestations de la vie catholique je ne vois à peu près rien... Berlin, après tout, n'est que la ville où

enseigne Harnack ; mieux vaudraient pour moi quelques promenades avec M. Ehrhard. » Peu à peu cependant il s'accoutume et s'adapte et quelques jours après il écrit philosophiquement : « A regarder en arrière, je constate qu'à Rome et à Vienne j'étais parfois médiocrement satisfait, et pourtant l'impression qui me reste aujourd'hui est excellente. Je sens que mon séjour dans ces deux villes, si rapide qu'il ait été, m'a appris beaucoup. Espérons qu'il en sera de même pour Berlin ; même les pertes de temps, même les démarches inutiles sont un enseignement, elles font partie de mon métier d'explorateur. »

Et il se mit à l'œuvre. Il connut Herr Curatus Fischer qui le présenta à ses amis, et deux prêtres, orientalistes de valeur, le Dr Helm et le Dr Albert Sanda. Ce qu'il désirait surtout c'était fréquenter les cours de la Faculté de Théologie protestante et connaître Harnack. Le P. Pesch l'en dissuadait : « Il fit appel à son expérience et à ses voyages pour me démontrer que les catholiques n'ont rien à envier aux protestants, et qu'en France notamment les catholiques ne se défient pas assez de la philosophie de Kant. » L'abbé Morel ne voyait pas bien comment la philosophie de Kant pourrait le troubler dans son étude des Pères de l'Eglise, et il vit Harnack. Harnack le reçut avec une politesse froide et

l'autorisa à suivre ses cours et à assister à son Séminaire. C'était tout ce qu'il demandait. Il fut un auditeur assidu et tout en admirant la science de Harnack, il en marqua froidement les limites.

« Ce matin, écrit-il dans son carnet, cours de M. Harnack, sur la conversion des Anglais, des Bohémiens, des Polonais, des Hongrois. Quelques remarques peu obligeantes pour la politique du Saint-Siège... Aujourd'hui l'auditoire de M. Harnack avait très notablement augmenté. A propos du prêtre Jean, au nom duquel furent écrites en Occident des lettres où il était donné comme un successeur de l'apôtre saint Jean, sinon comme saint Jean lui-même, M. Harnack a fait observer qu'on ne sait pas non plus très bien si ce qui siège à Rome « *was da sitzt* » est le successeur de saint Pierre, ou une incarnation de saint Pierre, ou saint Pierre lui-même. »... « M. Harnack a raconté ce matin l'histoire du Concile du Vatican. A son avis, en prenant sur lui les frais de leur séjour à Rome, le Pape exerçait une pression sur les Evêques. Pauvre Pape d'ailleurs que Pie IX, une personnalité faible et irrésolue. Tous les évêques de la minorité se soumirent, une fois le vote proclamé. M. Harnack est d'avis qu'il ne faut pas juger trop sévèrement ce changement d'opinion : ces évêques avaient été élevés dans la

soumission à l'Eglise, et ils se seraient crus coupables du plus grand des crimes, s'ils avaient provoqué un schisme. Ici, M. Harnack raisonne assez juste. »... « Ce matin M. Harnack exposait la doctrine catholique sur l'Eglise. Il est généralement exact. Il a pourtant une manière à lui d'entendre la doctrine d'après laquelle hors de l'Eglise il n'y a point de salut. Les hérétiques sont hors de l'Eglise bien que l'Eglise conserve son pouvoir sur eux, comme les chefs d'une armée sur les déserteurs. Elle a sur eux un droit de coercition; elle peut les punir de l'anathème, d'après le Syllabus, et du feu, a ajouté M. Harnack. Pourtant, tous les théologiens ne damnent pas tous les hérétiques sans rémission. Certains auteurs, trop peu nombreux pour qu'on puisse dire que leur doctrine est celle de l'Eglise, distinguent l'hérésie matérielle et l'hérésie formelle. N'est hérétique formel que celui qui refuse de croire la doctrine catholique quand il la connaît. Celui-là seul est exclu du salut. M. Harnack ne paraît pas soupçonner qu'il s'agit tout bonnement de savoir si l'hérétique est hérétique par sa faute ou non. Ainsi, Messieurs, a-t-il conclu, gardez-vous d'étudier de trop près la doctrine catholique; d'hérétiques matériels vous deviendriez des hérétiques formels et vous seriez perdus. Ce ton n'est pas scientifique. »

« Cours de Symbolique de M. Harnack sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat d'après la doctrine catholique. M. Harnack cite volontiers des Encycliques ou le Syllabus : il se pique d'utiliser surtout des documents officiels. Il ne néglige pas les autres cependant. Ainsi il a lu toute une série d'écrits jésuites d'après lesquels on ne peut, sans danger de pécher, croire que le pouvoir temporel n'est pas nécessaire au pape. Il a vu même un livre de piété avec permis d'imprimer de l'évêque de Poitiers, où l'on trouve des images étranges, qui indiquent un vrai culte du Pape : par exemple, une barque chargée de soldats français où le Christ dort, pendant que, le Pape est au gouvernail, avec l'inscription : je dors, mais mon cœur veille; — ou encore le Pape couronné de la tiare, le front sanglant, avec ces mots : *Ecce homo*. Il est vrai que, dans cette dernière image, on voit vaguement apparaître le Christ derrière le Pape. La *Civilta Cattolica*, au moment de l'élection de Léon XIII, lui envoyait une adresse dont M. Harnack a lu la traduction tout entière; on y lit entre autres choses : *Du bist Petrus*. Et M. Harnack ajoute : Nos ancêtres protestants n'avaient-ils pas raison quand ils considéraient le Pape comme l'Antechrist ?... M. Harnack trouve révoltant que l'Eglise s'arroge le droit d'annuler une loi. Il est révolté aussi des prétentions

de l'Eglise relativement à l'enseignement. Il convient du reste que l'Eglise est très logique avec elle-même. Si elle est un Etat, un Etat théocratique universel, elle a bien les droits qu'elle réclame. Il en est d'elle comme des autres Etats : si on veut satisfaire toutes ses prétentions, il n'y a plus de place pour un autre Etat à côté d'elle. Là-dessus, brusquement M. Harnack s'est levé. »

« Ce matin, cours de M. Harnack sur les sacrements et sur le sacrifice dans l'Eglise catholique. La messe, sacrifice, *vere propitiatorium*, a expliqué M. Harnack, a beaucoup moins de portée que les sacrements ; elle ne peut pas effacer un péché mortel. Si l'Eglise y tient tant, c'est parce que le prêtre y apparaît comme un vicaire du Christ et y gagne une influence énorme. *Extra Ecclesiam nulla salus*, *die ganze Kirschlichkeit*, est une condition *sine qua non* du salut; mais ce n'est pas une condition suffisante. A en croire M. Harnack, l'Eglise n'a jamais affirmé que celui qui reçoit les sacrements sans obex est sûr de son salut. Pour M. Harnack, l'Eglise a tout l'air d'être un ensemble de pratiques pharisaïques, où il n'y a ni esprit ni vie. En partant de là, quoi d'étonnant qu'il n'y comprenne rien ! »

« Le cours de M. Harnack a été particulièrement instructif. Il s'agissait des sacrements dans la doctrine catholique. Je cite quelques

traits : La pratique des indulgences a été imaginée pour que l'Eglise ne cesse pas de tenir les fidèles dans sa main. Autrement, pourquoi l'application des mérites du Christ au moment de l'absolution ne suffit-elle pas ? C'est en France surtout que se publient les livres sur les indulgences. — L'extrême-onction ne peut être administrée qu'aux malades ayant encore conscience d'eux-mêmes et seulement après la confession et la communion (!) La formule déprécatoire de l'extrême-onction prouve que ce n'est pas un sacrement mais un sacramental. — L'ordre non plus n'est pas un sacrement; on ne voit pas en quoi il sanctifie; il ne requiert aucune disposition. — Le mariage est devenu un sacrement à cause d'une méprise due à la Vulgate qui le qualifie de *Sacramentum*, dans l'Epitre aux Ephésiens. L'Eglise déclare que la virginité et le célibat sont préférables au mariage. (*Rires.*) Alors pourquoi un sacrement de mariage et pas un sacrement de monachisme? Parce que le sacrement de mariage fournit à l'Eglise le moyen d'intervenir dans l'acte le plus grave de la vie morale et sociale. Le Concile de Trente a donné au prêtre dans le mariage un rôle qu'il n'avait pas auparavant. L'épisode des Fiancés de Manzoni montre ce qui pouvait se passer d'après la législation d'avant le Concile. — Il a été ensuite question des sacramentaux,

d'eau, de pain, de cheveux, d'ossements, de scapulaires. Un apprenti maître d'école répondit un jour à cette question de l'inspecteur : Qu'est-ce que l'eau pure ? — C'est de l'eau qui est en état de grâce. — Quand on reproche aux catholiques le culte des reliques, ils répondent que chacun conserve les souvenirs de famille, les objets ayant appartenu à des êtres aimés. C'est vrai, mais le culte des reliques va plus loin : les catholiques attachent à la présence de la relique une grâce. »

Cette manière de courir à travers un sujet très vaste en attribuant à l'Eglise tout ce qui est dans l'Eglise, en cherchant à amuser l'auditoire et en donnant à l'enseignement scientifique une couleur de polémique, déplut à l'abbé Morel. Il découvrait là un Harnack très différent de l'auteur des livres graves, bardés d'érudition. Il écrivait à un de ses amis : « On sent à entendre M. Harnack qu'il sait son histoire ; mais il se laisse aller à des plaisanteries d'un goût contestable. Il connaît l'Eglise catholique, mais il n'a pas le sens du catholicisme. Presque toujours les contradictions que M. Harnack prétend relever dans l'enseignement de l'Eglise sont des bagatelles sans portée ; il ignore les choses qui nous paraissent les plus simples. Des difficultés qui sembleraient graves aux catholiques, il n'en est presque jamais question. »

C'est sans aucun regret que l'abbé Morel quitta Berlin pour se rendre à Würtzbourg, Ici, il allait retrouver comme à Tubingue une Faculté de Théologie catholique bien vivante et des professeurs pleins d'entrain ; il y était attiré en outre par la réputation du professeur Schell dont la récente condamnation avait fait du bruit et qui avait conquis l'estime de tous par son attitude si digne et si chrétienne. Déjà connu en Allemagne, et précédé des recommandations qui venaient de Tubingue, Morel fut reçu à Würtzbourg comme un ami ; l'Université lui fut aussitôt ouverte et il put suivre les cours. Il entendit tous les professeurs ; mais il s'attacha spécialement aux professeurs Schell et Merklé dont l'enseignement lui paraissait mieux mis au point ou s'adaptait mieux à ses études personnelles. Les deux maîtres sentant sa valeur, le traitèrent comme un confrère. Les pages du cahier de notes, relatives à Würtzbourg, sont pleines de leur souvenir.

« A onze heures, cours de M. Merklé. Les jeunes théologiens ont des manuels d'histoire et se dispensent de prendre des notes ; quelques-uns avaient devant eux le manuel de Funk. M. Merklé est intéressant. Il a parlé des Croisades, se préoccupant moins du détail des événements que des considérations générales. »

« Après souper, j'ai rencontré sur les Glacis M. Merklé ; nous avons continué notre promenade ensemble jusqu'en dehors de la ville. J'ai transmis à M. Merklé les compliments de MM. Zorell et Schermann. Le nombre des étudiants de théologie à Würtzbourg n'est plus, m'a-t-il dit, ce qu'il a été autrefois. La fermeture des Séminaires princiers lors du Kulturkampf l'avait beaucoup augmenté. Ensuite, est venue l'affaire Schell : il est vrai que si la réputation de Schell éloigne certains étudiants, elle en attire d'autres. M. Merklé a parlé avec grande estime de M. Duchesne qui tient sa place à la tête de l'Ecole française, comme personne ne l'a jamais tenue, et qui joint à sa science beaucoup d'esprit. On lui a raconté que M. Duchesne à propos d'un travail allemand sur les saints mérovingiens, avait comparé l'auteur à un rhinocéros triant de la porcelaine à coups de corne. M. Merklé a convenu que M. Schell est très difficile à comprendre même pour des Allemands. »

« Ce matin, à neuf heures, cours public de M. Schell sur Nietzsche et le Christianisme. L'auditoire était considérable. M. Schell parle bien : ses gestes très nombreux ne sont pas toujours très naturels. Il a expliqué comment d'après Nietzsche saint Paul a détruit l'œuvre du Christ en fondant l'Eglise...

« Vers cinq heures, je me présentais chez

M. Schell qui m'ouvrait lui-même, en manches de chemise. Après avoir passé un veston, il a causé avec moi aimablement; il m'a parlé de Blondel et de Loisy. Le recteur aussi m'a reçu le mieux du monde, m'ouvrant lui-même sa porte. Il ne m'a pas laissé parler beaucoup; il m'a dit d'ailleurs des choses fort judicieuses sur la foi, la théologie, la science...

« Hier matin, cours de M. Schell sur la catholicité de l'Eglise et sur son organisation. C'est, dit-il, l'affaire du théologien, c'est l'affaire de la raison de savoir quand une décision du Pape constitue une définition infaillible. Qu'on n'aille pas croire que l'infaillibilité du Pape nous dispense de nous servir de notre raison. »

On était à la fin de juillet, l'été devenait très chaud, et après un long voyage où il s'était dépensé sans compter, l'abbé Morel sentait le besoin de se reposer. Il alla passer un mois à Dresde, chez un prêtre, M. Infalt, qui voulait prendre des vacances et qu'il remplaça dans son ministère. La richesse artistique de Dresde, le charme des sites des environs lui procurèrent d'agréables distractions qu'il goûta cette fois sans songer autrement à la théologie positive.

Mais il avait hâte de rentrer en France. Parti de Dresde à la fin d'août, il visita sur

sa route Leipzig, Weimar, Eisenach et la Wartbourg, Fulda, Francfort et Strasbourg. Ce ne fut pas sans une douce émotion qu'il franchit la frontière et qu'il rentra dans son pays qu'il avait quitté depuis plus d'un an. « A la nuit tombante, j'étais à Laveline. Au moment où je passais la frontière, le soleil caché pendant la montée reparaissait derrière la cime des arbres du bord de la route. J'avais du plaisir, tandis que l'ombre grandissait derrière moi, à voir la lumière éclater encore sur la terre de France. » Ce long voyage à travers des pays qu'il avait aimés et dans des villes où il avait trouvé de précieux secours pour ses études, ne l'avait pas détaché de la France. Il écrivait à un de ses amis quelque temps après son retour : « Finalement je suis rentré, non sans un soupir de soulagement dans notre vieux pays de France, qui, en définitive, vaut encore mieux que les autres. C'est encore chez nous qu'il y a le plus de ressources, de l'argent d'abord, puis une culture plus avancée et plus répandue, puis du dévouement, puis des intelligences claires, puis des sentiments généreux. Sortir de France est un moyen infaillible pour apprécier la France. »

Cependant, il avait appris bien des choses hors de France. Il eut un moment l'idée d'en faire la synthèse et de marquer en quoi sa

personnalité s'était développée et son esprit enrichi. Voici le début de son travail :

« Une réforme religieuse s'impose ; mais qu'y a-t-il au juste à faire et quels sont les moyens à employer ? Je suis allé demander à l'Italie, à l'Autriche, à l'Allemagne, les éléments d'une réponse à ces graves questions. Je sens le besoin de méditer sur ce que j'ai vu et entendu au cours de mon voyage, de préciser les enseignements qui s'en dégagent et d'en tirer des conclusions pour l'avenir. Naturellement, j'ai tenu un journal de route ; mais je n'y ai noté que des faits, et çà et là quelques lignes de réflexions, quand je sentais une impression plus forte ou plus nette. Au-dessous de ces sensations fugitives, un travail presque inconscient s'est fait peu à peu, une sorte de tassement, dont les résultats ne se trouvent pas dans mon journal, parce qu'ils ne datent pas de tel ou tel jour. Des jugements se sont formés sur les hommes, sur les institutions, sur les peuples. Il s'agirait de raisonner ces jugements, de s'assurer s'ils sont fondés et jusqu'à quel point ils le sont. Sont-ils des généralisations hâtives, jaillies un beau jour d'une mésaventure sans portée ? ou bien ont-ils dans la réalité des racines solides et faut-il leur accorder l'autorité due aux convictions lentement mûries ?

« Mais est-il si facile de débrouiller la com-

plexité de mes impressions? De récents philosophes, Bergson notamment, affirment que notre connaissance des choses se borne à ce qui intéresse notre action; nous laissons de côté ce dont nous n'avons pas besoin pour agir, et, fatalement, les images incomplètes ainsi formées sont toujours plus ou moins fausses : les proportions de la réalité n'y sont plus conservées. On m'a laissé espérer que je serais professeur de théologie : dès lors, je suis porté à donner aux questions d'enseignement théologique une importance exagérée... »

Après ce grave début, l'abbé Morel s'arrêta, et jamais plus il ne tenta de faire la synthèse de ses impressions de voyage. Il avait compris probablement qu'il n'était pas encore temps, que sa formation n'était pas achevée, que sa personnalité n'était pas fixée encore et qu'avant de faire le bilan de ses idées et de préciser son attitude, il devait d'abord trouver sa voie. Il comptait pour cela sur la Providence et la Providence ne devait pas tromper son attente.

CHAPITRE VI

L'abbé Morel au Séminaire Saint-Vincent de Paul
Voyage en Angleterre

Au mois d'octobre 1901, l'abbé Morel arrivait à Paris, plus incertain peut-être que jamais sur la direction qu'il allait donner à sa vie. Depuis deux ans, on lui faisait espérer une chaire à l'Institut Catholique, mais les circonstances ne permettaient pas de le nommer encore, et on lui conseillait d'attendre patiemment une bonne occasion. Il songeait donc à s'installer provisoirement et à continuer ses études de théologie positive. Après avoir frappé inutilement à plusieurs portes, il arriva un matin au Séminaire Saint-Vincent de Paul, rue du Cherche-Midi, où le supérieur, M. Portal, le reçut avec cordialité et avec joie et lui offrit de suite une situation qui lui permettait d'attendre et qui devait lui rappeler les fonctions des répétiteurs de Tubingue : il était chargé de diriger et de surveiller à l'intérieur du Séminaire, le travail des abbés qui se préparaient à la licence

de théologie ou à la licence ès sciences. L'abbé Morel était ravi, et il bénissait la Providence.

Mais, il n'avait pas encore ouvert sa valise qu'une lettre malencontreuse arrivait de l'Evêché de Saint-Dié : les Pères du Saint-Esprit quittaient leur collège d'Epinal, ils étaient remplacés par les prêtres du diocèse, l'abbé Morel était nommé professeur de mathématiques et il devait entrer en fonctions dans quinze jours. L'abbé Morel fut atterré : ainsi donc, les études qu'il faisait depuis trois ans et ce pénible voyage qu'il venait d'achever ne porteraient par leur fruit ; et après avoir quitté avec regret les mathématiques pour entrer dans la théologie positive, il devait revenir aux mathématiques au moment où sa compétence en théologie allait s'affirmer. Sa douleur fut profonde ; mais habitué qu'il était à se laisser conduire par la Providence, il n'eut pas un instant la pensée de refuser, ni même de se plaindre ou de faire valoir les raisons qui devaient le retenir à Paris ; il se disposa simplement à partir pour Epinal.

Heureusement, le collège d'Epinal continua à fonctionner comme par le passé et on n'eut pas besoin des services de l'abbé Morel. Après un mois d'inquiétude, il put enfin, comme il l'écrit dans son carnet, « défaire sa valise » et s'installer.

Au moment où l'abbé Morel entre au Séminaire Saint-Vincent de Paul, il faut nous rendre compte de son état d'esprit et des idées principales qui le guident. Il est passé par toutes les disciplines : mathématiques, lettres, histoire, théologie rationnelle, théologie positive, philosophie, et de chacune il a gardé avec des notions précises les éléments d'une méthode de travail qui est la méthode scientifique : elle consiste à substituer en toutes choses le fait à l'abstraction, à recueillir un grand nombre de faits avant de généraliser, à les critiquer avec soin, à les comparer, à les interpréter. Cette méthode, il l'a appliquée à l'observation directe des hommes et des choses : il a vu en Europe tout ce qui peut interresser un homme d'études et il connaît les habitudes et les procédés des Universités et des savants les plus célèbres. Il sait les langues étrangères, surtout l'anglais et l'allemand, les langues de la critique religieuse, qu'il parle et qu'il écrit couramment : ainsi aucune œuvre importante sur la matière théologique, qui paraîtra en Angleterre, en Allemagne ou à Rome ne pourra lui échapper. Il est frappé de l'insuffisance scientifique du clergé, en France et à l'étranger, et avec tous ses amis de France, avec ceux qu'il a rencontrés à Tubingue, à Münich, à Würtzbourg, à Vienne, à Rome même, il est convaincu de la néces-

sité d'une réforme intellectuelle, comme d'autres qu'il admire mais qu'il ne suit pas, faute de compétence, sont convaincus de la nécessité d'une réforme de l'action pastorale. En même temps, toutes ses idées théologiques sont dissociées : il a abandonné toutes ou presque toutes ses anciennes positions qui ne lui paraissaient pas « défendables ; » il pose tous les problèmes religieux d'une manière nouvelle avec une hardiesse que, dans quelques années, il trouvera excessive ; et il se demande non sans une vive anxiété quelle va être sa théologie de demain.

Il est bien décidé à se servir des matériaux qu'il a amassés, de sa connaissance des langues, pour défricher avec une bonne méthode scientifique le champ de la théologie positive, pour réformer et former les prêtres, pour adapter l'ancienne théologie aux besoins nouveaux, et pour répondre d'une manière précise aux questions qu'il pose lui-même et qu'on pose autour de lui d'une manière de plus en plus inquiétante. Mais cette œuvre multiple, il la fera lentement, posément, sans sortir de sa « librairie, » sans chercher la renommée et le bruit ; il est le type de ces savants de cabinet qui dépouillent des in-folio, corrigent et annotent des textes et ont une influence de cénacle. Le séjour au Séminaire Saint-Vincent de Paul allait le transformer profondément.

Le Séminaire Saint-Vincent de Paul, au moment où l'abbé Morel y entra, avait deux ans d'existence. Il avait été fondé pour recevoir un groupe d'étudiants ecclésiastiques de l'Institut Catholique de Paris, le Séminaire des Carmes étant devenu insuffisant. Le petit nombre des étudiants et le bon esprit qui les animait avaient permis d'organiser cette maison d'une manière très large qui tenait autant du convict que du Séminaire proprement dit : on y travaillait avec entrain, sans contrainte et sans mélancolie. Le supérieur, M. Portal, savait y attirer de temps en temps les hommes d'œuvres, les hommes célèbres, Français ou étrangers, de passage à Paris, qui venaient donner à tour de rôle aux étudiants le spectacle et la leçon d'une activité s'exerçant dans le réel ; on ne risquait pas ainsi d'oublier dans les livres la vie concrète. L'observateur toujours attentif qu'était l'abbé Morel prenait sa part de ce spectacle varié ; mais il se tenait volontiers un peu à l'écart, silencieux et effacé.

Dans la vie plus intime des directeurs et des répétiteurs, il évitait dans les premiers temps toute conversation sur les sujets qui le préoccupaient le plus ; il se contentait d'apporter son trésor d'observations piquantes, d'histoires curieuses, et d'en faire part à tous avec cette candeur et cette bonté qui étaient un

charme. Il nous ravissait et il nous étonnait ; la géographie, l'histoire, l'art héraldique, l'archéologie n'avaient pas de secrets pour lui ; et nous en étions venus à dire couramment : « M. Morel, vous qui savez tout... » Positivement il savait tout, avec une précision dangereuse pour les hommes ordinaires qui se contentent d'une vérité approximative. Il mettait sa joie dans les rectifications imprévues, dans ces détails sans importance que le commun des hommes néglige : un géographe nous parlait-il du Canada ou de la Chine, nous savions par l'abbé Morel qu'il ne connaissait pas à fond les chemins de fer canadiens ou qu'il avait confondu deux affluents du Yank-Tsé-Kiang. Nous savions des choses plus belles encore : il nous apprit un jour que si le fils du comte de Paris s'appelle Philippe, c'est parce que le père d'Alexandre s'appelait aussi Philippe ; et, avec une aisance déconcertante, il remontait depuis Philippe d'Orléans jusqu'à Philippe de Macédoine en passant par toutes les branches et toutes les familles intermédiaires (1). Ces jeux d'un esprit capable des plus hautes spéculations avaient une saveur exquise : et ceux qui ont connu les heures de récréation où il nous charma si souvent ne les oublieront jamais.

Dès le premier jour, je veux dire dès qu'il

(1) Cette fantaisie fut rédigée et publiée dans l'*Univers*.

fut certain de passer l'année à Paris, il organisa méthodiquement son travail. Son temps appartenait d'abord aux étudiants et voici comment il entendait son devoir de répétiteur. Il écrit à un de ses amis : « Mes occupations, pour être mal définies, ne laissent pas d'être très absorbantes. Chaque semaine, je fais une petite conférence aux théologiens ; un de mes principaux soucis est de leur persuader qu'ils ne comprennent le sens ni des mots qu'ils emploient ni des propositions qu'ils affirment. Ils paraissent très étonnés quand on leur demande ce qu'ils entendent par telle expression : assurément cela ne fait point partie du travail de la mémoire, le seul auquel ils aient songé. Les scientifiques entament mon temps pour les « colles » et l'obligation où je me trouve de repasser des théories bien oubliées, par les explications qu'ils me demandent, par les problèmes qu'ils me font voir. Vous savez où peut entraîner la recherche de la solution d'un problème. »

Une partie de son temps était absorbée par une collaboration régulière au *Bulletin Critique* et aux *Petites Annales de Saint-Vincent de Paul*. Les *Petites Annales*, revue modeste s'il en fût, se proposaient de recueillir des documents inédits et de provoquer des études sur saint Vincent et sur son œuvre. Mais le directeur ne tardait pas à joindre à sa petite

revue un supplément qui la dépassait en portée et qui, sans faire du bruit et sans rien promettre, tenait ses lecteurs au courant du mouvement théologique. L'abbé Morel y écrivit de nombreux articles sous le titre assez vague et très innocent de *Publications Anglaises*, *Publications Allemandes :* en réalité, c'étaient de robustes comptes rendus qui disséquaient et analysaient les œuvres théologiques nouvelles les plus importantes de l'Angleterre et de l'Allemagne. Il débutait par une analyse du livre si apprécié de M. Hogan : *Les Etudes du Clergé ;* il ne cachait pas qu'il voyait dans cet ouvrage, si modéré de ton et si riche d'aperçus nouveaux, un véritable guide pour le clergé : c'était bien de cette manière qu'il fallait tenter cette combinaison tant désirée de l'esprit de la tradition et de l'esprit moderne. Les *Petites Annales* moururent bientôt, feuille éphémère que nous avions aimée, qui avait des lis sur sa couverture et qui était lue avec un égal plaisir — chose curieuse — par la plus humble des sœurs de Charité et par les plus doctes professeurs de Séminaire. L'abbé Morel avait eu le temps d'y écrire des articles sur *Le Catholicisme au vingtième siècle* de Mgr Ehrhard, sur *Les Dissertations et Recherches sur l'histoire de l'Eglise*, de M. Funk, sur la *Morale Catholique*, de Mausbach, sur le *Sacrifice Eucharistique* de Mortimer, sur l'*Histoire de*

l'idée du sacrifice de la Messe dans l'Antiquité et le Moyen Age, du Dr Renz, sur *Le Saint-Baptême*, du Rev. Stone, sur *La Confirmation*, du Rev. Hall, sur l'*Histoire de l'Eglise grecque*, de Hort, sur l'*Expansion du Christianisme*, de Harnack.

En même temps qu'il publiait ces articles, l'abbé Morel s'occupait d'un travail plus important, une édition des *Pères Apostoliques* avec Introduction et traduction française. Il écrivait aussi pour le Dictionnaire de Théologie un article sur *Le Baptême chez les Protestants*. Il devait écrire plus tard, pour le même Dictionnaire, un article sur *La Confession chez les Anglicans*.

Son esprit toujours inquiet cherchait la solution des graves problèmes qu'il avait posés depuis quelques années et dont la préoccupation l'avait suivi dans ses voyages à Rome, à Vienne, à Berlin et à Tubingue. Il travaillait et il priait, ne séparant jamais le travail de la prière; il assistait au cours de M. Loisy sur les Paraboles Evangéliques, et il allait de temps en temps à Bellevue interroger le célèbre professeur. Certains points se précisaient dans son esprit; mais, sur l'ensemble, il restait dans l'incertitude; il ne voyait pas encore les grandes lignes de la théologie de l'avenir; et, s'il devait contribuer à les tracer, il en était encore à chercher son rôle et sa voie.

Cependant son attention était éveillée, chaque jour un peu plus, sur d'autres questions, et, lentement, sans qu'il s'en doutât peut-être, une autre influence s'exerçait sur lui et allait le faire sortir de la théologie spéculative qu'il aimait pour l'entraîner dans l'action qui ne l'attirait pas par elle-même. Cette influence ne tenait pas à des causes qu'il soit facile de préciser; elle était plutôt le résultat de l'air qu'il respirait. Certaines idées générales communes à M. Portal et aux amis qui le fréquentaient dans l'intimité constituaient ce que j'ose appeler l'âme de la maison. Oui, cette maison avait une âme; l'abbé Morel le découvrait maintenant et il se laissa pénétrer par elle.

Dans le cercle intime des directeurs il comprenait que le Supérieur et ses amis avaient une conception personnelle de l'avenir de l'Eglise qu'ils s'étaient faite non pas dans les livres mais dans un contact prolongé avec la réalité. Il apprit comment cette conception était née. Il s'initia à ce grand mouvement religieux qui avait agité l'Angleterre quelques années auparavant, et auquel il était resté étranger, n'en soupçonnant pas la profondeur.

Travaillée depuis les débuts du mouvement d'Oxford par un besoin d'union avec l'Eglise Mère, l'Eglise Anglicane avait évolué vers Rome, et, se trouvant tout près d'elle, elle cherchait un terrain d'entente et de

réconciliation. Les politiques ne manquaient pas qui prétendaient trouver ce terrain et l'aplanir; mais les hommes nouveaux de l'anglicanisme, âmes droites et élevées, convaincus qu'ils avaient avec eux la grâce du Christ par les sacrements et par le sacerdoce, répugnaient à toute négociation obscure et voulaient se réconcilier au grand jour. Ils souhaitaient une conversation amicale d'Eglise à Eglise qui permettrait de dissiper les équivoques et qui préparerait l'union des Eglises par l'union des cœurs.

Or, il arriva qu'en même temps, en France et en Angleterre, il y avait deux hommes qui souhaitaient ce rapprochement et qui en comprenaient d'une manière analogue les conditions. La Providence les avait mis en rapport et les avait unis d'amitié; ils crurent qu'il y avait là une indication de Dieu et ils se mirent à l'œuvre. Je n'ai pas à faire ici l'histoire du mouvement créé en France et dans l'Eglise Romaine par la brochure de M. Portal sur les *Ordinations Anglicanes* et par la *Revue Anglo-Romaine* qu'il fonda et qu'il dirigea; je n'ai pas non plus à décrire le mouvement analogue que Lord Halifax entretenait avec soin dans l'Eglise Anglicane par ses discours et par son action personnelle. Il faudrait tout un volume, et peut-être se décidera-t-on à l'écrire, pour raconter ces événements, cette suite de péri-

péties qui constituent un vrai drame. Quand on y regarde de près, on est frappé de la somme de bonne volonté et de loyauté qui fut mise en commun par les deux partis; on constate avec émotion que tous, Anglicans et Romains, désiraient ardemment être frères dans le Christ, qu'ils priaient avant d'écrire et d'agir, qu'ils crurent un moment leur rêve réalisé, et qu'il y eut des cœurs brisés quand ce rêve fut brisé.

On se dit aussi que tant de mérites ne peuvent pas être perdus. Et de fait, un moment arrêtée, l'évolution de l'Eglise Anglicane vers l'unité a continué et elle continue encore, parce qu'elle est dans la logique des choses, et que l'union devient un fait nécessaire quand on l'a sincèrement et longtemps désirée.

M. Portal fit connaître à l'abbé Morel cet état de choses; il lui parla de la situation morale de l'Eglise d'Angleterre, et il ébaucha devant lui le portrait des principaux anglicans qui avaient travaillé avec lui et qui travaillaient encore à l'union. L'abbé Morel sentit une émotion pareille à celle qu'il avait éprouvée en face de M. Griffith, ce jeune prêtre plein de piété, qui cherchait à connaître les titres de l'Eglise Romaine et qui s'était ouvert à lui avec tant de confiance. Mais, cette fois, ce n'était pas l'âme d'un seul homme qu'il avait devant lui; c'était pour ainsi dire l'âme de

toute une Eglise qu'il fallait connaître et qu'il fallait aimer. Il se sentait attiré et conquis; les problèmes théologiques posés en France par la curiosité des exégètes et des philosophes passaient au second plan; il y avait l'Eglise; il y avait les Eglises; et il y avait une action possible d'une Eglise sur une Eglise pour amener l'unité. Ce problème posé en pleine vie était plus passionnant parce qu'il englobait plus de réalité. L'abbé Morel tira la conclusion de toute cette année de réflexion en partant pour l'Angleterre, au mois de juin 1902.

Ce voyage était bien différent de tous ceux qu'il avait entrepris jusqu'à ce jour. Il ne s'agissait plus maintenant d'étudier une langue ni même de faire une enquête sur l'enseignement de la théologie positive ; il s'agissait de voir des âmes, de pénétrer des consciences chrétiennes non romaines, et de se rendre exactement compte de la position historique et théologique d'une Eglise, qu'il avait regardée jusque là comme protestante et qui prétend être catholique.

Il fut émerveillé. Il retrouva à Londres son ami M. Griffith, toujours désireux de l'union; surtout il entra en relations avec les hommes les plus marquants de l'Anglicanisme. Il habita pendant quinze jours sous le toit de M. Lacey à Madingley; il connut le P. Puller,

M. Riley, M. Birkbeck qui l'étonna et piqua sa curiosité par ses renseignements sur l'Eglise Russe. Enfin, il terminait son voyage par un séjour à Hickleton chez Lord Halifax. Ce fut là, comme il le dit lui-même, qu'il comprit l'histoire religieuse des dix dernières années et qu'il sentit vraiment que l'union était nécessaire et qu'elle se ferait. Observateur et méditatif, vivant surtout par la réflexion et par la prière intime, l'abbé Morel fut séduit par ce gentilhomme chrétien qui mettait tant de noblesse dans sa foi, dont l'action constante et inlassable pour l'Eglise n'était que le rayonnement de la vie intérieure, qui regardait haut et loin, et qui apportait dans les relations quotidiennes cette simplicité, cette bonne grâce et cet esprit que, dans notre vanité, nous regardons comme des qualités de notre race. « Plus je vois Lord Halifax, écrivait notre ami, plus je constate chez lui une bonté extrême et un dévouement sans bornes à l'œuvre qu'il poursuit. Quand j'entends des catholiques dire, croyant faire à Lord Halifax un grand honneur, qu'on ne peut contester sa sincérité, je vous assure que je tombe de haut. C'est à peu près comme si on venait me dire sérieusement que tel de mes amis n'a jamais assassiné personne. Je ne crois pas que rien puisse faire sentir aussi bien quel

malheur est le schisme, que de voir une âme pareille séparée de nous... Ce n'est pas Lord Halifax qui se préoccuperait beaucoup des objections qui arrêtent le P. Puller... En définitive, ce n'est pas la réfutation des objections qui peut avancer les choses. Ceux qui ont compris que la fin du schisme serait un immense bienfait font bon marché des objections. Ils gardent les yeux fixés sur le but et, dans leur désir d'y parvenir, ils ne s'attardent pas aux détails du chemin. L'œuvre la plus utile est de faire sentir que la réunion est nécessaire, qu'elle se fera certainement. Cette idée mise dans la tête des gens, tout sera fait. Comme cela vous sort des abstractions de vivre avec Lord Halifax! »

Par de nombreuses conversations avec son hôte, l'abbé Morel comprenait la position que prennent les Anglicans. Nos chefs, lui disait Lord Halifax, se sont brouillés un jour avec l'Evêque de Rome; c'étaient deux familles qui se séparaient, mais elles restaient unies toutes les deux à la source commune, au Christ. Des polémiques suivirent la séparation et engendrèrent les haines; il y eut des torts des deux côtés. Chacune des deux familles évolua d'ailleurs dans des directions différentes, suivant son caractère et suivant sa logique propre, de telle sorte qu'après plusieurs siècles elles peuvent paraître assez

différentes. Mais voilà que, sentant le besoin d'une réconciliation, nous marchons depuis cinquante ans afin de diminuer la distance qui nous sépare de Rome ; un travail considérable s'est fait, la réconciliation approche. Mais comment se fera-t-elle ? Par l'émiettement progressif de notre Eglise ? Ce serait bien long. Et d'ailleurs les conversions individuelles, au lieu de hâter l'union, ne font peut-être que la retarder en accentuant le conflit. Si je ne croyais pas à nos Ordres, je ne resterais pas un instant où je suis. Chercher à nous prendre nos frères un à un ne serait pas de la part de votre Eglise un procédé irénique ; ce serait blesser comme le sentiment d'une unité familiale : les enfants suivent le père. L'union se fera par en haut, par les chefs, et en corps ; quand les deux familles seront réconciliées, les enfants seront heureux de se reconnaître, de prier et de communier aux mêmes autels. Cette heure viendra quand nos cœurs seront prêts, quand, laissant de côté toute pensée d'intérêt ou d'amour-propre, nous voudrons oublier nos vieilles querelles, nous pardonner nos torts réciproques et nous donner la main. Travailler à l'union, c'est préparer les cœurs à l'union, c'est faire que les frères séparés se connaissent, se comprennent, s'estiment et s'aiment.

Ces propos chrétiens, dont je ne donne qu'un

vague résumé, pénétraient dans l'âme de l'abbé Morel, et, à la fin de son séjour, lui expliquaient tout ce qu'il avait vu et entendu. C'était le vrai bénéfice qu'il retirait de son voyage. Il n'est pas inutile, cependant, de citer quelques passages de son carnet intime et de sa correspondance, afin de faire comprendre par quelle marche lente et sûre il arriva à cette vue claire des choses.

Le lendemain de son arrivée à Cambridge, son hôte, M. Lacey, l'amenait à une réunion des anciens élèves du *Theological College* d'Ely. Ce collège fondé par les anglicans à la suite du mouvement d'Oxford et de la réaction « anti-protestante » au sein de l'anglicanisme, est un véritable séminaire où les futurs ministres viennent passer une année, après avoir terminé leurs études universitaires, et se former à leur mission. « Une *Holy Eucharist* fort solennelle fut célébrée. Le peuple était fort peu nombreux, mais en revanche le clergé ne manquait pas. Il y avait là cinq ou six évêques, sans compter un archimandrite grec. Une procession imposante alla chercher l'évêque d'Ely à la porte de la cathédrale ; on portait des croix et des bannières, et les membres du clergé avaient sur leur ample surplis leurs insignes académiques. Ils marchaient lentement, en chantant une version anglaise de l'*Exurgat Deus* sur un mode de plain-chant.

M. Lacey resté près de moi me mit entre les mains un *Prayer-Book*, et j'avais, de plus, la petite brochure contenant les cantiques exécutés en ce jour. M. Lacey chantait lui-même, préférant parfois les vieilles paroles latines à la traduction anglaise. Le clergé fit la communion après l'évêque d'Ely, à jeun, et sous les deux espèces. Une seconde procession termina la cérémonie...

« Avant le lunch, j'eus le temps de constater l'extrême variété des costumes ecclésiastiques anglicans. Ils étaient tous en noir, et tous avaient une sorte de col romain. La plupart portaient des soutanelles, mais un bon nombre avaient la soutane sous le camail, comme en France. Le lunch eut lieu sous une grande tente : trois tables parallèles, et au bout, une table d'honneur. Il y avait là plus de trois cents clergymen. Je pris place entre M. Lacey et M. Griffith. Après les grâces récitées sur un signe de l'évêque d'Ely par un jeune ecclésiastique, les toasts commencèrent, et tout d'abord ledit évêque leva son verre à la santé de *Church and King*. Les discours se succédèrent : le principal du collège eut beaucoup de succès ; je ne pouvais malheureusement comprendre ses saillies, mais j'entendis qu'il saluait les visiteurs épiscopaux, qu'il se félicitait de la présence dans l'assemblée d'un abbé Morel qui représentait l'Eglise galli-

cane (!) et de l'archimandrite de Corfou qui représentait l'Eglise grecque. On regarda les susnommés et on applaudit. L'archimandrite en robe café au lait, avec une croix d'or, la tête couverte d'une coiffe noire cylindrique, se leva à son tour et parla en excellent français. Il parla des désirs d'unité qui se sont manifestés de divers côtés, notamment de la part de l'Evêque de Rome. Malheureusement, Léon XIII exige la soumission, et l'Eglise des sept conciles œcuméniques n'entend pas les choses ainsi. L'archimandrite se félicita des bons rapports de l'Eglise anglicane avec l'Eglise orientale orthodoxe : d'après lui, la première serait un rejeton de la seconde, un rejeton qui a pris racine à son tour et qui est devenu assez fort pour vivre de sa vie propre. On ne voit pas très bien ce que l'Eglise anglicane doit à l'Eglise orientale orthodoxe. L'archimandrite termina en levant son verre à l'union de tous les chrétiens. »

A l'issue de cette première cérémonie, l'abbé Morel écrivait à un ami : « Tout cela me laisse une impression à la fois triste et consolante. On sent mieux quel malheur a été le schisme, quand on voit avec quelle peine certains Anglicans réussissent maintenant à se rapprocher des vieilles traditions catholiques. Ceux de l'extrême-droite sont prêts à accepter le concile de Trente et le concile du Vatican,

en les interprétant peut-être un peu à leur façon. Malheureusement, de l'extrême-droite à l'extrême-gauche, il y a toute la distance du catholicisme au calvinisme. »

Après avoir étudié en détail l'Université de Cambridge, l'abbé Morel quittait M. Lacey dont il ne devait jamais oublier le charmant accueil et se rendait à Oxford. Il y rencontrait M. Vercesi, rédacteur de l'*Osservatore Cattolico* de Milan, son ami depuis plusieurs années, qui étudiait comme lui l'Angleterre religieuse; ils mirent en commun leurs lumières, et ils déclaraient avoir gagné tous deux à cette alliance. Grâce à l'obligeance de M. Riley qui se fit leur guide pendant quelques jours, ils purent voir de près l'Université d'Oxford. L'abbé Morel fut surtout frappé de l'excellente organisation des collèges universitaires; il retrouvait ses chers répétiteurs de Tubingue dans la personne des *fellows* dont les fonctions sont identiques; les *fellows* l'accueillaient avec autant de bonne grâce que les *Repetenten*, et il ne se faisait pas faute de les interroger sur toutes les questions qui l'intéressaient.

A Oxford, chez les Pères de Cowley, il remarque une foule de détails qui lui rappellent Rome; il assiste à une grand'messe de Saint-Barnabé « avec diacre et sous-diacre, en ornements rouges, cérémonie qui ressem-

blait beaucoup plus à une messe romaine » que tout ce qu'il avait vu jusque là. Il écrit à un de ses amis : « Votre souvenir me poursuivait, pendant que je relisais ces jours-ci le livre de Thureau-Dangin sur la Renaissance catholique en Angleterre et sur le mouvement d'Oxford. Le doigt de Dieu se montre dans cette histoire. Lisez ce livre; il vous fera du bien et vous renseignera sur la situation religieuse de l'Angleterre. Il est vrai qu'il s'arrête en 1845 et qu'il ne peut vous dire le progrès que les idées catholiques ont fait depuis lors au sein de l'Anglicanisme. Hier encore, je faisais visite à un professeur de théologie, le Dr Sanday, chanoine de *Christ Church*. Il a été élevé dans les idées qu'on appelle évangélicales, c'est-à-dire dans les tendances protestantes. Et maintenant il devient *High Church ;* ses études historiques le rapprochent de nous et dans un sermon public il a souhaité la réunion. J'en parlais à un prêtre anglican de la maison où je suis, qui est lui-même fort instruit sur l'antiquité chrétienne : il trouve cette évolution naturelle chez quiconque étudie l'histoire de l'Eglise. » Je vais citer la fin de cette lettre parce qu'elle montre avec quels sentiments de prêtre il assistait à cette évolution de l'Eglise anglicane : « Nous sommes tous sur la terre pour continuer la mission du Christ, c'est-à-dire pour prendre part à la réali-

sation des desseins de la bonté divine sur le monde. Le rôle du prêtre continue plus directement le rôle du divin Sauveur, mais tout homme a sa place marquée dans l'œuvre à accomplir. Les travaux de tous, les souffrances de tous servent à élever l'édifice. Et ceux qui ont la part la plus dure, ceux à qui Dieu demande davantage sont en définitive ceux dont le sort est le plus enviable. » Comme on sent que ce prêtre serait heureux de souffrir pour hâter le jour de l'union!

D'Oxford l'abbé Morel se rendit à Londres où il retrouva pour quelques jours son ami Griffith, avant d'aller à Hickleton chez Lord Halifax. Ils reprirent leurs conversations d'autrefois. « Nous avons conduit dom Vercesi à l'omnibus et j'ai accompagné M. Griffith sur la route de Richmond Road. Nous parlions de la situation religieuse. « Dieu seul peut savoir comment cela finira, » a conclu M. Griffith. Je suis rentré sous l'impression de cette conversation. Pourquoi faut-il que tous ceux qui aiment le Bon Dieu et croient au Christ Rédempteur ne puissent le prier ensemble? »

Il voit d'ailleurs d'autres prêtres aussi rapprochés de Rome que M. Griffith. « Après midi je suis allé à Shoreditch. J'y ai eu l'Evensong, le Sermon et la Bénédiction. A la bénédiction, *O Salutaris*, Litanies des Saints, *Tantum ergo*, *Divines Louanges*, *Laudate Dominum*,

le tout en anglais. L'autel était illuminé. Ensuite souper avec le « Vicar », les deux « Curates » et un jeune laïque. Ces messieurs se croient assez « catholiques » pour parler librement des Anglicans. La seule chose qui retient M. Evans, le Vicar, dans l'Anglicanisme, c'est la décision pontificale sur les ordres anglicans ; il la trouve en désaccord avec son expérience intime. On suit à St Michael's Shoreditch l'ordo de Westminster. J'ai eu en main le bréviaire d'un des curates ; le propre des diocèses anglais s'y trouve avec des prières pour la conversion de l'Angleterre. M. Evans se flatte que son peuple est bien instruit de la religion... Deux jeunes filles étaient en adoration devant le Saint-Sacrement avant l'Evensong ; elles avaient quitté leur chapeau pour un voile de mousseline blanche. Une veilleuse brûlait devant une statue de Notre-Dame, qui a soulevé beaucoup d'émoi dans Londres, il y a quelques années. A la grille du chœur se trouve une image de Notre-Dame du Perpétuel Secours, contre un pilier, une image de la Sainte Face. Si j'ai bien compris, M. Evans se croit obligé au célibat de par le droit canonique. »

Mais ce n'est pas là que l'abbé Morel voit des espérances d'union ; deux ans auparavant, il y aurait vu des espérances de conversion. Aujourd'hui, il se demande s'il ne faut pas

comprendre autrement les rapports de l'Eglise Anglicane et de l'Eglise Romaine. Ses sentiments se trouvent résumés dans une lettre qu'il écrivait quelques jours après, d'Hickleton, à un de ses amis ; il faudrait pouvoir la citer tout entière.

« Voici deux mois et demi que, pour une double raison, j'ai passé la Manche. Je voulais d'abord profiter de mes derniers mois de liberté pendant l'année scolaire, pour voir le fonctionnement des Universités anglaises. On se met en vacances de bonne heure à Oxford et à Cambridge, et en arrivant, le 26 mai, j'ai vu tout juste la période des examens...

« Je voulais aussi voir sur place l'Eglise anglicane. Le temps n'est pas éloigné où le clergé laissait à quelques amateurs le soin de s'occuper de théologie. On passait quatre ans à l'Université ; on y commentait Homère et Sophocle, Platon et Virgile, et un beau jour, après un examen insignifiant, un évêque quelconque vous ordonnait diacre et prêtre. Les choses ont bien changé depuis le mouvement d'Oxford, et elles continuent à se modifier. On trouve des jeunes gens qui, après les cours classiques qui leur ont valu le titre de bachelier ès arts, demeurent un an ou deux à l'Université pour y suivre les leçons de théologie et qui vont ensuite passer un an dans quelque *Theological College* où ils mènent

une vie de séminariste — anglais — où ils font leur demi-heure de méditation, assistent à la messe quotidienne, récitent Prime et le reste jusqu'à Complies, et s'occupent à se préparer au ministère qui les attend. Et l'année achevée, devenus diacres, ils vont dans quelque paroisse bien tenue aider le clergé et terminer leur apprentissage avant d'être ordonnés prêtres.

« Le premier jour de mon séjour en Angleterre, j'ai assisté à la réunion annuelle des anciens élèves du collège théologique d'Ely... C'était la première manifestation de vie dont j'étais témoin dans l'Eglise anglicane. Bien qu'averti, je fus un peu surpris. Depuis, j'en ai vu d'autres et de plus d'une sorte, et si je retourne en France plus persuadé que jamais de la nécessité d'une autorité suprême — et d'une autorité doctrinale — je rapporterai aussi de mon voyage du respect et de l'admiration pour bien des membres du clergé anglican, sans parler des laïques. Et je reviendrai persuadé que ce serait une œuvre de première utilité que de renseigner nos catholiques sur ce qu'il y a de chrétien hors de chez eux. Ce qui divise les chrétiens, ce sont les malentendus plutôt qu'autre chose. Je m'en doutais avant de venir ici. Seulement, lorsqu'on a rencontré sur son chemin des âmes qui aiment Dieu de toutes leurs forces, qui emploient leur vie avec un dévouement sans bornes à

faire le bien tel qu'elles l'entendent, lorsqu'à la place de considérations abstraites on a devant les yeux la réalité vivante, on comprend et on se dit qu'il y a là quelque chose à faire...

« Lord Halifax est peut-être une exception. J'en conviens. Voilà pourtant un homme qui emploie son temps et sa situation à ranimer sous toutes ses formes la vie religieuse dans l'Eglise Anglicane, et qui, d'autre part, ne souhaite rien tant que la réconciliation avec Rome. Il croit au droit divin des Papes; mais il est persuadé que si les évêques ont le devoir de se mettre en règle avec le premier des évêques, le devoir des laïques est de suivre leur évêque. Bien entendu, un homme qui va à la messe tous les matins n'a pas le moindre doute sur la validité des ordinations anglicanes. Et il n'est pas seul à penser ainsi. Et parmi ceux qui ne sont pas disposés à reconnaître l'institution divine de la papauté, il y en a beaucoup, du moins, qui trouvent que la réforme n'a été qu'une déformation, et qui, de toutes leurs forces, tentent de faire revivre l'Eglise Anglicane d'avant la Réforme avec ses croyances et sa liturgie. Ils y mettent parfois un zèle qui paraîtra puéril à certains. Je trouve que ces puérilités sont fort sérieuses, elles sont les marques d'une poussée puissante à laquelle on ne saurait accorder trop

d'attention. Je n'ignore pas qu'il y a en Angleterre des dissidents séparés de l'Eglise officielle; à côté du parti dit catholique, il y a un parti protestant au moins aussi nombreux. Que s'ensuit-il? Que tous les Anglais, que tous les membres de l'Eglise d'Angleterre, ne viendront pas à nous d'un bloc, assurément. Mais que nous ne puissions pas espérer, dans un avenir plus ou moins lointain mieux que des conversions individuelles? non. L'avenir est à Dieu, à Dieu qui depuis plus de soixante ans agite évidemment l'Eglise Anglicane. Qui sait si l'Eglise « établie » ne sera pas quelque jour « désétablie? » On a déjà parlé du désétablissement, précisément parce que les deux tendances opposées vont s'accentuant de plus en plus, et qui sait si, l'arbre ayant perdu le soutien de l'Etat, on ne verra pas tomber du côté de Rome la branche la plus lourde, la plus remplie de sève ?

« Je dois ajouter que je n'ignore pas l'existence de quinze cent mille catholiques romains en Angleterre, et qu'il m'est arrivé d'en rencontrer plus d'un depuis deux mois. Ce sont en général des gens fort timides, habitués à considérer comme diables, diablesses et diablotins quiconque ne conçoit pas toutes choses exactement comme eux. Ils ignorent l'anglicanisme autant que l'ignorent les Français. Au demeurant, des prêtres très zélés

et des laïques très pieux. Cette description ne convient pas à Wilfrid Ward, ni surtout au baron von Hügel, ni à W. Gibson. J'ai causé avec ces messieurs, ainsi qu'avec le P. Lucas, et j'ai quelque espoir de voir le P. Tyrrell avant de reprendre la route du beau pays de France, de Paris et des Vosges... Priez pour moi, afin que je n'aie pas moins d'ardeur qu'un Anglican à mettre toutes mes forces au service de Dieu. »

Enfin, si on veut avoir toute la conclusion de ce voyage de l'abbé Morel, il faut citer un passage d'une lettre qu'il écrivait à M. Portal dès son retour en France, et une lettre qu'il recevait du P. Genocchi.

« J'ai hâte de causer avec vous de l'Angleterre et des Anglais, écrit Morel. Avant-hier, je recevais de Lord Halifax une lettre délicieuse. Il est toujours plein de confiance. Et certes, si l'on ne peut prédire à terme fixe la réunion des Eglises, il est assez clair que la Providence la prépare et que Lord Halifax et ses amis sont les instruments de cette œuvre. Comme les querelles théologiques paraissent mesquines quand on voit de pures questions de mots séparer malgré eux des gens qui, en définitive, croient les mêmes dogmes et veulent le bien de toute leur âme... On me demande si j'écrirai sur l'Angleterre. Comment produire en écrivant l'impression que seule la réalité peut

donner? Il faudrait citer des faits, donner des détails, publier ce qui ne peut être publié. Ce que je souhaite, c'est que beaucoup puissent voir ce que j'ai vu, ceux-là seront convaincus. »

Le P. Genocchi à qui il avait fait part de ses sentiments lui répond avec enthousiasme : « Qu'une partie des Anglicans soient plus foncièrement chrétiens que nous, que leur esprit catholique ne soit pas loin de la perfection requise non par les théologiens, mais par la bonne tradition ecclésiastique, que nous fassions très mal de leur barrer la voie vers Rome par nos minuties curialesques et médiévales, c'est bien du temps que je le dis et que je le prêche. On m'accuse d'anglophilisme exagéré. Vos expériences, si semblables aux miennes, me consolent d'autant plus que, difficilement, les Français savent vaincre leurs antipathies nationales. »

On le voit, l'abbé Morel revenant d'Angleterre est transformé, ou plutôt il voit la nécessité de se transformer. Une idée nouvelle est entrée en lui, l'idée d'union des Eglises. Cette idée va le pénétrer peu à peu et prendre le pas sur la préoccupation des problèmes théologiques.

CHAPITRE VII

L'abbé Morel professeur

A la rentrée de 1902, la situation de l'abbé Morel allait changer et il allait être chargé d'un enseignement à l'Institut Catholique à la place du P. Largent, professeur de Patrologie qui venait de démissionner et d'être nommé professeur honoraire. Tout le monde souhaitait cette nomination et un ami de l'abbé Morel, dans une lettre qu'il lui écrivait, indiquait bien quel en serait le sens pour tout le groupe dont il était de plus en plus le centre. « Ai-je besoin de vous dire combien je serai heureux, pour vous et pour les étudiants de la Faculté de théologie, de cette nomination ? Vous allez par là achever de vous spécialiser, ce qui était devenu maintenant nécessaire après les études générales si complètes que vous avez faites, et votre enseignement ainsi préparé donnera sans doute beaucoup de fruits. Je souhaite qu'au nom d'une orthodoxie trop soupçonneuse on

ne vous mette pas trop d'entraves. Du reste, votre sagesse jusqu'à présent est de nature à rassurer les esprits timorés, et je ne doute pas que vous ne réussissiez à donner à votre enseignement l'orientation nettement progressive qui convient, sans vous attirer pour cela des difficultés. Vos grades et la durée de vos études préparatoires vous assureront, je pense, une autorité qui vous permettra d'exercer une influence salutaire, dans le conseil même de la Faculté. Soyez assuré en tout cas que je prierai pour vous et pour l'œuvre si utile que vous allez faire. »

Mais les choses n'allaient pas sans difficultés, et c'est sur un ton très détaché que l'abbé Morel écrivait à son cousin, M. Noël : « On se demande toujours qui va remplacer le P. Largent. Rien n'est encore décidé... On a bien recommandé au professeur éventuel de songer à ses futures leçons. Mais, ce professeur, habitué aux changements d'avis des administrations, et peu soucieux de se mettre prématurément en frais de livres coûteux n'a garde de se presser. Il avait songé à parler des Pères Apostoliques. Mais voici que l'on songe à traduire Patrologie par Théologie positive. Il s'est dit alors que, peut-être, il pourrait parler du Baptême et traiter l'histoire doctrinale de ce sacrement; il estime que, dans une question où le dogme est si

précis, rien ne sera de nature à troubler le sommeil de ceux qu'effarouche le mot de Théologie positive. Et il s'imagine à tort ou à raison qu'il pourra, sans trop de peine, circonscrire et débrouiller son sujet, opération qui n'irait pas sans de grosses difficultés s'il s'agissait de la Trinité ou de l'Incarnation. »

Désigné par les professeurs de la Faculté de théologie, l'abbé Morel fut nommé, au commencement de novembre, maître de conférences de Patrologie. On avait songé un moment à parler de Théologie positive, puis on avait reculé devant le mot en laissant au professeur toute liberté pour le choix de ses cours. « Certes, oui, écrivait le lendemain l'abbé Morel, je dois remercier la Providence, mais j'ai surtout à la prier de m'aider. La satisfaction d'en finir avec les incertitudes qui me pesaient depuis plusieurs années a vite fait de disparaître à la vue des difficultés de la tâche... Je pense commencer le jeudi 27. J'annoncerai que je traiterai pendant le premier semestre du Baptême d'après les Pères. Ce premier semestre durera tant que la matière s'y prêtera, toute l'année s'il le faut. Ce sera de la Patrologie et ce sera aussi de la Théologie positive, car je compte insister sur l'histoire doctrinale du Baptême, beaucoup plus que sur l'histoire liturgique. Le travail de préparation sera considérable ;

seulement, à la fin de l'année, je pourrai, je l'espère, me retrouver sans peine dans toute la littérature des premiers siècles. Je serai au courant des bonnes éditions, des ouvrages importants, et dès lors le travail sera plus facile et plus rapide. »

En le félicitant de sa nomination, un de ses amis lui indique le but qu'il se proposait d'atteindre et que tous ses amis comptaient bien qu'il atteindrait. « Je me réjouis pour vous de penser que vous devez être maintenant orienté dans une voie où vous pouvez rendre de grands services et contribuer pour une large part, soit par votre enseignement direct, soit par les études spéciales que vous serez amené à faire, au progrès des sciences religieuses... Mieux qu'un autre vous pourrez initier les étudiants aux bonnes méthodes historiques, et mieux qu'un autre, aussi, vous pourrez les aider à rétablir sur une base plus solide l'édifice intellectuel qu'ébranle nécessairement une étude scientifique de l'antiquité chrétienne. Ayant dû refaire pour votre compte la synthèse de vos croyances et de vos connaissances scientifiques, vous êtes plus apte à comprendre les besoins des esprits et à leur donner satisfaction que les professeurs qui n'ont jamais connu d'autre état d'esprit que celui qu'engendre la scolastique. C'est à ce point de vue surtout que vous pourrez avoir

une œuvre très utile à faire, et je ne doute pas que vous n'y réussissiez, quelque délicate que soit cette action sur les esprits. Croyez bien que je vous y aiderai autant que je le pourrai par mes prières. Je sais, du reste, que je puis compter sur les vôtres, et cet échange n'est-il pas le meilleur témoignage et le plus efficace que nous puissions nous donner mutuellement de notre amitié ? »

Les amis de l'abbé Morel ne se trompaient pas en comptant sur lui : à sa tâche nouvelle il donna toutes ses forces. « C'est très beau d'être professeur, écrivait-il à son cousin, mais je vous assure que même lorsqu'on ne fait qu'un cours par semaine, le métier n'est pas une sinécure. La préparation de mon cours me prend le plus clair de mon temps. Quand on veut vérifier tous les textes qu'on cite et bien s'assurer du sens qu'y versait l'auteur, on n'en finit plus de « ruenchi » les in-quarto de Migne. J'avoue que si c'est long, c'est fort intéressant, surtout parce qu'au lieu de s'en tenir à des idées abstraites, passées d'une génération à l'autre, on voit comment chaque auteur a fait sienne la tradition et l'a vécue. Là où l'on ne cherchait d'abord que des théologiens, on trouve des hommes, et dans ces hommes on trouve une religion qui est bien la même que la nôtre... Mon auditoire se compose de sept ou huit étudiants sur une

vingtaine que compte la Faculté de théologie. Si cela dure ce sera fort beau. On me trouve froid; cela tient à mon tempérament et aussi à la hâte de la préparation; espérons que peu à peu je pourrai remédier à cela. »

Oui, on le trouvait froid et il l'était en effet. Son tempérament de Vosgien mélancolique, une certaine timidité, une modestie vraie qui l'empêchait d'attribuer à son travail une grande importance, tout contribuait à rendre sa parole hésitante et un peu terne. Les élèves qui connaissaient sa valeur et ses études s'attendaient à voir un professeur brillant qui frapperait leur esprit par des considérations nouvelles et par des synthèses originales; ils furent déconcertés. Le professeur ne cherchait pas les traits piquants et il évitait avec une application marquée toute synthèse. Mais, partant de l'Evangile pour arriver jusqu'au moyen âge, il ramassait tous les textes des Pères relatifs au Baptême; il les présentait aux élèves après les avoir bien vérifiés, il les discutait et, avec eux, cherchait à en établir le vrai sens. On attendait une conclusion; on la lui demandait même parfois; il n'avait pas d'autre conclusion à offrir que la connaissance précise du sens d'une phrase. Et ainsi pendant toute l'année, avec une certaine lenteur un peu lourde, avec une sûreté qui ne laissait aucune place à l'imagination, il offrit à son

auditoire une série de fiches sur l'histoire du Baptême. Peu accoutumés à ce genre, quelques théologiens pensèrent et dirent que le nouveau professeur n'était pas intéressant; quelques-uns cependant, le plus grand nombre, aperçurent la portée de cette méthode. Ils comprirent qu'on n'étudie rien dans l'abstrait, qu'un sacrement est une chose vivante et concrète dont il faut faire l'histoire depuis son institution, que la théologie n'est pas un système tout fait que l'on reçoit d'un maître, mais qu'il faut la chercher chez les hommes qui l'ont élaborée peu à peu, et que cette étude, pour être scientifique et pour compter, doit s'appuyer sur une critique diligente et loyale des textes. C'était de la Patrologie puisque Morel enseignait à lire les Pères et prouvait bien que le théologien ne peut rien faire sans les lire, et c'était de la théologie positive, puisque cet enseignement était aussi réaliste qu'un cours de sciences expérimentales.

Qu'est-il resté de ce cours sur le Baptême? Un paquet de quatre cents fiches que je ne puis pas résumer ici; tout ce que je puis dire, c'est que chaque fiche contient un texte grec ou latin, entièrement copié, suivi de la référence exacte et de l'indication des travaux qui peuvent servir à en préciser le sens. Ce qui ne reste pas, c'est la discussion, la critique que l'abbé Morel en faisait devant ses élèves,

c'est la traduction qu'il en proposait, c'est la signification théologique qu'il en dégageait. Ce sont donc des notes sans vie et sans ordre apparent : il y a tout lieu de croire pourtant qu'elles seraient une base solide pour un traité sur le Baptême.

La seconde année, l'abbé Morel traita de l'Eucharistie. Le 29 novembre, quelques jours après la rentrée, il écrit à un ami : « Je m'occupe, en effet, de l'Eucharistie, cette année; mes élèves sont peu nombreux (dix ou douze) mais j'en ai quelques-uns de bons qui sont bien préparés et décidés à faire une étude sérieuse de la tradition catholique. Moi-même je m'acclimate de plus en plus au milieu des Pères; je deviens moins étranger à leur état d'esprit, et de plus en plus je trouve que, malgré les différences de surface, leur religion est bien la mienne. Je crois bien que, relativement à l'Eucharistie, la principale différence entre eux et nous est d'ordre plutôt pratique que spéculatif. Chez eux, en fait comme en droit, l'Eucharistie était bien le centre de la religion. Chez nous, non pas en droit, mais en fait, la Messe a perdu un peu de son sens et de la place qui lui revient. Trop de dévotions occupent les fidèles. »

Au cours de cette seconde année, l'abbé Morel modifia sa méthode : une partie de la conférence était consacrée à l'exposition faite par

un étudiant d'un sujet complémentaire de celui que le professeur venait de traiter, ainsi les élèves étaient initiés directement au travail scientifique. Je relève dans les carnets les notes suivantes : « Mon deuxième cours. L'abbé A. parle de la Διδαχή et des passages relatifs à l'Eucharistie : Leçon sur l'Eucharistie dans saint Ignace; — Leçon sur l'Eucharistie dans saint Justin; — Leçon sur l'Eucharistie dans Clément d'Alexandrie; — Leçon sur les *Tractatus Origenis* et les actes apocryphes des Apôtres; — Leçon sur le moment de la consécration dans la liturgie. » Un étudiant qui fréquentait assidûment ce cours a laissé une note qui nous renseigne sur le travail du second semestre. « On a poursuivi parallèlement deux tâches : 1° L'explication d'un auteur. C'avait toujours été le rêve de Morel de procéder en théologie comme l'on fait en littérature. L'auteur choisi a été saint Cyrille de Jérusalem. Après une lecture rapide des trois premières catéchèses mystagogiques, on s'est appliqué longuement à l'explication de la quatrième et de la cinquième catéchèse. Un élève commençait la traduction et donnait le commentaire; le professeur complétait et rectifiait au besoin; — 2° La continuation des analyses des auteurs contemporains de Cyrille ou postérieurs à son temps, de manière à illustrer largement le texte relativement court de

la catéchèse. Le texte de la catéchèse donnant l'explication des actes principaux de la liturgie eucharistique, on a été amené également à étudier au point de vue de la théologie positive les principaux textes liturgiques, et à en tirer des idées générales sur le sacrifice eucharistique. »

Le cours fini, il continuait ses études dans le même sens; mais toujours prudent et scrupuleux, il n'osait pas encore formuler des conclusions. Il écrivait à un ami : « Il s'agissait d'écrire pour vous les impressions d'un petit voyage au pays des Pères de l'Eglise, à la recherche de documents relatifs au sacrifice eucharistique. Depuis lors, le voyage s'est continué dans les meilleures conditions. J'ai notamment considéré de près le canon de la Messe latine et les textes parallèles de l'Eglise d'Orient, et j'y ai découvert quantité de choses, que d'autres sans doute avaient vues avant moi, mais que je n'avais jamais vues moi-même. J'en ai été positivement ravi, et je me réjouis à l'idée de reprendre dans quelques années, s'il plaît à Dieu, à mon cours, les mêmes questions. J'espère que, cette fois, je trouverai le temps d'écrire, non pas tant des impressions de voyage qu'une étude proprement dite sur le sacrifice eucharistique. D'ici là, je ne me sens plus le courage de rien promettre; j'ai trop à faire. »

Les conclusions que l'abbé Morel osait à peine tirer de son cours, un de ses meilleurs élèves les exprime de la manière suivante dans ses notes : « Après s'être livré à un travail d'analyse portant sur tous les auteurs des trois premiers siècles, on peut essayer une synthèse de leurs vues. I. *Le repas eucharistique :* 1° Eléments de ce repas : du pain et une coupe. Cette coupe renferme du vin mêlé d'eau; 2° Aliments du repas eucharistique : divers noms lui sont donnés, pain de Dieu, sang du Seigneur, eucharistie; mais le plus fréquent est sans contredit *le corps et le sang du Seigneur*, et cette expression résume la foi de cette période. C'est une tâche bien ingrate que de chercher à préciser davantage. On sait que c'est la même chair qui a souffert pour nous et que le Père a ressuscitée; mais, comment elle se trouve dans l'Eucharistie, c'est une question que personne ne songe à se poser. Ce qui était du pain est devenu le corps du Seigneur; il y a donc eu un changement, *mais personne ne le dit.* Toutefois on semble faire intervenir l'action de grâces et la prière pour opérer ce changement; 3° Indications relatives aux usages eucharistiques : ils ne s'expliquent pas dans la théorie protestante d'après laquelle le corps du Seigneur n'est présent qu'au moment de la communion; 4° Sens et efficacité de l'Eucharistie. Etant un

repas, l'Eucharistie a le sens de tout repas et l'efficacité de tout repas; le résultat est l'*union* avec le Christ. Ignace a beaucoup insisté aussi sur l'union que l'Eucharistie crée entre les fidèles et entre les Eglises. Le symbolisme du pain et du vin nous indique la même croyance. Les effets de l'Eucharistie sont exprimés aussi de diverses manières : vie, science, immortalité (Διδαχή), immortalité (Irénée); force et confiance (Cyprien). Il faut ajouter quelques mots sur le symbolisme particulier aux Alexandrins. L'Eucharistie, pour Clément, engendre chez nous la grâce, pour Origène la participation au Verbe. Intellectualistes, ils mettent la perfection tout entière dans la perfection de l'intelligence; de cette perfection l'Eucharistie n'est plus qu'un moyen et un signe. II. *Le sacrifice* : On est d'accord dès le début pour faire de l'Eucharistie un sacrifice. 1° Mais quelle idée se fait-on du sacrifice? Le sacrifice est une *prière en acte*, qui passe toujours pour avoir été demandée ou instituée directement par la divinité. L'idée qu'on s'en fait dépend essentiellement de la conception qu'on a de la divinité. Dans un stade inférieur de la religion, où la divinité est avant tout une puissance à craindre, le sacrifice constitue tout ce que la divinité peut attendre de l'homme; il ne vient pas de l'idée qu'on a des devoirs envers Dieu; le sa-

crifice est un marché, donnant donnant. Quand l'homme se rend compte que la divinité est une puissance morale, commandant le bien et défendant le mal, il comprend qu'il y a une deuxième manière d'arriver à Dieu, c'est la *vertu*. Le sacrifice extérieur n'a de valeur qu'autant qu'il exprime les sentiments intérieurs (confiance, amour, repentance). La conduite morale a l'avantage de plaire par soi-même, le sacrifice ne plaît à Dieu qu'autant qu'il est soutenu par les dispositions morales nécessaires; 2° *Affirmations des Pères*. A) Il n'y a pas d'autre sacrifice que le sacrifice offert par le Christ. C'est l'affirmation de l'Epitre aux Hébreux. Elle se justifie aisément : car le sacrifice du Christ est à la fois un acte religieux accepté par Dieu, offert par un prêtre, et c'est en même temps un acte libre, une offrande qui a par elle-même sa valeur. B) Tout chrétien est prêtre; le sacrifice qu'il offre est la pratique de la vertu. C) Le grand sacrifice du chrétien est l'Eucharistie; car c'est le centre du culte chrétien, l'expression la plus parfaite et la plus haute des sentiments d'un cœur chrétien à l'égard de Dieu. Et comme Dieu est surtout bonté, l'idée qui résume le mieux tous nos sentiments c'est l'idée de la reconnaissance. On ne peut concevoir cette reconnaissance sans trouver en même temps adoration, confiance, demande et

repentir. L'action de grâces est un acte; cet acte c'est tout d'abord l'offrande des prémices de la création (Irénée, Origène). Cette offrande est ordonnée par le Sauveur, en mémoire de sa *Passion*. Elle devient ainsi un mémorial, d'autant plus précieux que, pendant la cérémonie de l'offrande, le pain et le vin deviennent le corps et le sang du Sauveur; l'Eucharistie n'est plus seulement les prémices de la Création, mais ceux de la Rédemption. »

Le cours de la troisième année porta sur saint Athanase ; l'abbé Morel l'annonçait en ces termes à un ami : « Mon cours a pour sujet cette année saint Athanase et l'Arianisme. Je ne sais pas trop s'il intéresse mes élèves, mais je vous assure qu'il m'intéresse beaucoup. Et je doute qu'il y ait pour les prêtres un aliment plus substantiel de la vie religieuse que l'étude de la tradition catholique dans les Pères. » Je relève quelques notes dans son carnet. « Aujourd'hui cours sur le docétisme ; — Cours sur Calliste et Hippolyte ; — Leçon sur saint Justin et saint Irénée ; — Cours sur Origène ; — Cours sur Arius ; — Cours sur la faiblesse, l'ignorance et la crainte dans le Christ d'après Athanase. »

Voici en quels termes le rapporteur de la Faculté de théologie rend compte de ce cours à la séance solennelle de fin d'année : « Le professeur de patrologie, M. Morel, a étudié

cette année *Saint Athanase et l'Arianisme*. Il ne s'est pas contenté d'opposer la doctrine du grand évêque d'Alexandrie à celle d'Arius. Il est remonté avec ses élèves au IIe et au IIIe siècle. Ensemble, ils y ont reconnu les origines de l'Arianisme, tout en recueillant les témoignages relatifs à la divinité du Christ, en s'efforçant d'en préciser le sens et d'en mesurer la portée. De même, ils ne se sont pas tenus aux ouvrages écrits par saint Athanase contre l'hérésie. Ils ont voulu rechercher dans les œuvres de jeunesse du saint Docteur, le *Contra Gentes* et le *De Incarnatione*, les idées maîtresses qui devaient plus tard le diriger dans sa lutte contre Arius. Ils ont constaté ainsi que, depuis l'origine, malgré certaines hésitations de langage, les chrétiens ont cru que le Christ était Dieu. Ils ont reconnu que l'arianisme était un rationalisme né de l'abus de la philosophie, et que ce qui valut à saint Athanase d'être le champion de l'orthodoxie, ce fut d'abord de s'être attaché aux données traditionnelles plus qu'aux raisonnements des philosophes, ce fut ensuite d'avoir profondément senti l'impuissance de l'homme et la grandeur de la destinée du chrétien, et d'avoir compris la nécessité de l'intervention, non d'une créature plus parfaite que les autres, mais de Dieu lui-même, pour nous tirer de notre misère et nous élever à Lui. »

Voilà tout ce qui nous reste de ce cours, avec quelques fiches dispersées. Un grand travail sur les Pères commençait ; on le sent ; on voit déjà les premières lignes de l'édifice que ce patient ouvrier allait construire ; tout a été brisé par la mort.

Pendant sa première année de professorat, tout en poursuivant son enquête sur le Baptême, l'abbé Morel revenait sur ses souvenirs d'Angleterre, soit dans des méditations solitaires soit dans ses conversations de plus en plus nombreuses et longues avec M. Portal ; peu à peu, les idées du séminaire Saint-Vincent de Paul et de son supérieur le séduisaient par leur noblesse. Il s'habituait à cette idée d'union des Eglises, ou du moins à l'idée d'action possible d'une Eglise sur l'autre ; et ce n'était plus seulement vers l'Angleterre qu'il regardait, c'était vers l'Orient, vers l'Eglise des sept conciles œcuméniques et vers la Russie. Déjà, quelques années auparavant, à un moment où on parlait beaucoup moins de la Russie, M. Portal, dans un discours prononcé à Londres, signalait l'intérêt que pouvait offrir l'étude de l'Eglise russe.

Préoccupé du problème de l'union générale des Eglises, il ne croyait pas à un mouvement autonome dans l'Eglise d'Orient et il pensait que l'effervescence provoquée par l'Encyclique de Léon XIII tomberait peu à peu

sans avoir amené de résultats appréciables. L'action sur l'Orient devait être exercée par la Russie dont la puissance politique se développait dans ces contrées au point de supplanter même l'influence religieuse du protectorat français. L'âme russe et l'âme orientale d'ailleurs avaient de nombreux points de ressemblance et étaient bien faites pour se comprendre. Donc, pour amener l'Orient à l'unité, il fallait commencer par gagner à cette cause le cœur et la tête de l'Orient, la Russie. Telle est l'idée originale que M. Portal exposait dans son discours de Londres et qui se trouve indiquée maintes fois dans la *Revue Anglo-Romaine*.

Cette conviction passa bientôt dans l'âme de l'abbé Morel. Elle y fut fortifiée en Angleterre par de longues conversations avec M. Birkbeck qui avait vu la Russie de près et qui avait pénétré avec une finesse étonnante jusqu'aux derniers replis de l'âme russe. L'abbé Morel désira voir la Russie ; et si, pour le décider à partir, il lui avait fallu des encouragements, il en aurait trouvé partout en Angleterre et en France. Je pourrais citer ici beaucoup de noms ; je ne puis pas les citer tous; mais je ne dois pas omettre M. Tavernier, M. Levé, M. A. Leroy-Beaulieu, M. Goyau, ni surtout M. Henri Lorin dont la belle âme est toujours prête à s'enthousiasmer pour les

causes qui ont un cachet de grandeur et qui donne simplement sa vie de chaque jour au bien.

Les voyages de l'abbé Morel en Russie seront racontés en bloc au chapitre suivant, bien qu'ils aient été faits à trois reprises et, chaque fois, après un an d'intervalle; mais il a paru préférable de rompre l'ordre chronologique pour donner une idée d'ensemble de l'Eglise russe.

CHAPITRE VIII

L'abbé Morel et la Russie

L'abbé Morel alla trois fois en Russie, en 1903, en 1904 et en 1905, et y séjourna chaque fois deux ou trois mois.

Il y allait d'abord sans enthousiasme et sans but bien déterminé. Il admettait bien, comme le lui disait M. Portal, qu'en Russie on pouvait « faire quelque chose, » mais il ne savait pas au juste quoi et il ne supposait pas que Dieu l'eût choisi pour cette mission. Ayant voyagé en Allemagne, en Italie et en Angleterre, il n'y avait pas de raison pour qu'il ne complétât pas en Russie l'enquête religieuse qu'il s'était imposée. Et puis, il verrait sur place s'il y avait moyen de servir dans ce pays nouveau la cause de l'union.

La première année il se contente de s'acclimater et n'y réussit qu'avec peine. La Russie le surprenait et lui paraissait n'avoir dans son étrangeté aucun caractère européen. Moscou surtout l'étonnait, mais le charmait en

même temps, au point qu'il retint dans leurs détails tous les aspects de la rue. « La multitude de ses églises et de ses tours aux couleurs vives et variées, aux lignes capricieuses, aux formes bizarres, offre sous une atmosphère souvent aussi pure que celle d'Italie le plus curieux spectacle qu'on puisse rêver. » Il va se promener au mont des Moineaux, la colline des bords de la Moskva qui domine la ville :

« Le temps était d'abord couvert, et Moscou ne disait pas grand'chose. Mais voilà qu'un rayon de soleil perçant les nuages s'est promené lentement sur la ville, faisant jaillir un nombre incroyable de tours et de clochers, d'une blancheur éclatante, qui se montraient un instant pour retomber dans l'ombre. Le dôme de Saint-Sauveur a été éclairé à son tour, tranchant de sa masse sur tout le reste. Puis le rayon de soleil a disparu jusqu'au moment où, les nuages s'étant écartés, tout Moscou a paru brillant. C'était une féerie. »

Mais Morel n'est pas venu en Russie pour jouir des paysages, et presque toutes les pages de son carnet sont pleines de renseignements précis qui ont dû lui demander beaucoup de temps et de fatigue. Il a tout regardé et avec soin; il sait la couleur des manteaux des évêques, et il a appris jusque dans le dernier détail l'histoire de l'icône de Kazan. Il décrit

avec minutie une procession qui se déroule sous les murs du Kremlin : les bannières de métal portées par trois hommes, la dernière des icônes « grande, richement ornée, mise dans une boîte vitrée enguirlandée de fleurs ; » l'évêque « qui termine le cortège accosté de son diacre et du mioche qui l'autre jour portait sa crosse. J'ai traversé la place et je me suis mis à l'abri du vent dans les Riady. La procession n'a pas tardé à se remettre en marche et à se développer d'un bout à l'autre de la place : spectacle vraiment extraordinaire que ces bannières éclatantes et mobiles, devant les créneaux du Kremlin, au delà desquels brillaient les coupoles des deux couvents. A droite, le musée historique, en plein soleil, dressait ses flèches dans le ciel, tandis qu'à gauche, la fameuse église Saint-Basile, à contre-jour, découpait dans le ciel une tache sombre aux contours fantastiques. »

De ce premier voyage il ne rapporta qu'une impression très vague : « Je ne peux lire le russe sans dictionnaire ; je ne connais que deux ou trois Russes parlant français. Du clergé, je n'ai pu voir personne. Des couvents, je n'ai vu que les églises, les cimetières et les tours crénelées. Des offices, je ne connais non plus que l'aspect extérieur... A supposer que jamais je retourne à Moscou et que je veuille voir de plus près la religion russe, mon

travail pourrait être considéré comme amorcé. C'est quelque chose, d'autant plus que je connais assez la Russie et les habitudes russes pour voyager là-bas sans le moindre embarras. »

L'année d'après, l'abbé Morel retourna en Russie avec plus d'entrain. Il s'était décidé à mieux apprendre le russe, indispensable pour causer avec les prêtres orthodoxes, qui presque tous ne parlent que leur langue : pendant un mois il s'isola, à une heure de Moscou, près des ruines du palais de Tsaritsino, chez des Russes qui ne parlaient que le russe. Puis, il revient à Moscou et à Pétersbourg. M. Birkbeck l'a accrédité auprés d'un haut personnage de l'empire qui le présente à des écrivains, à des évêques, à des archimandrites : partout il est reçu avec la bonne grâce traditionnelle, dans les immenses salons, autour des tables à thé, au milieu de l'imperceptible fumée des fines cigarettes.

Dès lors sa méthode d'information s'enrichit. Après avoir regardé, il interroge. La question qu'il pose incidemment et avec discrétion touche toujours au point central ; il se laisse questionner sur les choses de France et son érudition s'accompagne de tant de modestie qu'elle appelle les confidences d'hommes qui ont tant de raisons de se méfier des étrangers. Il se donne à peine une minute de répit et ses visites, ses courses dans les églises

et dans les couvents, ses lectures absorbent tout son temps. Il trouve pourtant le moyen de rédiger des notes abondantes et d'envoyer des correspondances à la *Revue catholique des Eglises*.

A son retour il écrivait à un de ses amis : « Je suis revenu de Russie plus satisfait encore que l'an dernier. Certes, je n'ai pas pu pénétrer bien profondément dans l'âme de la Russie. Je commence cependant à connaître de plus près un certain nombre de Russes, laïcs ou ecclésiastiques, et les conversations que j'ai eues avec eux m'orientent un peu. Si j'ai dans le cours de l'année le temps de lire quelques livres et de suivre quelques revues russes, un troisième voyage aura des chances d'être fructueux. »

Le troisième voyage s'imposait. Gardant les mêmes procédés de recherche, Morel se contenta d'étendre le cercle de ses relations. Deux groupes nouveaux l'attirèrent, les vieux croyants et les moines. Il entreprit deux voyages, l'un dans le monastère de Valaam, dans une île du lac Ladoga, l'autre au monastère de Solovetski, dans la mer Blanche. Il fut intéressé par ces deux républiques indépendantes qui se passent du monde extérieur et dont les moines, s'ils n'arrivent pas dans l'ensemble à l'édifier, lui donnent au moins « une idée de la vie des anciens moines d'Orient » et lui apprennent

« la difficulté qu'ont les Russes à comprendre ce que sont nos religieux. » Pour se rendre dans ce monastère, l'abbé Morel ne craignit pas de s'imposer une grande fatigue : au lieu de prendre le chemin de fer et le bateau, il préféra sortir des sentiers battus et, pour voir la vraie Russie, gagner la mer Blanche par le lac Ladoga, le lac Onéga et la terre ferme, en poste. La poste devait parcourir 194 verstes (environ deux cents kilomètres) en 25 heures, dont près de sept heures d'arrêt. Voici quelques extraits de son journal de route :

« La première étape a été très agréable. J'étais tout au plaisir de me retrouver sur la terre ferme, et respirant l'air à pleins poumons, je jouissais de me voir emporter sans trop de cahots, au trop rapide de mes deux petits chevaux. Nous sommes rapidement entrés dans la forêt qui, ici, a l'air pauvre. Nous avons rencontré quelques paysans avec leurs charrettes. J'ai pu tranquillement réciter l'office de Saint-Dié, qui, vraisemblablement, n'a jamais été invoqué en ce pays.

« Pendant la seconde étape j'ai eu un excellent cocher, qui savait à merveille ménager ses chevaux. La forêt se garnissait un peu plus, et le pays devenait plus accidenté. Au moment d'arriver au relai, nous avons passé par-dessus une colline d'où l'on dominait au loin la forêt.

« Vendredi 1/14 juillet. Mon cocher de la troi-

sième étape était à Povenets à l'arrivée du bateau. On ne lui avait pas dit qu'il y eut un voyageur pour Souma. Il n'a pas voulu être payé d'avance. A la cinquième verste, une roue de son tarantass s'est déferrée, et m'a fait réfléchir sur le désagrément qu'il y aurait à se trouver en panne dans un pays pareil, à de longues distances de toute habitation. L'homme ne s'est pas ému ; il a jeté le fer à côté du chemin, et s'est contenté, pendant le reste du trajet, de surveiller la roue ainsi dépouillée.

« A la quatrième étape, j'ai eu un jeune cocher, frêle, portant des anneaux aux oreilles, menaçant les chevaux du geste. Il a dû descendre plusieurs fois pour mettre en ordre les harnais des chevaux. Nous nous sommes arrêtés à un tout petit village, qui se trouve avoir une église d'extérieur assez coquet, Petrovski Iama. Il paraît que Pierre le Grand s'est arrêté là pour causer. Il était temps de manger. Je monte à la chambre des voyageurs et j'y trouve deux personnes occupées à prendre le thé, et qui m'invitent à le prendre avec elles. J'accepte. Le cocher qui les avait amenées prit plus de thé que nous tous. C'étaient deux pèlerines, venues de Vytegra, apparemment la femme et la fille de quelque petit marchand. La mère a été à Jérusalem. Elles étaient parties de Povenets deux heures avant moi, sans avoir affaire à la poste.

« Dans l'étape de 34 verstes qui suit, et qu'on me fit faire trop lentement à mon gré, nous avons en tout rencontré un homme. Le temps, qui avait paru devenir froid, s'était réchauffé, et était passé à la pluie. Mal garanti par ma kibitka et par le tablier du tarantass, que l'eau traversait, j'avais de plus l'inquiétude de voir l'eau arriver sur mes bagages et mouiller la couverture que j'avais étendue sur mes genoux.

« A Kuros-Ozero, nous prîmes le thé, mon thé. On était couché dans la maison, et dans la « stantsia » il y avait un lit où je crois bien que quelqu'un était couché. Le « maître » fit beaucoup d'instances pour nous décider à passer la nuit. Il déclara que les deux chevaux de la poste étaient disponibles (j'y avais droit) mais qu'on aurait peine à en trouver pour mes compagnes. Un paysan arriva avec lequel celles-ci marchandèrent.

« Je finis par les laisser et par partir seul. Le chemin devenait de plus en plus sinueux et de plus en plus montueux. La pluie continuait, mais dans cette voiture je me trouvais, moi et mes bagages, un peu mieux garanti que dans les précédentes. Nous passions fréquemment à côté de petits lacs ; je n'avais, du reste, pendant tout le trajet, vu aucun village sans lac.

« A Verengeski, on me fit attendre assez longtemps, et je n'eus guère pour calmer mon impa-

tience d'autre distraction que celle de voir un homme, sorti de la maison voisine, sonner à plusieurs reprises d'une sorte de cor de chasse en bois. Les pèlerines, mouillées, me rejoignirent. L'étape suivante fut horrible. Le chemin était très accidenté ; nous allions bon train. Jamais je n'aurais imaginé que l'on pût secouer les gens de cette façon. Je me soulevais sur les bras afin d'amortir les secousses. Par moment il me semblait que mes entrailles allaient se détacher. Puis un cahot m'envoyait la tête contre les barres supérieures ou postérieures de la kibitka. Le cocher, lui, ne paraissait nullement ému. En arrivant, je lui déclarai que c'était terrible. Je m'étais cru dans une téléga (1), mais c'était pourtant en tarantass. Le cocher déclara que c'est la faute des chemins, que, dans le gouvernement d'Arkhangel, on n'a pas « remontés » depuis sept ans.

« La station à laquelle nous arrivions, Simostrof, occupe un joli site, près d'un lac, au delà d'un pont. Pendant l'étape suivante, le temps s'améliora, et, bien que nous fussions dans le gouvernement d'Arkhangel, que le chemin fût toujours très accidenté et que nous allassions bonne allure, je fus moins secoué. La voiture devait être meilleure.

« A Lopinskaïa, je demandai du lait. Une jeune paysanne, assez gentiment mise, les

(1) Pour les paysans seulement, sorte de charrette.

épaules et les pieds nus, m'apporta une écuelle de terre, non sans plonger les doigts dans le lait. Je pris rapidement un verre de thé, et montai en voiture pour la dernière étape. Ce ne fut pas la moins dure. Le chemin est rempli de casse-cou. Il y a à chaque minute des montées et des descentes extrêmement raides, qu'on aurait pu facilement éviter, à ce qu'il semble. Et même lorsque nous allions en plaine, tout près de Souma, les trous du chemin me mettaient à une rude épreuve.

« Tout le trajet s'était fait dans le bois, sans rencontrer, en dehors des stations, d'autres habitations qu'une maison bâtie à côté d'un pont établi sur une large étendue d'eau. Le chemin n'occupe qu'une petite partie de la trouée faite dans le bois. Des deux côtés on voit souvent des quantités de troncs couchés par terre, parfois carbonisés. La forêt elle-même, sapins, pins, bouleaux, a plus ou moins bonne mine suivant les régions. Les gens auxquels nous avons eu à faire se sont en général montrés serviables et même polis. Les femmes ont un costume qui me rappelle celles de la route de Kivatch : des robes voyantes, décolletées. Cependant on ne parle plus finnois.

« Je comptais trouver à Souma la fin de mes secousses. C'était une erreur. Ce fut la fin de mes secousses en tarantass, mais le commen-

cement d'une journée d'ennui affreux. — L'entrée du village, car Souma n'est qu'un gros village, est un dernier casse-cou, où le cocher dut descendre de son siège pour tenir ses chevaux. Nous arrivons ensuite sur un plancher qui se continuait par un pont. Mais au lieu de passer le pont, nous tournons à droite le long de la rivière, et nous allons nous arrêter devant une maison de médiocre apparence. C'est la station de la poste. Le maître de la station est un paysan assez mal vêtu, bien que ce fût *dimanche*, et borgne par-dessus le marché. J'ai hâte de m'informer s'il y a un bateau pour Solovietski. On nous avait donné en route tant d'informations contradictoires. J'apprends que le bateau était passé la veille, et qu'il n'y en avait plus avant samedi, dans six jours. Heureusement que le lendemain il devait y avoir un bateau pour Arkhangel.

« Je donne à mon dernier cocher son pourboire, et j'entre à la station. La « station » a ici une antichambre, de sorte que deux pièces se trouvent à la disposition des voyageurs. L'ameublement obligatoire, lavabo et essuie-main, canapé et affiches, se trouve réparti dans les deux pièces. Il y a même un second canapé et un lit, avec plusieurs tables et des chaises.

« Deux jeunes gens étaient déjà descendus

dans cet étrange hôtel. L'un, un jeune employé du télégraphe, se trouvait là à mon arrivée. — Accablé, j'avais envie de me reposer. Le canapé de la première chambre était vieux et criait dès qu'on s'appuyait dessus. Celui de la seconde avait l'air meilleur, mais il était encombré de bagages. Je me jetai sur le lit; je ne pus dormir ; il me sembla que le lit était habité. Le télégraphiste était à la fenêtre, en train de lire. J'allai me jeter sur le canapé de la première chambre, où je reposai mal.

« Puis, je voulus sortir, et voir l'endroit d'où partirait le bateau sauveur. Je passai le pont et descendis la rivière, espérant voir le quai des vaisseaux d'Arkhangel. Rien de pareil, des barques, des isbas plongeant dans l'eau. Rien ne décelait le voisinage de la mer. J'allai tant que dura la ligne de planches qui me portait. Il fallut revenir ensuite. Je demandai où était le quai des vaisseaux d'Arkhangel : de la réponse, je ne retins qu'un geste vague du côté de la mer, geste que je devais comprendre le lendemain.

« Rentré, je fis préparer le samovar. En attendant, je m'assis en face du télégraphiste, qui ne lisait plus. Placés l'un en face de l'autre, de chaque côté d'une table, nous regardions chacun par notre fenêtre, la pluie qui tombait. Nous finîmes par échanger quelques paroles.

Le samovar vint. Je demandai deux œufs, que je ne sus pas cuire assez, et dont l'un me parut mauvais. Le repas fini, j'essayai une fois encore de dormir.

« Puis, comme il ne pleuvait plus, je me décidai à explorer Souma. Je parcourus avec le plus parfait ennui toutes les rues qui se présentaient. Toutes se terminaient sans entrer dans la campagne. L'une d'elles continue un moment sur une sorte de plateau marécageux. Même de là je ne voyais pas la mer. — L'entretien des rues consiste ici à y placer une piste en planches, de cinq ou six planches de large. Sur les planches on marche à l'aise, et la boue s'étale, à l'aise aussi, à côté.

« Bien entendu, toutes les maisons sont en bois. Il en est d'assez grandes, qui paraissent bien tenues. — Je revins par le pont qui est au-dessus du village, et je m'en allai dire mon bréviaire sur la route, par laquelle, j'étais arrivé, la seule route, à ce qu'il semble, qui parte de Souma. Là, j'eus un peu de tranquillité. Je passai à côté du petit cimetière voisin des églises pour aller jusqu'à un second et à un troisième. Je revins me coucher.

« Deux fois dans la journée, le matin d'abord sous la pluie, l'après-midi ensuite, j'allais au podvoni de Solovietski, m'informer si le bruit de l'arrivée d'un bateau le lendemain, bateau qui repartirait le mardi, était vrai. Des

moines en soutanelle bleu éclatant me disent que non. Dans la route, j'avais rencontré les jeunes pèlerines de Vytegra, une carte postale à la main. Elles étaient arrivées à deux heures, conservaient l'espoir de partir le mardi, et paraissaient se résigner sans peine à attendre jusqu'au samedi, me disaient-elles. — Mais les attraits de la « station, » pas plus que ceux du « podvoni » n'étaient faits pour me retenir. Le podvoni en bois semble médiocrement tenu, et Dieu sait les pèlerins qui s'y entassent. — Il se trouve sur la hauteur de la rive gauche derrière les deux églises, l'église d'hiver en pierres, l'église d'été en bois.

« Le soir je demandai du thé, et des œufs qui furent bons. Je retournai sur l'unique chemin du pays pour y réciter le bréviaire du lendemain, et vers neuf heures et demie, je rentrai pour me coucher. — Des deux voyageurs arrivés avant moi, l'un, que je n'avais fait qu'apercevoir, était parti. Le jeune télégraphiste était à causer avec un autre jeune homme, devant la fenêtre de notre antichambre. Croyant qu'il avait l'intention de dormir dans l'autre chambre, je me disposai à m'étendre sur le vieux canapé, lorsque, s'apercevant de la chose, son compagnon me demanda si je voulais dormir. Je répondis que oui. On me dit alors que le mieux était de

dormir sur le plancher, loin des murs. On prit dans la seconde chambre, la couverture du lit. On l'étendit sur le plancher pliée en deux ; on jeta un oreiller à une extrémité en l'appuyant entre deux chaises, et mon lit fut fait. Je ne tardai pas à m'y endormir d'un lourd sommeil, me réveillant de temps en temps pour me retourner.

« Il est possible que Soumski Pogod, avec sa large rivière, ses deux ponts de bois, dont l'un se trouve tout près d'une cascade, avec ses maisons alignées sur les pentes des deux rives, avec ses deux églises, avec ses isbas plongeant dans l'eau, avec ses barques et leurs voiles, avec les habits éclatants de ses populations, présente, sous un beau soleil, un assez joli coup d'œil. Mais quand on porte le poids d'une lourde déception, le poids d'une nuit sans sommeil et de deux cents kilomètres en tarantass, quand on se trouve sans une chambre pour se retirer, quand on n'a personne à qui parler, qu'on ne sait où se procurer des vivres mangeables, et que l'on n'a pour se reposer rien qui ressemble à un lit, Soumski Pogod est un affreux lieu d'exil, et rien n'est plus propre à faire sentir à l'homme civilisé jusqu'à quel point il dépend de la société et de la civilisation auxquelles il est habitué.

« Mon réveil, *lundi* matin, fut brusque.

« La veille, quelques mots d'une conversation à la porte de la « station, » avaient éveillé mon attention. Je m'informai de l'heure du départ du bateau le lendemain. On me dit qu'il fallait partir dès huit heures, que du reste je ne me préoccupasse de rien, qu'on réglerait tout.

« Sur cette assurance, à 6 h. 40 je dormais encore sur mon plancher, lorsque mon hôtesse, sans frapper, bien entendu, entra, et regarda l'heure. Je me dis en moi-même que si je voulais avoir le temps de prendre le thé et de lire mon bréviaire, il fallait se lever. Une fois debout, j'eus besoin d'un moment avant de reprendre entièrement mes sens; je me sentais extrêmement lourd. Du télégraphiste et de ses bagages il n'y avait plus rien.

« Tout à coup, voilà que deux femmes se jettent sur mes valises, et se mettent en devoir de les emporter, regardant autour d'elles pour savoir si c'était bien tout. Je leur crie que je ne suis pas prêt ; elles me disent qu'elles vont revenir. J'ai à peine le temps de rouler ma couverture et de payer les œufs de mon hôtesse que les femmes reviennent et m'emmènent. Nous entrons aussitôt dans une barque où sont assises déjà plusieurs personnes et où sont entassés toutes sortes de ballots. La barque a une femme pour pilote,

et quatre femmes pour rameurs. Nous partons. Nous recueillons encore quelques voyageurs, nous en laissons une qui, occupée à prendre le thé, voudrait faire attendre, et nos rameurs nous emmènent. Nous avons trois verstes de rivière jusqu'à l'embouchure. Là, près de quelques cabanes, il y a une petite jetée où descend une jeune femme en pleurs, dont le mari, un soldat, je crois, est sur la barque. — Un peu plus loin, l'eau est si peu profonde que nous avons peine à avancer. La barque touche le fond, malgré la précaution prise de bien distribuer les passagers sur toute la longueur.

« Après dix verstes en mer, nous arrivons à 9 heures et demie sur une petite île rocheuse, au rivage bas, où nous n'avons aucune peine à descendre. Il s'agit maintenant d'attendre l'arrivée du bateau à vapeur [vendredi 3 h. 3/4].

« Quelques tas de bois de chauffage se trouvaient alignés sur l'île, et les six ou huit hommes qui s'occupaient de ce bois étaient à prendre le thé, à demi abrités sous une sorte de tente. Non loin, leur barque gisait, la quille en l'air.

« Les femmes, déballant leurs provisions, mirent en commun leurs petits paquets de thé et se mirent en devoir de faire bouillir de l'eau. Une personne mise un peu mieux faisait bande à part avec une enfant d'une dizaine d'années. Je me mis à flâner, m'asseyant pour

me relever et m'asseoir un peu plus loin, regardant les ébats, écoutant les cris des mouettes et des canards sauvages. Cette île rocheuse a des fleurs, et un arbuste, semblable à un sapin que le vent aurait empêché de s'élever au-dessus du sol, portant de petites baies encore vertes. Un peu partout, on voyait des troncs tordus et desséchés d'arbustes de cette espèce.

« On m'offrit place au thé et aux provisions ; il n'y avait pas à refuser. Je m'en fus ensuite, par un isthme, sur une sorte de presqu'île, à l'extrémité de laquelle, profitant de l'éloignement, je pus prendre un bain de mer. Au retour, je recueillis sur le rocher une petite sarcelle, incapable de voler, qu'on laissa en liberté.

« Vers midi, on vit la fumée du bateau à vapeur. A midi et quart, nous quittons l'île pour aller nous ranger à dix minutes de là, à côté d'un bateau plus grand que le nôtre, à l'ancre dans la baie. A une heure, nous nous embarquions. Vint alors le moment de décharger les marchandises destinées à Souma. L'opération fut longue et lorsqu'elle fut terminée, on dut attendre le canot détaché pour aller chercher la poste. La pluie était venue, et la mer, tranquille le matin, était devenue houleuse. A 7 heures moins 10, nous partions enfin. Il y avait douze heures que j'avais quitté la sta-

tion de la poste. Il ne faut pas si longtemps pour aller s'embarquer de Paris à Liverpool. »

Après ce terrible voyage, l'abbé Morel put visiter ses couvents, et, s'il recueillit de précieux renseignements, il n'y rétablit pas sa santé qui avait été ébranlée par tant de fatigues. Ce fut là le commencement de cet épuisement qui frappa ses amis quand il arriva à Moscou, et fut certainement une des causes de sa mort.

En même temps que dans ses trois voyages il amassait patiemment ses notes, l'abbé Morel réfléchissait, et tout un travail intellectuel se faisait en lui. Les idées directrices de son action se précisaient et il faut maintenant les faire connaître. Elles se marquent surtout dans une brochure intitulée : *La Théologie de Khomiakov*. C'est le plus achevé des rares écrits que l'abbé Morel a laissés ; j'en citerai de larges extraits.

« A lire les opuscules théologiques écrits dans notre langue (1) par Alexis Stepanovitch Khomiakov, le lecteur français éprouvera une impression pleine de charme. C'est d'abord une surprise admirative ; on se demande comment un étranger, qui n'a vu la France

(1) *L'Eglise latine et le Protestantisme au point de vue de l'Eglise d'Orient*. Recueil d'articles sur des questions religieuses, écrits à différentes époques et à diverses occasions par A.-S. Khomiakov. Lausanne et Vevey, 1872.

qu'en passant, peut en posséder la langue avec une telle perfection. Car, non seulement le français de Khomiakov est correct et même élégant, non seulement les plus fines nuances du sens des mots y sont senties, mais, de plus, les phrases, toujours faciles malgré leur longueur, se développent avec une harmonie et une ampleur qui rappellent les bons prosateurs du grand siècle. Et cependant, si française que soit la langue de Khomiakov, on sent qu'à aucune époque un Français de France n'a écrit ainsi. Le XVII^e^ siècle n'avait pas ce vocabulaire, et le XIX^e^ n'avait plus cette phrase. Evidemment, si Khomiakov a appris de l'abbé Boivin, son professeur, le français de son temps, s'il a hérité de sa famille telle expression conservée dans la société russe et presque oubliée chez nous, il a surtout beaucoup lu les meilleurs de nos auteurs, et c'est à eux qu'il doit la perfection archaïque de son langage.

« Simple laïque et théologien d'occasion, mais âme profondément religieuse, Komiakov a exercé une puissante influence sur la théologie russe. Né (1) dans une société qui professait pour les traditions nationales et pour la religion orthodoxe un égal dédain, Khomiakov s'estime heureux de n'avoir dans les veines aucune goutte de sang occidental, et

(1) Né le 1^er^ mai 1804 (vieux style). Khomiakov est mort le 23 septembre 1860.

jamais il ne rougit d'observer strictement les rites de l'Eglise. Dans sa jeunesse, comme il le dit lui-même, « personne ne supposait que l'union de la civilisation et de l'orthodoxie fût possible. » (1) Avec les Slavophiles, Khomiakov croit que la Russie possède en elle mieux que tout ce que l'Occident peut lui donner, et, au lieu de défendre péniblement l'orthodoxie contre le catholicisme et le protestantisme, il juge de haut ce qu'il appelle le schisme d'Occident. Avec lui la théologie russe change d'attitude à l'égard de Rome et du protestantisme. Elle se fait de l'Eglise et de la foi chrétienne une conception qu'elle n'avait pas jusque là, et, chose digne de remarque, elle trahit des préoccupations assez semblables à celles qui, aujourd'hui encore, tiennent éveillée l'attention de l'Occident.

« Quelle était l'attitude des théologiens russes, avant Khomiakov, à l'égard des Occidentaux? Un disciple de Khomiakov, M. Georges Samarine le dit d'un seul mot: ils *paraient*. Ayant quitté leur propre terrain pour se placer sur

(1) *Russia and the English Church during the last fifty years.* Vol. I. Containing a Correspondence between Mr. William Palmer, Fellow of Magdalen College, Oxford, and M. Khomiakov, in the years, 1844-1854, edited by W. J. Birkbeck (Londres, 1895), p. 71.

celui des adversaires, ils se trouvaient pris entre les feux croisés des catholiques et des protestants, et réduits à une défensive de jour en jour plus dangereuse. « Ils formèrent, dit M. Samarine (1), deux écoles, l'une exclusivement antilatine, et l'autre exclusivement antiprotestante ; il n'y eut plus, au sens strict du mot, d'école orthodoxe... La méprise qu'ils commettaient dès le point de départ, en se laissant entraîner sur un sol étranger, eut trois conséquences inévitables. La première fut que l'école antilatine se pénétra d'un levain protestant, et l'école antiprotestante d'un levain latin. La seconde conséquence, suite de la première, fut que chaque succès de l'une des écoles dans son conflit avec son ennemi aboutissait à des injures à l'adresse de l'autre, et fournissait à l'ennemi commun de nouvelles armes. En troisième lieu, ce qui est plus important que tout le reste, c'est que le rationalisme de l'Occident s'infiltrait dans la théologie orthodoxe, et s'y cristallisait dans la forme d'une expression scientifique des dogmes de la foi, par des preuves, des explications et des déductions. »

. . . . . .

Cette tactique défensive était d'autant moins

(1) Dans l'introduction au deuxième volume des *Œuvres* de Khomiakov. Cité d'après la traduction anglaise de M. Birkbeck, *op. cit.*, xxxviii sq.

heureuse qu'elle se compliquait de discussions entre les deux écoles. La société russe, qui suivait le conflit en spectateur désintéressé, en venait à croire que l'orthodoxie n'était qu'une forme vieillie de la religion, et que, le progrès aidant, elle devait nécessairement un jour se partager en deux moitiés, l'une latine, l'autre protestante.

Khomiakov, lui, prend résolument l'offensive. Il ne veut plus des arguments des catholiques contre les protestants, ni de ceux des protestants contre les catholiques. « Je me suis si peu servi, dit-il, d'armes empruntées à la controverse occidentale que mes arguments sont en opposition directe avec ceux dont elle s'est servie jusqu'à ce jour. Les protestants ont-ils jamais accusé les romains de rationalisme? Ont-ils jamais cherché à prouver que le romanisme n'est que la forme la plus ancienne du protestantisme? Les romains ont-ils jamais accusé les protestants de pseudo-traditionalisme et d'un culte aveugle de la lettre? Les uns ou les autres ont-ils jamais avancé que ce qui manque à leurs adversaires est la *loi morale* qui seule constitue l'unité de l'Eglise » (1) ?

Les arguments de Khomiakov contre le protestantisme ne sont pas aussi nouveaux qu'il le croit. Par contre, ceux qu'il adresse à

(1) *L'Eglise latine, etc.*, p. 196.

ce qu'il appelle le *Romanisme* sont assez inattendus. Il reproche aux catholiques le libre examen et le rationalisme, en même temps qu'il les accuse de fratricide moral.

Pour lui, le « schisme d'Occident » ne date pas de Michel Cérulaire, ni même de Photius. Il fut consommé le jour où Rome admit dans le symbole de Constantinople le *Filioque*. Non que la doctrine exprimée par ce mot soit une hérésie. « Cette opinion en elle-même, dit Khomiakov, n'a pas été condamnée par l'Eglise, car elle n'est pas directement contraire aux saintes Ecritures, et par suite ne constitue pas une hérésie. L'hérésie consiste à calomnier l'Eglise et à donner comme tradition de l'Eglise une opinion humaine et arbitraire. » (1) En ajoutant un mot au symbole contre la décision formelle d'un concile œcuménique qui avait prohibé toute altération de ce symbole, « le monde romain avait implicitement déclaré que le monde oriental n'était plus qu'un monde d'ilotes dans la foi et la doctrine. La vie ecclésiastique avait cessé pour une des moitiés de l'Eglise... (2) Le schisme occidental est l'exclusion imméritée de tout l'Orient, l'usurpation du monopole de l'inspiration divine, — en un mot — le *fra-*

(1) Troisième lettre à W. Palmer, publiée par W. J. Birkbeck, *op. cit.*, p. 61.

(2) *L'Eglise latine, etc.*, p. 35.

tricide moral. Tel est le sens de la grande hérésie contre l'universalité de l'Eglise. » (1)

Les anciennes hérésies, comme l'arianisme, « étaient des erreurs dans le dogme révélé soit de la nature intime de Dieu, soit de ses rapports avec la nature humaine, mais tout en faussant la doctrine traditionnelle, elles prétendaient lui rester fidèles. Elles étaient des erreurs plus ou moins coupables, mais des erreurs individuelles qui n'attaquaient pas le dogme de l'universalité ecclésiastique et voulaient prouver leur vérité par le consentement de tous les chrétiens. Le romanisme, en remplaçant l'unité de la foi universelle par l'indépendance de l'opinion individuelle ou diocésaine (car l'admission de l'infaillibilité papale n'est venue que plus tard comme je l'ai montré), a été la première hérésie contre le dogme de la nature de l'Eglise ou de sa foi en elle-même. La Réforme n'a été qu'une continuation de cette même hérésie sous une apparence différente. » (2)

« L'opinion individuelle, ou provinciale, peu importe, s'arrogeant, en fait de dogme, le droit d'une décision indépendante dans l'Eglise universelle, constituait déjà le protestantisme. C'était le libre examen moins la tradition vivante de l'unité basée sur l'amour

(1) *Ibid.*, p. 86.
(2) *Ibid.*, pp. 56, 57.

mutuel. Le romanisme était donc protestant dès son origine... Le protestantisme occidental se cacha sous une autorité extérieure, fait que nous voyons constamment se répéter dans l'histoire politique. Il n'en pouvait pas être autrement, car l'Esprit divin s'était retiré et le règne de la logique purement rationnelle était arrivé... La raison humaine se leva fière de l'indépendance logique qu'on lui avait faite, et indignée des entraves arbitraires qu'on lui imposait ; et le protestantisme parut, enfant légitime du romanisme par son origine, et légitime malgré sa révolte...

« Il serait bien facile de montrer que l'empreinte romaine a marqué de son caractère indélébile les doctrines réformées, et que le même esprit de rationalisme utilitaire, qui était celui de la papauté, est encore celui de la Réforme. Les conclusions sont certainement différentes, mais les prémisses et les définitions qu'elles contiennent implicitement restent toujours les mêmes. La papauté dit : « L'Eglise a toujours prié pour les morts ; mais cette prière serait *inutile* s'il n'y avait pas d'état intermédiaire, *donc* le purgatoire existe. » La Réforme répond : « Il n'y a pas de trace de purgatoire dans les saintes Ecritures et dans l'Eglise primitive, *donc* il est *inutile* de prier pour les morts, et je ne prierai pas... » La papauté dit : « La foi, selon

saint Jacques, est insuffisante; *donc* elle ne peut pas nous sauver, et les œuvres sont *utiles* et constituent un *mérite*. » Le protestantisme répond : « La foi seule peut sauver, selon saint Paul, et les œuvres ne constituent pas le mérite, *donc* elles sont *inutiles*... C'est ainsi que la lutte a continué et continue pendant des siècles à coups de syllogisme, mais le terrain sur lequel elle a lieu reste le même, c'est toujours le terrain du rationalisme, et aucun des deux adversaires n'en peut choisir d'autre. » (1)

De nos jours, « la lutte continue encore, mais son caractère a changé, parce que les forces morales des deux côtés sont épuisées... La lutte à mort entre deux croyances irréconciliables a l'air d'être changée en un combat à armes courtoises entre deux incrédulités hypocrites » (2). L'incrédulité est en effet le terme fatal de la route où l'Occident s'est engagé à la fin du VIII^e^ siècle. « Ma ferme conviction, écrit Khomiakov à W. Palmer, c'est que le Romanisme n'est pas autre chose que le Séparatisme, et que l'humanité n'a qu'un choix : l'Orthodoxie catholique (3), ou l'Infidélité. Tous les moyens termes ne sont autre chose que des pas sur la route de cette

(1) *L'Eglise latine, etc.*, pp. 36-43.
(2) *Ibid.*, pp. 73, 74.
(3) Dans l'Eglise gréco-russe, bien entendu.

dernière... (1) N'attachez pas, cher Monsieur, trop d'importance à des faits secondaires, et ne fermez pas les yeux au séparatisme évident de l'Occident romain : c'est le seul véritable fléau de l'humanité » (2).

On pourrait difficilement être plus sévère. Khomiakov ne cherche pas un juste milieu entre les catholiques et les protestants. De l'extrême-droite où il se tient, il voit les uns et les autres occupés à la même œuvre révolutionnaire, la ruine de l'Eglise.

Que Khomiakov ait mal connu les positions des adversaires auxquels il s'attaquait, et que, par suite, les arguments qui lui paraissaient les mieux dirigés soient tombés à faux, il n'y a pas là de quoi nous étonner. On sait que pareille mésaventure est souvent réservée à ceux qui essaient d'ébranler une institution ou de réfuter une doctrine. Khomiakov a, du reste, une excuse que tous n'ont pas. Si familières que lui soient les langues occidentales, et si consciencieusement qu'il ait étudié les œuvres des théologiens occidentaux, il n'a pu pénétrer assez l'Occident pour comprendre à quelles nécessités répondait le mouvement théologique de notre moyen âge, ni pour mesurer exactement la portée des nouvelles formules dogmatiques. Khomiakov était Russe

(1) Neuvième lettre à W. Palmer, Birkbeck, *op. cit.*, p. 134.
(2) Dixième lettre, *ibid.*, p. 160.

et tenait à rester Russe. Or, la Russie a vécu trop longtemps dans l'isolement pour qu'elle puisse, sans transition, entrer en contact intime avec la pensée occidentale. Avant qu'on puisse se comprendre, un long travail est nécessaire, et ce travail est loin d'être achevé. Il s'en faut que nous-mêmes nous soyons préparés à saisir entièrement la pensée de Khomiakov ; il s'en faut surtout que notre langue théologique puisse traduire exactement sa théologie. Pour une pensée aussi flottante, notre terminologie est trop précise, et, à cause de cette précision même, elle semble exiger des réponses à une foule de questions que Khomiakov ne s'est pas posées. Ce serait une tâche impossible que de vouloir résumer les idées théologiques de Khomiakov en des termes autres que les siens. Plus encore lorsqu'il expose sa propre pensée que lorsqu'il réfute celle qu'il prête aux autres, je suis obligé de le citer lui-même.

La *Revue orthodoxe* de Moscou a publié en 1863, avec la sanction de la censure ecclésiastique, un petit traité de Khomiakov sur l'*Unité de l'Eglise* (1). « L'Eglise est une, y lisons-nous. Son unité est une conséquence nécessaire de l'unité de Dieu ; car l'Eglise

(1) Une traduction allemande de ce traité, due à la baronne von Rahden, a été publiée à Berlin en 1870. Je cite d'après la traduction anglaise donnée par M. Birkbeck, *op. cit.*, p. 193 sq.

n'est pas une multitude de personnes dans leur individualité séparée, mais une unité de la grâce de Dieu, vivant dans une multitude de créatures raisonnables qui se soumettent volontairement à la grâce. La grâce, il est vrai, est aussi donnée à ceux qui y résistent, et à ceux qui n'en font pas usage, qui cachent leur talent dans la terre, mais ceux-là ne sont pas dans l'Eglise. En fait, l'unité de l'Eglise n'est pas imaginaire ou allégorique ; c'est une unité vraie et substantielle, comme celle de l'unité de plusieurs membres dans un corps vivant. » (1)

Evidemment, Khomiakov ne donne pas au mot Eglise le sens que nous lui donnons habituellement, et sa définition de l'Eglise ne paraît non plus s'accorder avec celle qui a cours officiel en Russie. « L'Eglise, dit un catéchisme russe (2), est la société, établie par Dieu, des hommes unis par la foi orthodoxe, par les lois divines, par la hiérarchie et par les sacrements. » Le catéchisme russe, comme le nôtre, parle d'une société dont les membres sont unis entre eux par des liens extérieurs et visibles. Pour Khomiakov, l'unité de l'Eglise, c'est l'unité invisible de la grâce divine.

Mais alors, comment pourrons-nous savoir

(1) *L'Unité de l'Eglise*, p. 193.

(2) *Prostranny khristianski Katïkhizis pravoslavnyia kafolitcheskiia vostotchnyia Tserkvi*. Moscou, typographie synodale, 1902.

où est l'Eglise ? Khomiakov distingue une Eglise invisible et une Eglise visible. Mais « c'est par rapport à l'homme seulement, dit-il, qu'il est possible d'admettre une division de l'Eglise en Eglise visible et en Eglise invisible ; son unité est, en réalité, véritable et absolue. Ceux qui vivent sur la terre ; ceux qui ont terminé leur course terrestre ; ceux qui, comme les anges, n'ont pas été créés pour vivre sur la terre ; ceux des générations futures qui n'ont pas encore commencé leur course terrestre, sont tous unis ensemble dans une seule Eglise, dans une même grâce de Dieu... L'Eglise visible, l'Eglise qui est sur la terre, vit en complète unité avec le corps entier de l'Eglise, dont le Christ est le chef. Le Christ et la grâce du Saint-Esprit demeurent en elle dans toute leur plénitude vivante, mais non dans la plénitude de leur manifestation, car elle n'agit et ne connaît pas pleinement, mais seulement dans la mesure où il plaît à Dieu. » (1)

Puisqu'il existe sur la terre une Eglise visible, Khomiakov va sans doute nous la montrer, ou du moins nous dire à quels signes nous pourrons la reconnaître. Vain espoir. L'Eglise terrestre, qui « depuis la création du monde a existé sans interruption sur la terre et qui durera jusqu'à l'accomplisse-

(1) *L'Unité de l'Eglise*, p. 194.

ment de toutes les œuvres de Dieu, » a des *notes* qui lui sont propres : « la sainteté intérieure, qui ne souffre aucun mélange d'erreur, car l'Esprit de vérité vit en elle ; et l'immutabilité extérieure, car le Christ, son gardien et son chef, ne change pas. » Mais ces notes de l'Eglise, note intérieure et note extérieure, « ne sont reconnues que par elle, et par ceux que la grâce appelle à être ses membres. Pour ceux qui lui sont étrangers ou qui ne sont pas appelés à elle, elles sont inintelligibles. » (1)

Est-ce de l'Eglise de la terre ou de l'Eglise invisible que nous parle Khomiakov lorsqu'il nous énumère les manifestations de l'Esprit de Dieu dans l'Eglise ? « L'Esprit de Dieu, dit-il, qui vit dans l'Eglise, qui la gouverne et lui communique la sagesse, se manifeste en elle de diverses manières : dans l'Ecriture, la tradition et les œuvres ; car l'Eglise qui fait les œuvres de Dieu est la même Eglise qui garde la tradition et qui a écrit les Ecritures. Ce ne sont ni des individus, ni une multitude d'individus dans l'Eglise, qui gardent la tradition, ou écrivent les Ecritures, mais c'est l'Esprit de Dieu qui vit dans le corps entier de l'Eglise. Dès lors on ne doit ni on ne peut chercher les fondements de la tradition dans l'Ecriture, ni les preuves de

(1) *L'Unité de l'Eglise*, p. 195.

l'Ecriture dans la tradition, ni la garantie de l'Ecriture ou de la tradition dans les œuvres. L'homme qui vit hors de l'Eglise ne peut comprendre ni l'Ecriture de l'Eglise, ni la tradition, ni les œuvres de l'Eglise. Mais, à l'homme qui vit dans l'Eglise et qui est uni à l'esprit de l'Eglise, leur unité est manifestée par la grâce qui vit en elle. » (1)

Bref, les manifestations de l'Esprit-Saint dans l'Eglise, pas plus que les notes de l'Église, ne peuvent être connues que de celui qui est dans l'Eglise et qui connaît déjà l'Église. Celui qui est au dehors ne peut y rien comprendre, absolument rien. Plus nous avançons et moins nous voyons pourquoi Khomiakov nous a annoncé qu'il y avait sur la terre une Eglise visible.

« L'Eglise visible, dit-il plus loin, n'est pas la société visible des chrétiens, mais l'Esprit de Dieu et la grâce des sacrements vivant dans cette société. C'est pourquoi, même l'Eglise visible n'est visible qu'au croyant seul ; pour l'incroyant le sacrement n'est qu'un rite, et l'Eglise n'est qu'une société. Le croyant, en même temps que des yeux du corps et de la raison il voit l'Eglise dans ses manifestations extérieures seulement, la connaît par l'Esprit dans ses sacrements, dans ses prières et dans ses œuvres agréables à

(1) *Ibid.*, p. 198.

Dieu. Il ne la confond donc pas avec la société qui porte le nom de Société des chrétiens, car tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'appartiennent pas réellement à la race choisie et à la postérité d'Abraham. Mais le véritable chrétien sait par la foi que l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique ne disparaîtra jamais de la face de la terre jusqu'au dernier jugement de toute la création, qu'elle demeurera sur la terre, invisible aux yeux charnels ou à l'entendement qui est selon la chair, dans la société visible des chrétiens, exactement de la même manière que, dans l'Eglise qui est au delà de la tombe, elle demeure visible à l'œil de la foi, mais invisible aux yeux corporels. » (1)

Si je comprends bien, l'Eglise visible, tout comme l'Eglise invisible, ne peut être discernée que par l'œil de la foi ; elle n'apparaît qu'au regard capable de voir l'Eglise invisible. Dès lors, les expressions d'Eglise invisi- et d'Eglise visible semblent bien mal choisies.

« Le chrétien sait aussi, continue Khomiakov, que l'Eglise qui est sur la terre, bien qu'elle soit invisible, est toujours revêtue d'une forme visible, qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'a jamais pu y avoir et qu'il n'y aura jamais un temps où les sacrements soient mutilés, où la sain-

(1) *L'Unité de l'Eglise,* pp. 204,205.

teté soit desséchée, où la doctrine soit corrompue. » — Cette forme visible, qui revêt l'Eglise invisible de la terre, à qui est-elle visible ? C'est encore, sans doute, au croyant seul, car Khomiakov nous a dit que, pour le profane, les sacrements ne sont que des rites ; il a mis la sainteté au nombre des notes de l'Eglise, notes visibles du dedans seulement, et enfin il aime à répéter que la doctrine de l'Eglise n'est connue que de ceux qui sont dans l'Eglise. Alors, pourquoi nous dire que l'Eglise invisible est revêtue d'une forme visible ?

Pareille théorie est bien décourageante pour celui qui ne serait pas dans l'Eglise, telle que l'entend Khomiakov. Partout où l'on frappe, on reçoit la même réponse : l'Eglise n'est visible qu'à ceux qui sont dans l'Eglise; ceux-là seuls la connaissent qui en sont les membres.

Khomiakov avait compris qu'il y a dans l'Eglise un principe de vie que les yeux de la foi peuvent seuls y voir; il n'y a pour véritablement *connaître* la divinité de l'Eglise que ceux qui y *croient*. Il savait aussi que ceux-là seuls entrent dans l'Eglise qui y sont appelés par la grâce divine; nul raisonnement ne peut donner sa foi à celui qui ne reçoit pas la lumière d'en haut. Ce sont là de bien vieilles vérités. Préoccupé de les opposer au « rationalisme » occidental, Khomiakov a oublié d'au-

tres vérités ou du moins ne s'en est pas souvenu assez souvent. Qu'il nous dise « qu'un croyant connaît la vérité, tandis qu'un incroyant ne la connaît pas ou du moins ne la connaît que d'une connaissance imparfaite et extérieure, » nous sommes d'accord avec lui. Mais pourquoi affirmer à ce propos que « la connaissance chrétienne n'est pas une affaire de recherche intellectuelle mais l'affaire de la foi divine, qui est un don de la grâce »? Comme si la recherche intellectuelle et la collaboration de l'homme avec Dieu n'étaient absolument pour rien dans la foi. Pourquoi décourager tout effort de l'intelligence, pourquoi condamner toute curiosité? Pourquoi déclarer que « quiconque cherche des preuves de la vérité de l'Eglise, par cet acte même montre qu'il doute et s'exclut de l'Église, ou bien prend l'apparence de quelqu'un qui douterait, tout en conservant un espoir de prouver la vérité et d'y arriver par le pouvoir de sa propre raison »? Il y a des raisons de croire à la vérité de l'Eglise, et on peut les rechercher sans tomber dans le doute et sans nier la nécessité de la grâce. Khomiakov lui-même, dans sa polémique contre les catholiques et les protestants, que veut-il, sinon donner les raisons de l'affirmation que nous trouvons à la fin de son opuscule sur l'*Unité de l'Église*? « Par la volonté de Dieu, la sainte Eglise, après que plusieurs schismes

et le patriarcat de Rome s'en sont séparés, s'est gardée dans les diocèses et les patriarcats grecs, et seules les communautés qui maintiennent leur unité avec les patriarches d'Orient, ou qui entrent dans cette unité, peuvent se reconnaître mutuellement comme pleinement chrétiennes. » (1)

Plus d'une fois du reste, il arrive à Khomiakov de modifier son langage, suivant les nécessités de la discussion, et c'est ce qui fait qu'on n'est jamais sûr d'avoir saisi sa pensée. Lorsqu'il reproche aux protestants « la supposition d'une Eglise invisible perdue pendant des siècles au milieu d'une société religieuse professant des doctrines et des dogmes erronés et célébrant des rites indignes du christianisme (2) » il n'hésite plus à donner le nom d'Eglise à la Société visible des chrétiens. L'Eglise, « dit-il, dans sa mission terrestre, est en même temps visible et invisible. Elle est de fait la société des élus de Dieu, un corps et une âme; et en ce sens, c'est l'Eglise invisible. Mais elle est aussi la société des hommes qui, quelle que soit leur vie intérieure et individuelle, reconnaissent le principe de la vie chrétienne et s'y soumettent au moins en apparence. Ce principe est celui de l'amour mutuel en Jésus-Christ,

(1) *L'Unité de l'Eglise*, p. 222.
(2) *L'Eglise latine, etc.*, p. 275.

et porte avec lui ses fruits, la sanctification et la connaissance des mystères divins, c'est-à-dire la foi. Tant qu'il existe, tant qu'il est admis par tous, l'Eglise visible subsiste, quelle que soit l'ignorance générale pour les choses extérieures, quelle que soit souvent la corruption individuelle ou la grossièreté des rapports civils et politiques produits par la destinée historique des nations. » Il y a donc, en définitive, une Eglise visible, dont l'unité est maintenue par l'amour mutuel des chrétiens. Nous comprenons maintenant pourquoi Khomiakov tenait tant à prouver que dans la malheureuse affaire du *Filioque*, l'Occident avait, par un *fratricide moral* péché contre l'amour mutuel, contre le principe même de l'unité chrétienne.

« L'esprit de Dieu, dit Khomiakov, qui parle dans les saintes Ecritures, qui enseigne et éclaire dans la sainte tradition de l'Eglise universelle, ne saurait être compris par la raison. Il n'est accessible qu'à toute la plénitude de l'esprit humain sous l'inspiration de la grâce. Aborder la foi et ses mystères avec les seules lumières de la raison est aux yeux du chrétien un acte d'audace aussi extravagant que condamnable. La lumière qui vient du ciel et pénètre toute l'âme de l'homme, est la seule qui puisse lui servir de guide, et la force que donne l'Esprit divin est

la seule qui puisse le porter dans ces inabordables régions où se manifeste la divinité... L'Eglise sainte est immortelle, tabernacle vivant de l'esprit divin, portant en son sein le Christ, son Sauveur et son Chef, unie à lui par des liens plus intimes que la parole humaine ne peut le dire et que l'esprit humain ne peut le concevoir, l'Eglise seule a le droit et le pouvoir de contempler la majesté céleste et de pénétrer ses mystères... La plénitude de l'esprit ecclésiastique n'est ni un être collectif ni un être abstrait : c'est l'Esprit de Dieu qui se connaît lui-même et ne saurait s'ignorer. C'est l'Eglise tout entière qui a rédigé les saintes Ecritures; c'est elle qui les fait vivre dans la tradition : ou plutôt les deux manifestations du même Esprit n'en font qu'une; car l'Ecriture, c'est la tradition écrite, et la tradition, c'est l'Ecriture vivante... (1).

« La foi est la suite d'une révélation admise comme telle; elle est la croyance à un fait invisible manifesté par un fait visible : mais elle n'est pas une croyance purement logique et rationnelle; elle est bien plus que cela. Elle n'est pas un acte de la raison seule, mais un acte de toutes les puissances de l'intelligence saisie et subjuguée dans ses plus intimes profondeurs par la vivante vérité du fait révélé. Elle n'est pas seulement pensée ou

(1) *L'Eglise latine, etc.*, pp. 44, 45.

sentie, mais pensée et sentie à la fois. En un mot, elle n'est pas la connaissance seule, mais la connaissance et la vie en même temps. Il est évident que l'examen, dans les questions qui ont rapport à la foi, lui emprunte son caractère et diffère totalement de l'examen tel qu'on l'entend ordinairement... Par la multiplicité des données comme par son but, qui est la vérité vivante et non pas seulement logique, il exige l'emploi de toutes les forces de l'intelligence dans la volonté comme dans la raison, et l'examen intime de ces mêmes forces. Il doit, pour ainsi dire, non seulement prendre en considération l'univers visible, mais la puissance et la pureté de l'organe visuel. Son point de départ est donc le plus humble aveu de sa faiblesse ; car il faudrait, non point un orgueil satanique, mais une démence sans nom, pour que l'homme s'attribuât aussi bien la perfection morale que la perfection de la raison, et c'est cependant ce qu'il devrait faire pour s'attribuer l'indépendance individuelle, vu que dans ce système l'ombre du péché implique déjà la possibilité de l'erreur, ou plutôt sa nécessité dans le cas où l'homme se permettrait une confiance excessive dans ses propres forces ou dans les dons de la grâce qui lui ont été accordés personnellement. La vérité ne peut donc exister que là où est la sainteté sans tache,

c'est-à-dire dans la totalité de l'Eglise universelle, qui est la manifestation de l'Esprit divin dans l'humanité... (1)

« Le christianisme a son expression logique renfermée dans le symbole : mais cette expression logique ne se détache pas des autres manifestations. Il a aussi son enseignement logique, que nous nommons *théologie;* mais ce n'est qu'une branche de l'enseignement général; en faire une prérogative est une folie; en faire un don céleste, attaché à certaines fonctions, c'est une hérésie : c'est établir le mystère ou le sacrement du rationalisme.

L'Eglise ne reconnaît pas l'Eglise enseignante autre qu'elle-même dans sa totalité...(2) C'est un fait dogmatique incontestable. Les patriarches d'Orient, réunis en concile avec leurs évêques, ont solennellement déclaré dans leur réponse à une encyclique de Pie IX, que « l'infaillibilité résidait uniquement dans « l'universalité de l'Eglise unie par l'amour « mutuel ; et que l'invariabilité du dogme, « comme la pureté du rite, étaient confiés à la « garde, non d'une hiérarchie quelconque, mais « de tout le peuple ecclésiastique qui est le « corps du Christ. » (3)

(1) *Ibid*, pp. 50-53.
(2) *L'Eglise latine, etc.*, p. 54.
(3) *Ibid.*, pp. 48, 49.

D'où vient que certains conciles « sont rejetés quoiqu'ils n'offrent aucune différence apparente avec les conciles œcuméniques ? C'est de ce que leurs décisions n'ont pas été reconnues pour être la voix de l'Eglise par tout le peuple ecclésiastique, par ce peuple où dans les questions de foi il n'y a pas de différence entre le lettré et l'ignorant, l'ecclésiastique et le laïque, l'homme et la femme, le souverain et son sujet, le maître et l'esclave, où quand il le faut, selon la volonté de Dieu, l'adolescent reçoit le don de la vision et l'enfant la parole de sagesse, et le berger illettré démasque et réfute l'hérésie de son savant évêque, afin que tous ne soient qu'un dans l'unité libre de la foi vivante qui est la manifestation de l'Esprit de Dieu...(1)

« Ce que Dieu a daigné nous révéler, ce que l'Eglise a dit dans le passé par la Bible ou par les conciles ou par le sens du rite traditionnel, nous est donné. L'intelligence de ce qui a été manifesté et la constante manifestation de cette intelligence, le travail contemporain de l'Eglise, tout cela est confié à la liberté de notre pensée, et c'est l'harmonie des pensées individuelles éclairées par la grâce de Dieu qui constitue la pensée générale de l'Eglise. Mais la pensée individuelle même n'est point seulement la réflexion de

(1) *Ibid.*, p. 62.

l'esprit analytique et rationalisant ; elle est la manifestation de tout l'être moral... Une unité extérieure qui rejette la liberté et n'est par conséquent pas l'unité réelle, tel est le romanisme. Une liberté extérieure qui ne donne pas l'unité et qui n'est par conséquent pas la liberté réelle, telle est la réforme. Or, le mystère de l'unité du Christ et de ses élus, opérée par sa liberté humaine, a été révélé dans l'Eglise à l'unité réelle et à la liberté réelle des fidèles... La liberté intellectuelle du fidèle n'est soumise à aucune autorité extérieure, mais la justification de cette liberté est dans son accord avec l'Eglise, et la mesure de cette justification est dans le consentement de tous les fidèles...(1)

« L'Eglise n'a pas reçu des bienheureux Apôtres un héritage de mots, mais un héritage de vie intérieure, un héritage de pensée inexprimable, et qui cependant tend toujours à s'exprimer. La parole de l'Eglise varie pour porter témoignage à l'infini de l'idée : autrement cette parole ne serait plus qu'un écho matériel, roulant d'âge en âge, mais ne manifestant que la stérilité, l'assoupissement ou l'absence complète de travail intellectuel.

« Nous le voyons dès l'abord : si le nom mystérieux et éternellement adorable de Fils de Dieu avait embrassé toute l'idée chrétienne

(1) *L'Eglise latine, etc.*, pp. 283-290.

de Celui qui s'incarna pour notre salut, pourquoi aurait-il encore reçu le nom divin de Verbe éternel ? ou si le nom de Verbe avait été nécessaire pour exprimer cette idée, pourquoi n'avait-il pas été prononcé dès le commencement de la prédication évangélique? Les savants de notre siècle crient au développement ; les Allemands caractérisent même ce développement en le nommant la doctrine du Verbe (*die Logoslehre*) ; mais tous ces mots sont vides de sens. Bien des fois en lisant les œuvres des Apôtres antérieures à celle de saint Jean, on s'arrête avec un certain mécontentement involontaire de ne pas trouver le mot si caractéristique qui rayonne à la première ligne de son Evangile. « L'image du Père, » « la splendeur de sa gloire, » et d'autres expressions semblables nous révèlent bien la même pensée que celle qui est renfermée dans le mot de Verbe, mais l'indiquent avec moins de clarté. Ce mot sera-t-il donc un progrès dans l'Eglise? Nullement. La plénitude de la pensée ecclésiastique se fait déjà sentir dans les expressions de saint Paul, mais l'auditeur à changé. Le Juif, le Romain, l'artisan grec n'auraient rien compris si saint Paul avait parlé de Verbe : ce mot n'aurait éveillé aucune idée dans leur esprit ; il n'aurait été pour eux qu'un mot vide de sens. Mais un nouvel élément personnel, une nou-

velle vie historique sont venus se rattacher à l'Eglise du Christ ; ce sont les élèves de la philosophie grecque. L'expression plus concise et plus claire, qui, jusqu'alors, aurait été incomprise, est devenue possible, et saint Jean nous la fait entendre, et l'Eglise la répète avec joie au retour de sa plus triomphante solennité. Est-ce à dire que l'Eglise ait trouvé un mot pour exprimer sa pensée ? Quoi ? Le Verbe, la parole, ce son fugitif dans l'air, ou ce signe muet et gravé, ce quelque chose de variable et de conventionnel, ce quelque chose qui n'a rien à soi, qui n'a aucune vie propre ou personnelle, ce serait une expression qui embrasserait, qui définirait l'essence de Dieu, notre Sauveur, de Celui qui est la vie et la vérité absolue? Une pareille supposition est inadmissible. Non ; l'Eglise se réjouit, non d'avoir exprimé sa pensée, mais d'avoir clairement indiqué à ses enfants une pensée qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer...

« Généralement parlant, ce sont les hérésies ou les fausses définitions qui ont donné aux fils de l'Eglise l'occasion d'énoncer la vérité dans des formules plus sévères et plus définies ; mais le mouvement pour ainsi dire scientifique de la terminologie ecclésiastique n'a réellement pas besoin de ces erreurs pour se manifester : il découle tout naturellement du besoin de montrer que la

doctrine chrétienne n'est pas un assemblage de mots appris par cœur et retenus par la mémoire ; mais qu'elle est une expression approximative d'une vérité divine constamment contemplée et comprise par le sens intime des enfants de Dieu. Cette vérité reste la même dans tous les siècles ; la connaissance de cette vérité ne varie pas ; mais l'expression de cette vérité, expression toujours insuffisante, varie nécessairement selon le développement du langage analytique et selon le caractère des habitudes intellectuelles de chaque époque... L'homme réfléchit et cherche à exprimer sa réflexion par la parole. L'Eglise juge cette parole et l'approuve, quand elle est vraie, ou la condamne, soit quand elle est erronée et jette l'intelligence des fidèles sur de fausses routes, soit quand elle est orgueilleuse et prétend enbrasser des vérités qu'elle ne peut qu'indiquer. C'est ainsi que l'homme, toujours aveugle et protestant à cause de son imperfection morale, se trouve toujours en présence de l'Eglise, qui est voyante et catholique, parce qu'elle est sainte par le don de l'Esprit-Saint et par la grâce de l'amour mutuel en Jésus-Christ. » (1)

Ces longues citations, si elles ne suffisent pas à rendre toutes les nuances de la pensée de Khomiakov, indiquent du moins assez net-

(1) *L'Eglise latine, etc.*, pp. 291-300.

tement, me semble-t-il, quelles sont les questions qui préoccupaient ce puissant esprit, et de quel côté il en cherchait la solution. Aujourd'hui, on parle plus que jamais, peut-être, de la foi et de la science, de la foi et de la vie, de la foi et du dogme, de la foi et de la théologie ; on répète les mots de développement et de progrès, dont Khomiakov ne voulait pas : évidemment, des pages qu'il écrivait il y a cinquante ans, beaucoup sont restées d'actualité. Sous le fervent défenseur de l'immobile Eglise orthodoxe d'Orient, nous reconnaissons le disciple des modernes philosophies de l'Occident.

Voilà des lignes essentielles. Elles montrent avec quel intérêt l'abbé Morel a lu les pages qu'il cite tout au long. N'oublions pas qu'il n'ignore rien du mouvement des idées religieuses en France et que chacun des termes abstraits qu'il emploie, *foi et science*, *foi et dogme*, *foi et vie* résument les préoccupations d'hommes qui sont connus et qu'il connaît bien, M. Blondel, M. Laberthonnière, M. Le Roy, M. Loisy. Tout étonné de rencontrer dans un théologien russe les questions que pose en France la critique la plus avancée, il se dit que les Russes ne sont décidément pas les superstitieux réactionnaires que la légende dépeint ; il se dit aussi que, puisque certains

Russes ont des points de vue semblables à ceux de certains Français, il y a moyen de les faire causer entre eux et de les mettre en contact. Si d'un côté l'étude plus diligente de l'antiquité patristique rapproche les Orientaux des Occidentaux en les rapportant à une position religieuse qui leur était commune, et si, d'autre part, le développement de la critique et des sciences modernes provoque chez les deux peuples les mêmes crises intellectuelles et les amène à poser de la même manière les mêmes problèmes, un homme comme Morel qui sait lire les Pères, qui est armé pour les comprendre, qui a eu sa crise théologique et qui comprend les questions de son temps, peut travailler efficacement à l'union. Car c'est bien à l'union qu'il pense maintenant, et il ne se reconnaît plus, pour ainsi dire, le droit d'étudier les questions religieuses en théologien de cabinet.

Les conditions de cette union il les avait étudiées en Angleterre, en pleine réalité, et au Séminaire Saint-Vincent de Paul, où M. Portal, après une campagne retentissante, pouvait lui faire part de son expérience, dans des conversations quotidiennes. Il apprit ainsi que, dans l'Eglise Romaine, parmi ceux qui désirent une union réelle et profonde, il y a trois partis bien distincts.

Les uns souhaitent que l'Eglise Catholique

et les Eglises dissidentes s'unissent par une sorte de traité politique. Un accord serait signé entre le Pape d'un côté et d'autre part le Roi ou le Tsar, les Archevêques ou le Synode, et des concessions disciplinaires étant accordées, l'unification des croyances se ferait dans le *Credo* latin sous l'autorité du Pape. Ce projet ne peut évidemment être accompli que par de hauts personnages; c'est un rêve d'ambassadeurs. On sait avec quelle largeur de vues et quel enthousiasme le Pape Léon XIII s'appliqua à le réaliser; et on sait aussi qu'il dut reconnaître que l'entreprise était peu pratique.

D'autres, d'humbles missionnaires, s'imaginent que l'union totale se fera par les conversions individuelles des dissidents; et encouragés par des succès isolés dont la presse exagère l'importance, ils croient être arrivés à l'heure où les Anglicans et les Russes vont entrer dans l'Eglise Romaine. Ce procédé avait paru chimérique à ceux qui dirigèrent la campagne anglaise de 1895; si on se reporte à la conférence faite par M. Portal, à Londres, on verra que lui et ses amis ne croyaient pas que la méthode des conversions individuelles pût jamais déterminer un mouvement important dans la population.

Ils préféraient une action d'ensemble d'Eglise à Eglise, qui donnait à l'autorité une large

part dans l'initiative et une part prépondérante dans la conclusion de l'entreprise, sans exclure toutefois l'action commune des peuples dont les transformations sociales obligent aujourd'hui de tenir compte. Comme l'action diplomatique, cette méthode sauvegarde le principe d'autorité qui est la base du catholicisme, sans préjuger la question des droits individuels envers la vérité. Elle établit la charité entre les corps comme entre les individus, et elle opère, par des relations amicales et par des travaux en commun, ce rapprochement des intelligences et des volontés qui est la condition même de l'union. L'union ainsi obtenue est politique sans doute en ce sens que ce sont deux grands corps qui se rapprochent, mais ce mouvement est provoqué et soutenu par une poussée des esprits et des cœurs.

Cette troisième méthode avait, elle aussi, échoué; et les ardents apôtres de l'union, en France comme en Angleterre, avaient dû renoncer à tout ce qu'il pouvait y avoir de diplomatique dans leur procédé et se résigner à une action plus modeste. Or c'est précisément ces hommes que l'abbé Morel avait rencontrés et c'est leur esprit qui entrait en lui.

Ils en étaient venus à se dire que l'union est chimérique tant qu'elle n'est pas faite dans les esprits et dans les cœurs. Il faut donc qu'elle se fasse dans les cœurs où chaque

jour pénétrera un peu plus ce sentiment que le schisme est un malheur et qu'il est nécessaire que les disciples du Christ forment un seul troupeau. Il faut qu'elle se fasse dans les esprits par une étude approfondie de l'essence même de la religion ; le jour où on verra qu'elle se retrouve identique dans les communions séparées, il sera plus facile de passer par-dessus des divergences accidentelles pour se donner la main. Il convient donc de constituer dans chaque pays des groupes qui vivent de ces idées et soient décidés à agir suivant ces principes. Ces groupes se mettront ensuite en relations : chacun cherchera à communiquer sa valeur à l'autre, dans un esprit de charité et non de jalousie, persuadé qu'on rapproche de soi la confession étrangère non en lui prouvant son infériorité, mais en augmentant sa vie. Ces principes qui ont été déjà exposés en partie dans les chapitres précédents devinrent la base de l'action de l'abbé Morel, et c'est dans ces dispositions qu'il partit pour son troisième voyage en Russie.

Ces espérances, nous les connaissons par une lettre adressée de Paris à Oxford, le 1er novembre 1904. « Et puis, qui sait ? Peut-être l'étude de la Russie religieuse va-t-elle prendre, juste au moment où nous nous y mettons, un intérêt tout nouveau. C'est une impression générale en Russie que la guerre actuelle,

qu'elle finisse comme elle voudra, sera suivie d'importantes réformes... que seront les réformes ? Et quel contre-coup auront-elles sur l'Eglise orthodoxe ? Accordera-t-on, du moins, dans une certaine mesure, la liberté religieuse ? On m'assure que, si l'orthodoxie cesse d'être obligatoire, la masse, en apparence si imposante, de l'Eglise orthodoxe se désagrégera. Et alors l'histoire religieuse de l'Angleterre moderne pourrait se reproduire en Russie. Qui sait si l'on ne verra pas quelque jour le noyau « catholique » de l'Eglise orthodoxe (il entend par là ce qui correspond à la *High Church* de l'Anglicanisme) chercher contre les « protestants » (c'est le pendant de la *Low Church*) un appui du côté de Rome ? Les « catholiques » de l'Orthodoxie auraient sur ceux de l'Anglicanisme le grand avantage d'une hiérarchie incontestée. Ils auraient le désavantage d'être très ignorants ; raison de plus pour qu'ils aient besoin de nous. »

Puisqu'il compare la Russie à l'Angleterre, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il y soit fidèle, au moins en gros à la tactique « anglaise. » Son journal si pauvre d'opinions, mais si scrupuleux dans le détail des faits, ne contient pas trace d'action politique. Il n'est pas moins certain que l'abbé Morel ne partage pas le mépris de beaucoup de catholiques pour les « Schismatiques. » Il aime les Russes parfois

respectueusement. C'est avec plaisir qu'il recueille cette opinion d'un grand seigneur. « Sous les pratiques religieuses du peuple il y a souvent beaucoup de véritable religion. De même, sous l'insignifiance des popes et des moines, il y a parfois de véritables puissances morales. » Il en rencontre une à Valaam dans le moine Nikita. « Nous remontons dans le bateau qui se met en devoir de partir. On apprend que Sacha avait dit au Skhimonach Nikita que la générale, « guénéralcha, » le demandait au quai d'embarquement. Le moine était descendu trois fois, à ce qu'il paraît, et n'avait pas vu de bateau. Le comte demanda au Khasiaïne de faire revenir pour de bon le Skhimanach que nous avions du reste vu une seconde fois au réfectoire et que le comte avait déjà comblé de manifestations de respect. Le père Nikita monta dans le bateau et s'assit dans la cabine, entre M. M... et la comtesse. On s'entassa autour d'eux. Je ne pus que passer la tête à la porte. Le moine salua et demanda ce qu'on lui voulait. On répondit qu'on voulait un moment de conversation avec lui. Que vous dire, répondit-il, sinon ce qui est dans l'Evangile? vous aimer les uns les autres, ne pas juger, prier, etc. De temps en temps il s'interrompait pour demander pourquoi on lui faisait tant d'honneur. Les dames pleuraient et je crois que tout le monde était ému. La parfaite

simplicité, la profonde conviction avec lesquelles parlait le moine avaient quelque chose de touchant, surtout de la part d'un vieillard dont la vie n'est plus qu'un colloque avec Dieu. »

Lui-même finit par comprendre la piété russe « : Je dois grandement me féliciter d'avoir rencontré ici le comte H... dont la piété, qui m'avait d'abord paru puérile, a fini par m'imposer grand respect. C'est une piété très démonstrative, qui se manifeste par de nombreux signes de croix, de nombreuses inclinations, des baisements d'icones, avec la pensée de n'en négliger aucune ; — qui se répand aussi en marques de respect envers les moines. Après avoir trouvé tout cela exagéré, j'en viens à regretter la nécessité où je suis moi-même d'observer la plus complète réserve. On sent que tous ces gestes font du bien à l'âme ; mieux vaut la religion du moujik ignorant, que celle du savant protestant qui prétend n'adorer Dieu qu'en esprit. »

Avec de tels sentiments, on peut « causer. » Des orthodoxes le désirent. En voici deux preuves. Dans une lettre à un ami de France : « Un M. K..., qui s'intéresse aux questions sociales et quis'est montré très obligeant à mon égard, désire savoir quels sont les meilleurs livres et les meilleures revues à l'aide desquels il pourrait se mettre au courant du mouvement

social catholique. Pourriez-vous demander une petite liste à M. Max Turmann ou à quelque autre personnage vraiment compétent ? » Dans le journal de voyage : « J'ai trouvé l'évêque E... qui m'a annoncé qu'il partait prochainement pour la Terre sainte avec un groupe de professeurs et d'étudiants. Il paraît préoccupé de la question des réformes. Le recrutement du clergé, en particulier, le préoccupe. Il m'a demandé des détails sur nos séminaires, grands et petits; et a voulu savoir si le clergé est assez nombreux. Il a paru surpris que les évêques fussent maîtres absolus dans leurs séminaires... L'évêque m'a demandé de venir dîner avec lui à cinq heures. »

C'est ainsi que l'abbé Morel comprend son action en Russie. Il voit des Russes, et simplement il cause avec affabilité, il donne son âme. La sincérité de son esprit scientifique comme l'ascétisme de son labeur continu en imposent aux prêtres russes qui s'étonnent de voir dans ce prêtre romain non l'intrigant qui veut faire des conquêtes mais le frère qui sur un autre autel consacre le même pain. C'est ainsi qu'il inspire de véritables amitiés.

Cependant, il ne tarde pas à s'apercevoir que l'œuvre d'édification mutuelle est bien plus ardue en Russie qu'en Angleterre. En 1895, c'était un groupe d'Anglais et de Français qui avaient désiré l'union : en 1905, c'est le seul

Morel. Le cercle de ses relations a beau s'étendre (son Journal nomme cent ou deux cents personnages de marque) il n'est pas satisfait. En date du 29 mai, 11 juin 1905, il écrit : « J'entends de côté et d'autre des choses fort intéressantes, mais je ne trouve pas les gens de mes rêves. Les questions politiques préoccupent tellement que personne ne songe à autre chose. »

La difficulté l'excite sans le décourager. En 1905, il avait donné à l'*Univers* une série de six articles sur « La question religieuse en Russie. » (12 mars, 27 mars, 4 avril, 17 avril, 22 avril, 21 mai.) Dans le dernier, « L'Avenir de l'Eglise russe, » il expose ses « motifs d'espérer. »

« L'heure présente est solennelle parce qu'elle marque le terme de l'évolution presque millénaire, qui a finalement jeté l'Eglise russe aux pieds de l'autocratie. L'Eglise russe, assoupie dans la servitude, va peu à peu, bien lentement assurément, s'éveiller à la liberté. Et la question qui se pose est de savoir, si, assoupie qu'elle était jusqu'à présent dans un isolement dont, par une étrange inconscience, elle se glorifiait, elle ne va pas prendre l'habitude de jeter des regards au delà des barrières, peu à peu abaissées, qui ont trop longtemps fermé la Russie, et si elle ne va pas se trouver rapprochée des

chrétiens d'Occident, des catholiques surtout, par la nécessité de faire face aux mêmes difficultés et de répondre elle aussi, aux problèmes qui, dans l'ordre intellectuel ou l'ordre social, se posent partout les mêmes dans le monde moderne.

« Le premier résultat de la liberté de conscience, si elle passe décidément dans l'ordre des faits, sera vraisemblablement de provoquer des défections dans l'Eglise russe. On sait que beaucoup d'uniates des provinces occidentales, devenus orthodoxes par force, ne demandent qu'à revenir au catholicisme. Le protestantisme, sous le nom de *stundisme*, a recruté de nombreux adhérents dans le Sud; il a des sympathies parmi les paysans orthodoxes de ces régions et s'attend à de faciles conquêtes. Les vieux-croyants, eux aussi, verront leur nombre s'augmenter, dans le Nord surtout. Dans l'aristocratie, les orthodoxes convaincus sont rares, et bien des âmes religieuses se sentent attirées par le catholicisme; les indifférents sont les plus nombreux; le jour où la religion officielle cessera d'être obligatoire, ils ne tarderont pas à s'en détacher.

« L'Eglise russe aura donc des pertes. En revanche, elle compte bien que, si la liberté est accordée aux Vieux-croyants et aux « hétérodoxes, » elle lui sera accordée à elle aussi.

Elle espère bien devenir autre chose qu'un rouage administratif de l'Etat. Un instant, on a espéré que le patriarcat allait être rétabli et qu'ainsi l'Eglise russe allait avoir une tête. On a été déçu, mais la fièvre réformatrice qui s'est déclarée ne semble pas sur le point de s'arrêter. Elle est soutenue, il n'est pas besoin de le dire, par les espérances de liberté politique. Ce n'est pas le lieu d'examiner en détail les projets que discutent les journaux et les revues, avec une audace qui est de bon augure. Le même désir se manifeste partout. On veut que l'Eglise soit autre chose qu'un rouage de la machine administrative de l'empire, on veut que l'hégémonie des moines prenne fin, et qu'une légitime part d'influence soit faite au clergé blanc. On rappelle que l'Eglise n'est pas une société formée uniquement d'évêques, voire de prêtres ou de diacres ; les laïques, eux aussi, en sont membres : ils réclament le droit de s'intéresser aux affaires de l'Eglise, et les plus clairvoyants sentent à merveille que c'est à ce prix seulement que l'on tiendra le peuple russe attaché à sa religion.

« Ils savent, en effet, qu'auprès des masses, simples et ignorantes, l'orthodoxie, sous un régime de liberté, va rencontrer des ennemis de plus d'une sorte. On devra lutter, non seulement contre les sectaires et les « hété-

rodoxes, » mais aussi contre le socialisme, qui, chez un peuple habitué à la communauté des biens, trouvera un terrain singulièrement favorable. Ce sera une tâche nouvelle pour une Eglise confinée jusqu'ici dans la poussière des paperasses administratives ou dans la magnificence des rites liturgiques. Il y a une question sociale en Russie aussi bien qu'en Occident, et l'Eglise russe ne pourra, si elle ne veut accepter sa déchéance, souffrir que ce grave problème soit résolu contre elle. Nous pouvons nous attendre à voir des orthodoxes venir demander des conseils à l'Encyclique *Rerum novarum*.

« Si l'Eglise russe trouve dans le socialisme un adversaire redoutable auprès des masses, elle aura dans la critique moderne, un ennemi non moins dangereux auprès des classes instruites. Que de questions nouvelles, soulevées chez nous depuis un siècle par les philosophes et par les historiens! L'écho en a passé la frontière russe, mais nul bruit n'est parvenu jusqu'à l'oreille du théologien orthodoxe. La censure veillait, attentive et impitoyable. Elle ne veillera pas toujours, et la quiétude, qui se plaisait à croire que l'Eglise russe est un décalque parfait de l'Eglise des origines, va se trouver violemment secouée. On s'apercevra que la polémique contre les incrédules et les vieux-croyants, contre les

catholiques et les protestants, telle qu'on l'avait conduite jusqu'ici, n'était qu'un jeu d'enfants. Il faudra sortir de la forteresse défendue par l'Etat ; il faudra descendre dans l'arène. Peut-être alors s'apercevra-t-on des difficultés de la tâche nouvelle, peut-être alors cherchera-t-on des alliés.

« Et l'allié à côté duquel on combattra le plus souvent sera le catholicisme. C'était, hier encore, l'ennemi le plus redouté, parce que c'était l'ennemi le plus voisin ; si, en effet, les orthodoxes se séparent des catholiques sur certains points du dogme, ils ont bien la la même conception du christianisme. Ce sera peut-être demain, pour les orthodoxes qui auront à cœur de sauver les véritables traditions de leur Eglise, un ami, auprès duquel on prendra volontiers aide et conseil.

« On verra, on a vu déjà, se produire dans l'Eglise russe des tendances théologiques diverses ; les uns pencheront vers le protestantisme, les autres vers le catholicisme. Ce sera quelque chose comme la *Low Church* et la *High Church* de l'Eglise anglicane. On s'apercevra qu'entre l'idée protestante et l'idée catholique, il n'y a pas de milieu tenable. Newman ne put trouver la *via media* qu'il cherchait. Un Newman orthodoxe n'aurait pas plus de succès.

« L'Eglise russe, ainsi rapprochée de nous

par des préoccupations auxquelles elle est jusqu'ici restée étrangère, en viendra-t-elle à l'union ? C'est le secret de Dieu. »

Ce secret, l'abbé Morel essaya de le pénétrer dans une lettre qu'il écrivit le 29 janvier 1905 à un haut personnage de la Russie. La voici tout entière :

« Excellence, je vous suis très reconnaissant de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, et de l'intérêt que vous voulez bien témoigner à la *Revue catholique des Eglises*. C'est pour nous un encouragement auquel nous attachons beaucoup de prix.

« Il ne suffit pas, dites-vous, que les chrétiens des diverses confessions s'unissent pour une action extérieure contre un ennemi commun. Cette action commune est désirable : elle apparaît de plus en plus nécessaire. Mais, pour rétablir l'unité de l'Eglise, il faut bien autre chose, et tout d'abord une entente doctrinale. — C'est vrai, et il est vrai aussi que toutes les tentatives d'union doctrinale feront nécessairement appel à la doctrine enseignée à la fois par l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident, à l'époque où elles n'étaient pas séparées. Seulement, nous avons devant nous un spectacle étrange. Nous voyons en Orient et en Occident des hommes, dont on ne peut ni contester la science, ni suspecter la bonne foi,

prétendre les uns et les autres qu'ils croient ce que croyaient les chrétiens des premiers siècles. Et ces hommes ne sont pas d'accord entre eux.

« A ce fait, je ne vois qu'une explication, c'est que, de part et d'autre, on regarde l'antiquité chrétienne de points de vue différents. L'état d'esprit des uns n'est pas l'état d'esprit des autres, et ni les uns ni les autres, après douze ou quinze siècles écoulés, ne peuvent plus avoir le même état d'esprit que les chrétiens de l'ancienne Rome et de l'ancien Orient.

« Les deux moitiés de l'empire romain, christianisées à l'époque où une même civilisation, la civilisation gréco-romaine, y exerçait partout son influence, ont bientôt cessé d'avoir une histoire commune. Deux mondes différents se sont formés, et chacun des deux a eu sa civilisation à part. Peu à peu, ils ont cessé de se connaître et de se comprendre ; les relations, d'abord fréquentes, sont devenues plus rares. Les deux moitiés de l'Eglise se sont peu à peu habituées à vivre à part : une antipathie mutuelle s'est élevée entre l'Occident et l'Orient, et l'unité extérieure, maintenue à grand'peine, a fini par se briser. Quant à la rupture du XVI^e^ siècle, elle n'a pas évidemment pour cause des différences de civilisation. Il fallait une réforme dans l'Eglise : on a eu une révolution, et ce fut un grand

malheur. La révolution une fois faite, catholiques et protestants conservèrent longtemps l'espoir d'une réconciliation. Les uns et les autres, en dépit de leurs querelles, avaient reçu leur éducation des théologiens du moyen âge, et ils avaient là un terrain commun. Les premières tentatives échouèrent, et des générations s'écoulèrent. Aujourd'hui, l'état d'esprit d'un protestant et l'état d'esprit d'un catholique sont devenus choses tellement différentes, que l'on n'est plus en état de se comprendre. Dès qu'il s'agit de la religion, ils ne voient plus le même objet de la même façon. La conséquence de ce fait est que les polémiques n'aboutissent généralement à rien, sinon à des accusations mutuelles de mauvaise foi. S'il en est ainsi, on ne peut faire un pas dans la direction de l'union doctrinale des chrétiens qu'en essayant de modifier ces états d'esprits différents et de les faire tendre vers un état d'esprit commun. Cette mentalité commune ne sera ni celle du Français, ni celle de l'Allemand, ni celle du Russe, ni celle de l'Occidental, ni celle de l'Oriental. Un pareil état d'esprit ne peut se former que lentement, par des relations de peuple à peuple. Il se formera d'abord dans ceux qui ont occasion de voir et d'étudier des pays différents : il se formera ensuite dans ceux sur lesquels ils ont quelque influence.

C'est seulement en se dégageant des habitudes d'esprit de son pays et de son temps que l'on s'humanise vraiment et que chacun développe en soi ce qu'il a de véritablement humain. C'est de la même manière, sur le terrain religieux, que l'on se fait un état d'esprit véritablement « catholique, » état d'esprit nécessaire pour recevoir de façon « orthodoxe » la tradition de nos Pères dans la foi. Moins l'on subit les préjugés d'un temps et d'un lieu, plus l'on est universel et « catholique » et plus aussi l'on est préparé à comprendre dans la doctrine ce qui est au-dessus de toutes les différences de lieu et de temps, et par conséquent ce qui est « orthodoxe. »

« Ainsi, l'unité de l'Eglise dépend de l'unification de toutes les civilisations. Cette unification, bien entendu, serait tout à fait relative ; chaque peuple y conservera nécessairement son caractère. Mais les relations de plus en plus fréquentes entre les diverses nations, auront pour conséquence inévitable une influence mutuelle de plus en plus active. Et pour ma part, je suis persuadé que l'Occident a beaucoup à gagner à mieux connaître les peuples Slaves et notamment les Russes. Dans la civilisation de l'avenir chaque peuple aura la part qu'il saura se faire. Il faudra alors que ceux qui présenteront la religion au monde lui présentent non pas une chose française ou

allemande, ni une chose latine ou grecque, mais une chose *humaine*. Ce n'est qu'en étant véritablement humaine, en s'adaptant à tous les hommes de tous les pays, que la religion se montre divine.

« Dès lors, le travail à accomplir est un long travail. Il se fait tous les jours avec plus d'ardeur, et si l'on ne peut songer à fixer une date à l'union, on peut espérer cependant qu'elle aura lieu.

« Aux XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^ siècles, les catholiques et les protestants étudiaient les Pères de l'Eglise en vue de leurs polémiques. On cherchait beaucoup moins à *savoir* exactement ce qu'avaient enseigné les Pères qu'à prouver que les Pères condamnaient l'adversaire. On ne songeait pas à s'instruire, mais à batailler : chacun était si persuadé que sa manière à lui d'entendre la religion était la seule vraie qu'il ne songeait plus à s'instruire, mais seulement à imposer sa propre conception aux autres. Tout cela est changé maintenant. On n'étudie plus les Pères pour prouver que l'on a raison contre tout le monde : on les étudie pour les connaître. Les adversaires d'autrefois sont devenus des collaborateurs, qui travaillent avec une égale ardeur à faire revivre l'antiquité chrétienne. Entre des hommes occupés ainsi à la même œuvre, et obligés souvent de s'admirer mutuellement, bien des préjugés tom-

bent. On cesse de s'injurier et de s'accuser. On ne se trouve pas d'accord sur tous les points, parce que chacun, en dépit de sa bonne volonté, subit toujours des influences auxquelles il lui est impossible de se soustraire, mais cependant les points de contact augmentent tous les jours. Et les Pères de l'Eglise, ainsi étudiés et mieux compris, exercent peu à peu sur les esprits une influence salutaire qu'ils ne pouvaient exercer à l'époque où l'on ne songeait qu'à se battre. Les travailleurs des diverses confessions en arrivent peu à peu à des mentalités assez voisines. C'est un grand pas de fait. A chacun d'eux, alors, de délivrer ceux qui sont autour de lui des préjugés dont il s'est délivré d'abord lui-même. Ce deuxième pas demandera plus de temps mais il se fera.

« L'habitude des polémiques n'avait pas seulement fait méconnaître, dans beaucoup de cas, le véritable sens des Pères de l'Eglise. Elle avait eu une autre conséquence non moins regrettable. Préoccupé que l'on était de battre l'adversaire, on ne prenait pas le temps de bien savoir au juste ce qu'il enseignait. Dès lors, les malentendus s'accumulaient, et, à mesure que l'on s'éloignait les uns des autres, devenaient plus difficiles à guérir. Aujourd'hui, que l'on n'a pas la même confiance dans l'utilité des polémiques, on croit néces-

saire, par contre, de bien connaître la doctrine de ses voisins, et l'on s'aperçoit généralement qu'elle n'est pas aussi dénuée de raison que l'on avait entendu dire qu'elle l'était. C'est là une excellente occasion de réfléchir, dont le résultat est généralement une connaissance plus approfondie et plus complète des divers aspects d'une même vérité religieuse. Encore un pas vers l'union.

« En somme, je vois deux manières de rapprocher la date de l'union des chrétiens : l'étude de l'antiquité chrétienne faite et commencée avec le désir de recueillir respectueusement l'héritage de nos Pères; puis des relations mutuelles entre les diverses catégories de chrétiens. Moins l'on fera de polémique et mieux cela vaudra. Les relations courtoises entre chrétiens n'ont pas seulement pour résultat qu'on se connaît mieux, elles en ont un autre : c'est que l'on s'estime, et quand on en est là, le désir de l'union grandit et l'on travaille avec une tout autre ardeur à le réaliser. C'est en ce sens, je crois, que l'auteur de l'article de la *Revue catholique* souhaitait de voir catholiques et protestants s'unir contre les ennemis de la religion. Cette union, tout extérieure à son point de départ, établit des relations entre des hommes occupés à la même œuvre. On se prend alors à regretter les divisions qui séparent les chrétiens, et à

songer comme malgré soi à une union plus intime et plus profonde. On apprend à se connaître et à s'apprécier, c'est beaucoup.

« Pardonnez-moi, Excellence, la longueur de cette lettre. Si je n'étais assuré de votre bienveillance, je n'oserais l'expédier. — Si vous jugiez bon d'adresser à la *Revue catholique* quelques observations au sujet de l'union des Eglises, — comme aussi sur tout autre sujet rentrant dans son cadre, — elle serait certainement très heureuse de les accueillir. Elle avait songé un moment à faire, auprès de quelques personnages éminents de l'étranger, une sorte d'enquête semblable à celle qui avait été faite en France sur l'union des Eglises. En ce cas, elle n'aurait pas manqué de demander votre avis. Mais je ne sais trop si le moment serait bien choisi pour une enquête de ce genre.

« Daignez agréer l'expression de la très haute considération avec laquelle je suis, de votre Excellence, le très humble et très dévoué serviteur, — G. Morel.

« A son Excellence Monsieur le Général Kiriew, au Château de Pavlosk. »

Cette lettre n'a jamais été imprimée ; on sent que le style a été travaillé pour la précision, non pour l'effet : qui n'admirerait la largeur et la sincérité avec lesquelles Morel y définit

le « catholicisme » et l' « orthodoxie. » On y montre la religion d'autant plus « divine » qu'elle est plus « humaine. » Dans de telles pages, les détails mêmes sont grands. Lorsque Morel parle de l'étude des Pères comme moyen de réaliser l'union, il faut se rappeler que c'est précisément sur les Pères que porte son cours de l'Institut Catholique : il n'y a pas en lui deux hommes, le sédentaire et le voyageur : l'essai d'union le convainc de l'utilité de son enseignement, et son enseignement prépare des prêtres pour hâter l'union. Sa vie, de plus en plus riche, est de plus en plus une. Je raconte ailleurs ce que furent les derniers jours de l'abbé Morel. La semaine qui précéda sa mort il écrivait encore à M. Portal ses espérances dans le succès final de l'œuvre. « Mon voyage m'a documenté sur deux couvents fameux ; la matière ne me manquerait pas pour écrire quelques articles : il est probable que le temps manquera.

« Mon séjour à Pétersbourg a donné, je crois, les résultats que l'on pouvait raisonnablement espérer. Il n'a pas donné ceux que nous rêvons, je n'ai pas mis la main sur l'homme qu'il nous faudrait, et je me demande si l'état d'esprit que nous cherchons existe quelque part en Russie.

. . . . . .

« A Saint-Pétersbourg, je me suis trouvé en

rapport avec des hommes de deux sortes. Il y en a qui, transplantés en Angleterre, seraient des ritualistes extrêmes, plus ritualistes que catholiques, prenant la religion par les petits côtés. Ils sont très sympathiques au catholicisme, et aiment parfois dans le catholicisme ce que nous serions disposés à blâmer. Ce ne sont pas les hommes qu'ils nous faut. L'autre catégorie est nettement et obstinément orthodoxe... Ce sont des gens qui croient posséder la vérité de façon si parfaite qu'il leur est superflu de regarder au delà de leurs frontières et d'interroger le reste de l'humanité... Ils s'intéressent à la situation politique du catholicisme en France ; ils auront même lu Loisy, mais, en somme, ils ne se rendent nul compte du travail de la pensée religieuse chez nous... Savez-vous? Ces gens-là sont trop vieux. Il nous faut des jeunes, moins titrés ou moins arrivés. Priez la Providence qu'elle en mette un sur notre chemin...

« Et puis, il faut dire que le moment est mal choisi pour parler d'autre chose que de politique. Nous devrons, je crois, nous résigner à prendre patience quelque temps. L'état d'esprit que nous cherchons sortira des conditions nouvelles qui seront faites à l'Eglise russe. C'est une affaire de peu d'années.

. . . . . .

« Je vous avoue que j'ai éprouvé, à Arkhangel,

un extrême plaisir à lire votre lettre, et les copies que vous y avez jointes. La séparation de l'Eglise et de l'Etat en France, les bouleversements et les réformes de la Russie travailleront pour nous...

« Tout de même je vous serai reconnaissant de m'envoyer bientôt une bonne lettre du même genre.

« Croyez, cher Monsieur le supérieur, à tout mon respect et à toute mon affection. — Mes meilleurs compliments à MM. Vidal, Aroud. — Et les examens ? G. Morel. »

Ces lignes nous sont vénérables parce qu'elles sont parmi les dernières que l'on ait reçues de lui. Et le dernier mot qu'elles renferment est pour ces jeunes prêtres dont la formation a été le souci qui le poussa au sacerdoce. Le cycle de sa vie se ferme sur les rêves de sa vocation d'enfant.

CHAPITRE IX

Les dernières années

Pour raconter l'œuvre de l'abbé Morel en Russie et à l'Institut catholique de Paris, j'ai dû négliger l'ordre chronologique et anticiper sur les événements. Je reviens maintenant en arrière et, jetant un coup d'œil d'ensemble sur la période qui embrasse les années 1903, 1904, et 1905, je vais essayer de faire connaître la forme dernière de sa pensée et de son âme.

Diverses influences agissaient sur lui pendant ces dernières années, mais d'une manière concordante. D'abord le Séminaire Saint-Vincent de Paul était de plus en plus son milieu; il y était chez lui; il en faisait partie et ceux qui ne l'avaient pas connu sans lui croyaient volontiers qu'il y avait toujours été. La Russie, lors de son second voyage, l'avait pris par le cœur; il semble que son âme de Vosgien méditatif s'était adaptée facilement au mysticisme de l'âme slave; il aimait les Russes, il pensait à eux, à leurs besoins religieux, et

il désirait les faire connaître et leur faire du bien. Les lettres qu'il recevait d'Angleterre, les récits que lui faisaient des amis plus jeunes que lui qui revenaient de Londres, d'Oxford, de Cambridge et même d'Hickleton, lui prouvaient que la cause de l'union gagnait chaque jour du terrain. Il se disait que le moment était venu de tenter une action religieuse.

L'action était possible; mais où étaient les ouvriers? Morel qui avait toujours cru à l'action de la Providence ne fut pas surpris de voir au moment voulu des jeunes prêtres et des jeunes laïques se grouper autour de M. Portal, bien décidés à étudier la question des Eglises et à préparer l'union dans leurs âmes et dans la société. C'était manifestement l'heure de Dieu : si l'union ne sera possible que le jour où il y aura dans l'Eglise romaine et dans les Eglises séparées des groupes qui la voudront, qui en comprendront les conditions et qui la hâteront par leurs désirs et par leurs travaux, c'est une grande marque qu'elle est proche, de voir de pareils groupes se constituer en France. Aussi Morel s'intéressa vivement à l'organisation de la « Société des Etudes religieuses; » il était surtout frappé de l'esprit d'apostolat des jeunes laïques; il se proposait de suppléer lui-même par de véritables cours à ce qui leur manquait de formation théologique, et il voyait en eux les meilleurs des

ouvriers, parce qu'ils seraient plus libres et plus écoutés parmi nos frères séparés, dans des milieux si différents des nôtres. Leur entrain supprimait ses dernières hésitations et du ton de quelqu'un qui s'oriente définitivement, il disait à M. Portal : « Puisque la Providence nous envoie des jeunes gens pareils, il n'y a plus qu'à marcher. »

C'est ce sentiment qui le détermina à se donner tout entier à la *Revue catholique des Eglises*, qui avait été fondée avec son large concours et qui parut tout de suite animée de son esprit. Il l'aimait comme sa chose ; il en était fier ; il donnait une bonne partie de son temps à la préparation de chaque numéro ; et ceux qui ont connu le souci d'exactitude qu'il portait en toutes choses comprendront avec quel soin il en examinait chaque mot. Il avait vraiment l'inquiétude et la coquetterie de la vérité ; aussi, donner le bon à tirer était une grave résolution à laquelle il se préparait et qui suffisait, semble-t-il, aux préoccupations d'une journée ; à côté d'un grand nombre de dates, dans son carnet intime, sont écrits ces simples mots : donné le bon à tirer ! Ainsi dans l'action même, l'homme de bureau se retrouvait avec toutes ses qualités et aussi avec ses manies.

Mais, de jour en jour, il cessait d'être un pur intellectuel et il s'éloignait des points de vue

spéculatifs. Je me rappelle, comme si elle était d'hier, une conversation que j'ai eue avec lui un soir d'été, en revenant de Port-Royal-des-Champs. Avec M. Portal et M. Luret, un aimable aumônier du voisinage qui nous servait de guide, nous avions passé la journée dans les bois des Granges, et au milieu des ruines du monastère. Le paysage mélancolique, tout imprégné encore de méditations sévères, agissait fortement sur Morel qui parlait peu, regardait longuement toutes choses et prenait des vues des points les plus « jansénistes. » Au retour, comme nous suivions la route qui passe au pied de ce château de Vaumurier où Pascal habita et écrivit quelques unes de ses *Provinciales*, Morel, qui avait réfléchi, se mit à causer abondamment. Il parlait par petites phrases courtes, incisives, tantôt souriant, tantôt se laissant aller à la tristesse. Il finit par me dire : « Tout de même, *caro mio*, ces hérétiques étaient de braves gens, et crânement français. Ils ne faisaient pas de la religion un marché avec Dieu. Les théologiens voient dans l'Evangile des conseils et des préceptes, des préceptes obligatoires, et des conseils facultatifs. Ah! des conseils facultatifs ! Il aurait fallu dire ça à Nicole, à Arnaud, à Pascal, que Dieu nous donne des conseils facultatifs ! Mais le moindre signe de Dieu crée une obligation ! Et nos jansénistes, dès qu'ils croyaient voir ce signe,

partaient sans regarder derrière eux. — Votre idéal est là? — Ah! non, par exemple. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais même dire le contraire. Ils sont très bien ces hommes-là : eh bien, ce n'est pas ça. Pourquoi s'enfuir de Paris, pourquoi s'en aller dans la solitude planter des choux, tailler des arbres et rêver à Dieu? Après tout, pour certains, à cinquante ans, ce doit être facile. Et la société? si tous les honnêtes gens la quittent, elle n'aura plus que la canaille. Il aurait mieux valu pour ces hommes rester à Paris, faire du bien autour d'eux; d'abord ils n'auraient pas trouvé le temps d'être « théologiens, » ni, par conséquent, hérétiques. Et puis ils auraient fait leur salut. Et puis... nous ne serions pas venus ici, aujourd'hui et j'aurais préparé mon cours qui n'est pas prêt...

— Vous me rappelez, lui dis-je, l'entrevue de saint Vincent de Paul et de Saint-Cyran. M. Vincent lui reprochait de vivre dans la solitude et d'être inutile aux hommes. Saint-Cyran lui répondit qu'il ne lui semblait pas que servir Dieu en secret et adorer sa vérité et sa bonté dans le silence soit mener une vie inutile. Et M. Vincent de lui répliquer : Pendant ce temps le pauvre peuple des champs meurt de faim et se damne!

— Ah! vous avez une façon de me tuer avec vos comparaisons! De M. Vincent je n'ai que

l'humeur voyageuse. Si j'avais vécu de son temps, je lui aurais dit : Vous avez des missionnaires en Pologne... eh ! bien je vais aller voir un peu ce qui se passe en Russie. »

Huit jours après, l'abbé Morel partait pour la Russie. Il était entièrement gagné à l'action pour l'Eglise.

Désormais ce sera là le centre de sa vie et tout se subordonnera à ce point de vue. Le cours de l'Institut catholique ne changera pas de nature ; il sera toujours question des Pères et de Théologie positive. Mais l'abbé Morel verra dans cette étude un moyen de préparer les esprits à l'union en leur présentant les doctrines d'une Eglise qui n'avait pas encore connu nos schismes et que les Eglises séparées reconnaissent toutes pour leur mère commune.

La transformation la plus intéressante opérée en lui par cette préoccupation nouvelle, ce fut celle de ses idées théologiques et philosophiques. Nous avons vu comment, à l'Ecole des Carmes, il avait peu à peu abandonné les positions traditionnelles ; et je n'ai pas laissé ignorer au lecteur que dans sa tranquille audace il ne recula devant aucune démolition. Nous l'avons vu, ensuite, préoccupé de reconstruire une théologie nouvelle et cherchant à travers les Universités de l'Europe la solution des redoutables problèmes posés par la critique

nouvelle. Il demandait à Dieu de l'éclairer ; et il n'était pas éloigné d'adopter l'attitude la plus radicale, s'il le fallait, pour défendre la foi au xx^e^ siècle et pour se faire écouter des modernes. Jusqu'en 1903, cette recherche est évidemment sa grande affaire.

Mais, à mesure qu'il se détache de la spéculation pour entrer dans l'action, les problèmes théologiques perdent à ses yeux de leur importance. Il n'est pas éloigné de voir dans la critique une sorte d'idéologie systématique ; il est prêt à accueillir avec indifférence toutes les formules pourvu qu'elles sauvegardent l'intégrité du dogme et ne blessent pas les âmes des simples. Ce travail de construction théologique que chaque âge reprend après avoir démoli celui de ses prédécesseurs, lui paraît être l'élégante occupation d'intellectuels qui s'abusent : ils croient étreindre le réel et ils s'agitent dans l'abstrait. La vérité religieuse demeure hors de leurs atteintes parce qu'elle n'est saisissable qu'à l'état concret, dans la vie où ils n'ont pas accès. Leurs systèmes ne servent donc qu'à embrouiller les idées et qu'à entraver l'action : pendant que les scolastiques, qui sont de tous les temps, ergotent sur les formules dogmatiques, croyons au dogme substantiel, aimons les âmes qui en vivent et travaillons pour cette harmonie des âmes croyantes qui s'appelle l'Eglise.

Voilà, si je ne me trompe, la dernière attitude de l'abbé Morel, assez différente comme on le voit, de celle qu'il avait prise six ans auparavant, sous la poussée de la critique. Après l'avoir ainsi décrite en gros, je voudrais l'expliquer en détail en citant quelques pages de sa correspondance des dernières années.

Il avait suivi avec intérêt et avec une sorte d'anxiété l'évolution intellectuelle de l'abbé Loisy et il n'était pas loin de partager ses idées sur presque tous les points. Mais au moment où paraît le livre fameux, *L'Evangile et l'Eglise*, l'abbé Morel a trouvé sa voie et il porte un jugement plus net. Il écrit à un ami : « L'impression assez générale, je crois, est que le troisième chapitre (sur l'Eglise) est un chapitre splendide, magistral. Seulement, pour le reste, chacun fait ses réserves, et l'on est d'avis que l'ouvrage est dangereux pour ceux qui ne sont pas préparés à l'aborder. » Ecrivant à son cousin, M. Noël, il lui dit sur le même sujet : « On parle beaucoup du livre de M. Loisy. L'avez-vous lu ? Je ne crois pas qu'on puisse dire qu'il nie la divinité de Notre-Seigneur ; il parle de cette divinité dans sa préface, et déclare que son livre est incomplet sur ce point. Puis, il attribue à Notre-Seigneur une science humaine bornée : le Sauveur, comme homme, n'aurait su que ce qui était nécessaire à sa mission.

M. Loisy a exposé cette thèse il y a bien longtemps. Cela reste peu rassurant. Les articles de l'abbé Gayraud ont eu pour premier résultat de faire vendre le livre. La controverse n'aurait pas dû descendre dans les journaux. »

Avant de citer la dernière lettre de l'abbé Morel qui est sur tous ces sujets d'une clarté parfaite, je dois faire connaître par fragments quelques lettres qu'il reçut au cours de l'année 1904, qu'il conservait avec soin, et auxquelles il voulut répondre en bloc.

On lui disait : « Nous avons causé (mon ami et moi) de philosophie religieuse et principalement des théories de M. Loisy et du P. Tyrrell. Encore qu'il n'entre pas du tout dans ce mouvement d'idées, je crois qu'il a fini par voir qu'il y a là-dedans quelque chose et qu'il y a lieu de compter avec ces tendances philosophiques nouvelles... J'ai été un peu surpris pour ma part, que M. Loisy par la publication d'*Autour d'un petit livre* vînt de lui-même rouvrir des polémiques qui paraissaient lui être désagréables. Je lui ai même exprimé discrètement mon étonnement. Il m'a répondu qu'il tenait à publier son *Quatrième Evangile*, et qu'il n'aurait pu le faire s'il ne s'était en même temps expliqué à nouveau sur l'autorité de l'Eglise et la divinité de Jésus-Christ... Quelle sera l'issue de tout cela ? C'est difficile à prévoir. Il me semble que des esprits

non prévenus, après la lecture de certaines pages d'*Autour d'un petit livre*, ne doivent pas pouvoir douter de la foi de M. Loisy, et de la sincérité de son orthodoxie subjective, ce que plusieurs auparavant ne craignaient pas de mettre grandement en suspicion...

« J'ai pris une journée pour rendre visite à M. Loisy dans son ermitage de Garnay. Par certains côtés, il m'a fait une impression assez satisfaisante : je l'ai trouvé plus calme, moins amer dans son appréciation des hommes et des choses, très décidé à ne rien faire pour sa part qui puisse jeter le trouble dans les consciences catholiques. Mais d'autre part, j'ai été peiné au point de vue de ses idées, de le voir pousser de plus en plus à l'extrême ses théories et ses méthodes. Tant au point de vue philosophique qu'au point de vue critique, il devient d'un radicalisme absolument exagéré. C'est bien fâcheux, même au point de vue de la valeur scientifique de ses publications futures...

« M. Loisy a été satisfait (de l'article du Bulletin de Mgr Batiffol); il ne considère pas comme fondées les critiques qu'on lui adresse, ni comme réels les dangers qu'on signale dans sa conception, mais il trouve qu'on a mis le doigt sur la divergence essentielle qui sépare la philosophie du dogmatisme moral de la philosophie du mysticisme moral. Il y a un

point qu'on n'a pas signalé suffisamment, c'est que si la foi ne fournit à l'histoire aucune donnée particulière, si elle ne peut rien ajouter au point de vue de la matérialité des faits à ce qu'apprennent les documents, elle est du moins la lumière de l'histoire, en ce sens que l'ensemble des phénomènes religieux et même des autres, n'a de sens complet que pour la foi, qui peut seule en découvrir le principe intérieur et supérieur d'unité... Quant à M. Blondel, ce qu'il refuse à l'histoire technique, c'est le droit de se prononcer *seule* sur la réalité des faits essentiellement liés à la foi. Il y a par conséquent moins de différence entre M. Loisy et lui qu'on ne le croirait. C'est surtout dans l'application à des faits particuliers, comme la naissance virginale, la Résurrection ou la science humaine du Christ que leurs méthodes pourront aboutir à des résultats divergents... Le P. Tyrrell cherche une *via media* entre Blondel et Loisy. C'est très intéressant et d'une psychologie très fine. Il admet entre l'histoire dogmatique et l'histoire critique un rapport analogue à celui qui existe entre l'histoire dramatisée, telle qu'elle se présente dans les drames historiques de Shakespeare par exemple, et l'histoire réelle. La vérité est une vérité d'ensemble qui ne permet pas d'en tirer des conclusions fermes pour les détails, mais qui révèle le fond vrai des choses

mieux que ne le ferait une description minutieusement exacte des faits. Et il explique comment le sens religieux, lorsqu'il porte des affirmations d'ordre historique qui reposent sur des raisons *a priori*, sur des raisons de convenance, et non sur des témoignages, peut redécouvrir le passé, dans son ensemble du moins, avec certitude, de même qu'il peut, c'est le cas des prophéties, pressentir l'avenir sans pouvoir cependant en décrire exactement tous les traits... Je crois que sur tout cela nos appréciations se rencontreraient... Du reste, nous sommes d'accord sur la manière de concevoir la foi, son objet et son mode de développement : c'est là le point central. »

A toutes ces lettres l'abbé Morel répondit par quelques pages nettes, vives et fortes qui sont comme son testament intellectuel et précisent la position qu'il comptait prendre dans la crise théologique du moment. Je les citerai entièrement quoi qu'elles répètent parfois des choses qui ont été dites ailleurs.

« Mes vacances de 1904 comme celles de 1903 se sont passées en Russie... Le sujet de mon cours de cette année ? — *Saint Athanase et l'arianisme*. J'ai choisi cette question parce que j'avais besoin de connaître les discussions du IV^e^ siècle, et puis parce qu'il n'y a pas de question plus importante, et que je voulais voir, sur le plus central de nos dogmes,

ce que c'est que l'histoire des dogmes. J'ai employé novembre et décembre à reprendre l'histoire du dogme de la divinité du Christ au deuxième et au troisième siècle, et je viens seulement d'aborder l'étude de l'arianisme. Je ne puis avoir encore d'opinion autorisée sur le rôle de saint Athanase. Mon impression actuelle est que les spéculations des théologiens du deuxième et du troisième siècle — pas de saint Irénée qui est avant tout un évêque — sur le rôle du Logos dans la création du monde, spéculations dues en grande partie à l'influence de la philosophie grecque, ont peu à peu amené un malaise, une maladie théologique, dont l'arianisme a été la crise, une crise salutaire. A la place du Logos, instrument de la création, saint Athanase a remis le Logos Sauveur, le Dieu Sauveur. La maladie venait de la philosophie ; on y a coupé court en écartant la métaphysique et en parlant religion. L'arianisme était un intellectualisme rationaliste ; saint Athanase, comme saint Irénée, se soucie peu d'une explication métaphysique du monde. Ce qu'il lui faut c'est un Dieu qui tire les hommes de leur misère et de leur péché et leur donne une vie divine.

« Une autre impression d'ordre plus général, que mes études de cette année confirment, c'est que l'on nous a trop effrayés en nous

parlant à tort et à travers de changements dogmatiques et même de progrès dogmatiques. Si les protestants trouvent que tout a changé, il n'y a pas lieu de s'en étonner beaucoup; ils abordent l'étude des Pères et des théologiens avec un état d'esprit qui ne leur permet guère de les comprendre. Ce n'est pas le cas des anglicans, qui ont fait des travaux excellents. Quant aux catholiques, ils s'abusent bien un peu en parlant de progrès, et en s'imaginant qu'ils en savent plus long aujourd'hui que n'en savaient leurs Pères dans la foi. Je doute qu'une expression philosophique plus parfaite du dogme soit une véritable supériorité. Plus l'expression philosophique paraît précise, et plus étroite est la portion de vérité qu'elle nous laisse voir; plus elle paraît précise et plus aussi elle dépend des conditions spéciales dans lesquelles elle se formule et, par conséquent, moins elle est durable...

« Plus j'avance et plus j'ai d'occupations. La Russie et la *Revue catholique des Eglises* me prennent passablement de mes journées, presque tout ce que me laisse mon cours. J'ai là un énorme tas de livres qui attendent un compte rendu. A mesure que l'on avance, bien des rêves s'en vont. On espérait travailler bien tranquillement, bien régulièrement, de telle heure à telle heure. On comptait présenter des thèses, faire des livres. La réalité

est bien autrement compliquée. Le temps passe sans que l'on sache où il va. Il y a de bons livres, mais il y en a tant de mauvais qu'on hésite à en faire. On sent que la théologie a besoin d'être renouvelée, que c'est là une œuvre dont la nécessité s'impose; mais pour un théologien qui a rendu service à l'Eglise, que d'autres qui n'ont guère servi qu'à voiler la vérité derrière leurs mots et leurs formules!... Il se trouve que je fais partie, moi aussi, d'un cercle d'études — non pas d'études sociales, comme le *Sillon* — mais d'un cercle d'études religieuses. Nous n'avons eu jusqu'à présent que deux réunions et je ne sais si ce cercle vivra. Mais il est singulièrement réconfortant de rencontrer des jeunes gens catholiques, choisis parmi ceux qui ont reçu la plus haute éducation intellectuelle qu'on puisse recevoir en France, et qui ont en même temps des âmes d'apôtre. Au milieu de nos divisions politiques, il y a là une promesse rassurante pour l'avenir. Et il importe de se maintenir en contact avec des générations plus jeunes que la nôtre. Bientôt nous allons être des vieux. Si nous n'y prenons garde, nous laisserons le monde aller plus vite que nous. Il nous faut apprendre des jeunes de quel côté et de quel pas il va.

« Vous ai-je dit que j'avais promis un *Saint Irénée* au P. Bainvel? Naturellement, il

n'y a pas un mot de fait, et je ne suis pas sur le point de commencer. Il est possible cependant que je prenne ce sujet pour mon cours de l'an prochain. Saint Irénée me plaît, parce qu'il a été moins théologien que les autres écrivains anténicéens. On a plus de chances de trouver chez lui la religion tout entière. J'en viens à prendre en grippe les théologiens. Ne trouvez-vous pas que le tort de M. Loisy est d'être trop théologien? Après avoir démoli un intellectualisme pour démontrer que la religion est une vie et non une doctrine, ne va-t-il pas se laisser emporter, par une doctrine et par une philosophie, leur donner une importance démesurée et aboutir à un nouvel intellectualisme? A cela, rien d'étonnant. Il est dangereux d'être toujours en face de ses pensées, sans fenêtres sur la réalité concrète de la société religieuse, sur l'action divine exercée par la religion dans les âmes. Théologiens ! »

Par ces derniers mots l'abbé Morel donnait le secret de la sérénité philosophique et de l'exquis bon sens avec lequel il s'arrêtait à temps sur le chemin glissant où la critique l'avait entraîné. Il avait des fenêtres ouvertes sur la vie, ou plutôt, il vivait en pleine réalité, et, travaillant pour Dieu et pour l'Eglise sur les âmes, il trouvait directement et touchait les réalités que les théologiens cherchent

vainement à enfermer dans leurs formules de cabinet.

Cette action religieuse et cette évolution religieuse étaient commandées par une conscience sacerdotale de jour en jour plus vivante. Un changement s'était opéré aussi dans sa vie intérieure qui, fortifiée, le mettait au niveau de toutes ses nouvelles tâches. Autrefois, séminariste ou étudiant des Carmes, il mettait son idéal de perfection dans la régularité. Dans sa journée, les exercices de piété avaient leur heure et le reste du temps appartenait au travail profane. En avançant en âge, son amour pour Dieu s'étant développé, il en était venu à une conception religieuse plus haute ; il comprenait qu'il n'y a pas deux parts dans la vie, une qu'on donne à Dieu, et l'autre qu'on donne à ses occupations, aux sciences de la nature, ou à la théologie, ou bien aux distractions et aux voyages, mais que tout appartient à Dieu. Il s'était donc fait une habitude de vivre pour Dieu ; la pensée de Dieu et l'amour de Dieu l'informaient pour ainsi dire à tel point que chacune de ses paroles et chacun de ses actes étaient une prière. Comme il aimait peu à parler de lui, on pouvait vivre à ses côtés et ignorer cette intensité de vie intérieure. Mais elle se traduisait quelquefois par un de ces mots pleins de sens qu'il disait pour ainsi dire sans

le vouloir. « La lecture spirituelle, disait-il un jour à M. Portal, mais, je la fais toute la journée ! » Et c'était vrai ; toutes ses lectures, tous ses travaux, toutes ses promenades et tous ses voyages étaient des exercices de piété.

Cet amour de Dieu, ce sentiment religieux s'alimentaient aux vraies sources, l'Ecriture sainte et les Pères. Il y ajoutait la liturgie dont il avait acquis une connaissance minutieuse et dont il parlait avec une originale saveur. Les cérémonies de l'Eglise, les oraisons de la messe et du bréviaire dont il remarquait tous les détails étaient pour lui suggestives de piété. Il en pénétrait le sens profond qui passait ensuite dans ses méditations. Il en parlait volontiers, s'irritant contre les rhéteurs qui avaient introduit dans certaines collectes des métaphores ou des cadences prétentieuses, et admirant de tout cœur la simplicité des oraisons primitives.

Il demeurait modeste comme autrefois ; mais à son insu, sa personnalité s'affirmait. Il savait ce qu'il voulait et où il allait ; et à l'occasion il ne craignait pas de le dire. Il se sentait le droit d'avoir un avis sur les choses et il en usait. Ceux qui l'avaient connu timide et effacé, le voyaient avec joie s'avancer dans le rang, prendre sa place, et devenir un chef, un de ces chefs pleins de douceur et de force qui entraînent et qu'on aime à suivre. Je ne

dis pas qu'il allait devenir un homme d'action de premier rang. Je crois que l'audace des grandes initiatives lui aurait toujours manqué. Mais son action lente aurait été sûre; et puis se tenant à côté des hommes d'avant-garde, il leur aurait évité bien des fautes; il aurait éclairé à la lumière du passé qu'il connaissait si bien le chemin qu'ils doivent choisir pour l'avenir; et modestement, par ses conseils, par son enseignement et par sa plume, il aurait agi sur les esprits et sur les cœurs. Il aurait été un maître solide en un temps où la stabilité est peut-être ce qui manque le plus à un clergé riche de générosité et d'intelligence. Il allait avoir trente-trois ans; et il mourut; telle fut la volonté de Dieu.

CHAPITRE X

Sa mort

Le dimanche 13 août 1905 nous apprenions à Paris la stupéfiante nouvelle : l'abbé Morel était mort accidentellement à Toula. Pendant plusieurs heures, pendant plusieurs jours, nous avons comme refusé de croire à ce malheur. Mais bientôt les détails arrivaient et il fallait bien se résigner à l'irréparable.

M. Lhoir, chez qui Morel était descendu à Moscou et qui était devenu son ami intime, écrivait de ses dernières heures la relation suivante : « Après un voyage au nord de la Russie, voyage dont il revint assez fatigué, tant intellectuellement que moralement, M. l'abbé resta deux semaines à peu près chez moi, et le mardi qui précéda sa mort partit chez un ami commun, M. Khomiakov, dont le domaine se trouve à six heures de Moscou, non loin de la ville de Toula, M. Khomiakov est le frère de la comtesse Grabbe, chez qui notre regretté habita pendant son séjour à Saint-Pétersbourg.

« Une des principales causes pour lesquelles l'abbé désirait aller à la campagne, était qu'il aurait la possibilité de prendre des bains froids dont il espérait beaucoup de bien. Aussi, dès son arrivée chez M. Khomiakov demanda-t-il à se baigner dans un vaste étang du parc. M. Khomiakov voyant l'air fatigué de notre regretté n'y consentit qu'avec peine et en obtenant la promesse que l'abbé ne se baignerait jamais seul et se ferait accompagner par un laquais. De plus, il lui indiqua un endroit qui n'était pas profond et qui n'offrait pas de danger.

« Le mercredi et le jeudi, l'abbé se baigna deux fois par jour : le vendredi matin, il se baigna aussi, toujours accompagné d'un laquais. Le vendredi soir, 11 août, vers six heures, il alla encore se baigner, mais cette fois pour son malheur et notre douleur, seul et sans prévenir personne. Ce qui se passa, je l'ai appris de la bouche de paysans qui travaillaient non loin de l'étang et qui furent les seuls témoins de la tragédie. Notre abbé resta très longtemps dans l'eau, nageant, plongeant, et les paysans firent même la remarque que le prêtre français nageait bien et qu'il aimait beaucoup l'eau.

« Tout à coup il plongea et ne reparut plus. Les paysans prévoyant un malheur, coururent, les uns vers l'étang, les autres prévenir M. Khomiakov qui se précipita vers le lieu de l'ac-

cident et organisa les recherches. Ces recherches furent assez longues, car ce n'est qu'après une demi-heure, peut-être trois quarts d'heure qu'on retrouva le corps. Tous les moyens possibles pour ramener la vie furent employés, mais inutilement. La mort avait fait son œuvre. M. Khomiakov me télégraphia immédiatement et c'est au reçu de son télégramme que je vous envoyai ma première dépêche avant de partir pour l'endroit où j'arrivai samedi matin. Je trouvai un prêtre catholique que M. Khomiakov avait mandé de la ville voisine. J'allai voir ce qui restait de mon meilleur ami, de mon frère. Il avait conservé une figure calme et tranquille et on eût pu croire qu'il reposait.

« Aucun de ces signes indiquant l'asphyxie par immersion ne se révélait sur sa figure. Seule, la moitié de la lèvre inférieure qui pendait et quelques autres indices marquaient, au dire du médecin, que notre bien cher défunt avait été frappé d'une attaque de paralysie nerveuse et d'une congestion entraînant une mort presque foudroyante. Le soir de ce même samedi, je repartis pour Moscou, emmenant avec moi le corps de mon ami. »

M. Lhoir fut dans cette circonstance admirable de dévouement ; il fit faire à son ami de belles funérailles, et le déposa à l'église française dans un caveau provisoire en attendant la volonté de la famille. En même temps

il épanchait sa douleur dans une lettre très belle qui montre à quel point l'abbé Morel pouvait agir sur les âmes.

« La mort de M. l'abbé a été pour moi un coup bien douloureux. Vous avez perdu un parent bien cher ; moi j'ai perdu le meilleur des amis, presque un frère. La plus entière confiance réciproque, la plus parfaite communauté de sentiments et d'aspirations nous unissaient. Et pourquoi ces liens s'étaient-ils formés? parce que l'abbé avait compris mon âme, parce qu'il m'avait appris et montré le pourquoi de la vie, parce que, d'un indifférent que j'étais, il a fait de moi un fervent, parce qu'en ouvrant à mon âme des horizons nouveaux, il m'a consolé. Oui, sa mort laisse en moi un vide que seul Dieu pourra combler...

« ... Dieu a voulu cette mort et il l'a voulue pour ne pas faire attendre plus longtemps à celui que nous pleurons la récompense d'une vie courte mais si bien remplie, et dont l'unique but était de ramener à la vérité ceux qui s'en étaient éloignés.

« C'est dans cette pensée que je trouve des consolations et c'est aussi dans l'espoir que du ciel où il est maintenant (sa vie était celle d'un juste et il s'était confessé cinq jours avant sa mort) mon ami me continuera son affection et m'obtiendra des grâces que je ne saurais mériter par moi-même.

« Par sa modestie qui n'avait d'égale que sa vaste intelligence et son grand mérite, par son respect des opinions d'autrui, par son affabilité, le défunt s'était acquis partout où il avait passé de nombreuses sympathies, tant dans la meilleure société laïque que dans le haut clergé. Les uns et les autres ont été affligés de sa mort, et nombre d'entre eux m'ont adressé leurs plus sincères condoléances. »

Parmi ces hommages des Russes à l'abbé Morel, il ne faut pas manquer de citer celui de M. Khomiakov qui écrivait : « Dieu veuille avoir en paix l'âme de l'abbé Gustave Morel ; son souvenir restera profondément et pour toujours gravé dans ma mémoire et dans mon cœur. »

On vit bien le regret qu'avait excité sa mort lorsque son corps partit pour la France. C'est M. l'abbé Morel, curé de Nomexy au diocèse de Saint-Dié, parent et parrain du défunt, qui se chargea de la douloureuse mission d'aller chercher ses restes. Il fut accueilli à Moscou comme un ami. Il écrivait : « Les regrets causés par la mort de Gustave ont été partagés par les prêtres *orthodoxes*. Son cercueil a été salué par des archimandrites et des archevêques. Les uns et les autres ont demandé le jour et l'heure de mon départ, pour accompagner le corps jusqu'à la gare. »

Les funérailles furent recommencées. « Au

jour des obsèques de Gustave, écrit M. le curé de Nomexy, toute la colonie française s'est émue du grand deuil qui nous atteignait et y a pris une très large part. L'affluence a été considérable. » De nombreux amis voulurent accompagner son cercueil jusqu'à la gare, et quand le train s'ébranla, tous fondaient en larmes.

En France, la douleur avait été plus vive encore. De toutes parts arrivaient chez M. le curé de Nomexy et chez la mère du défunt des lettres désolées. Et c'était partout la même stupeur de voir que Dieu avait pris un si bon ouvrier au moment où il commençait sa journée. Je ne puis citer que quelques fragments de ces lettres. M. l'abbé Baudrillart écrivait à M. C. Morel : « C'est une perte cruelle pour l'Institut Catholique. Votre neveu était de ces esprits supérieurs qui unissent la parfaite sincérité dans la recherche scientifique à la fermeté de la foi. Il n'était pas de ceux que la science a grisés et dont elle a tourné la tête. En lui le savant ne tuait pas le prêtre. Personnellement j'estimais et j'aimais beaucoup l'abbé Gustave Morel ; je savais que je pouvais compter sur son amitié ; en relations, il était la sûreté même. »

M. Ruch professeur au Grand Séminaire de Nancy, ami du défunt, s'exprimait en termes émus : « Votre bon cousin était pour

moi comme un membre de ma famille, un frère d'âme... Et quelle perte pour la religion et pour l'Eglise ! Nous étions fiers de lui, et nous espérions tant de sa compétence et de ses talents. Vraiment, Dieu se joue de nos affections et de nos projets. Heureusement, chrétiens et prêtres, nous pensons qu'il est dans un monde meilleur, qu'il vit à nos côtés, qu'il nous aidera à terminer notre journée, et que bientôt nous aurons la douce joie de le revoir, comme on le retrouvait chaque année aux vacances. »

Le deuil était donc grand à Saint-Dié et dans tous les cœurs qui avaient aimé l'abbé Morel. Mais la douleur s'était comme concentrée au Séminaire Saint-Vincent de Paul où sa mort laissait un vide si douloureux. Pendant quelques jours, la tristesse y fut navrante. Et on sentait si bien que la place de l'abbé Morel était là, que, pendant plusieurs jours, et on peut dire du monde entier, M. Portal reçut des lettres de condoléances qui sont un magnifique éloge funèbre. J'en citerai quelques fragments.

De Son Eminence le Cardinal Richard : « Je vous remercie de m'avoir fait connaître sans retard la perte douloureuse que nous venons de faire dans la personne de M. Morel. Il était jeune et il nous faisait espérer un long

et sérieux travail pour le service de l'Eglise. Je suis consolé par ce que vous me dites de sa piété, de sa régularité, et nous pouvons espérer que Notre-Seigneur l'a reçu dans sa miséricorde quand il l'a appelé à lui d'une manière si imprévue. »

De Mgr Péchenard : « Je suis atterré par la nouvelle que vous m'annoncez. Pauvre cher confrère !... C'est une grande perte que fait notre Institut. C'est un vide que nous aurons beaucoup de mal à combler. »

De M. G. Bonet-Maury : « J'apprends par l'*Univers* la mort prématurée de l'abbé Morel et cette nouvelle me remplit de douleur. Il m'avait suffi en effet de quelques entretiens avec lui pour mesurer l'étendue de ses connaissances en même temps que la largeur de son cœur... Les hommes de sa valeur sont rares et je m'associe entièrement au deuil dans lequel vous plonge sa mort. »

De Lord Halifax : « Quelle triste nouvelle ! Je peux à peine la croire. Quel malheur ! Quel navrement de cœur ! Nous l'aimions tant l'abbé Morel ! c'était un ami à nous tous. Et pour vous quelle perte ! Quelle partie de vous-même enlevée, quel écroulement d'espoir ! Je ne puis supporter l'idée de votre chagrin. Je ne pense qu'à vous et je prie Dieu pour vous et pour lui de tout mon cœur. »

De M. Lacey : « Quel malheur vous venez de m'annoncer ! J'en suis accablé. Lui que nous avons trouvé si gentil et à la fois si fin d'esprit ! lui qui était d'une telle valeur. C'est terrible. Je ne suis pas capable de parler. On ne peut que prier. »

De M. Tavernier : « Tant de science accumulée et préparée pour l'œuvre la plus nécessaire, et tout cela détruit au moment d'en tirer le parti le plus profitable ! C'est dans la marche providentielle des choses un exemple très fréquent, mais comme on a peine à s'y résigner ! »

De M. Victor Giraud : « Je reçois avec l'*Univers* la douloureuse nouvelle. Je devine et comprends votre grande tristesse. C'est un des vôtres, et des meilleurs, qui disparaît au moment où nous avions le plus besoin de lui. Dieu a ses desseins et il faut s'incliner et prier sans comprendre. »

De M. l'abbé Vénard : « Quelle tristesse de le voir disparaître au moment où, sa longue préparation achevée, il allait pouvoir donner toute sa mesure et rendre à l'Eglise des services si importants. Mieux que d'autres, par nos longues conversations sur les questions les plus délicates qui se posent aujourd'hui, j'ai pu apprécier tout ce qu'il y avait de ressources dans son esprit et quelle orien-

tation sage il avait su donner à tous ses travaux. »

De M. Maurice Masson : « Je le connaissais sans le connaître, car je sais qu'il ne révélait qu'à un petit nombre d'intimes son âme qui était exquise. Mais je sais aussi que vous l'aimiez comme un fils et que vous aviez placé sur lui quelques-unes de vos meilleures espérances. C'est un coup bien rude pour vous. »

De M. René Pinon : « C'est la perte cruelle d'un homme aussi simple que savant et intelligent, une vraie grande perte. J'en ai le cœur navré et je pense avec affection à votre grande tristesse. »

De M. l'abbé Sevestre : « Il me semblait que l'abbé Morel était préparé, à l'Institut Catholique, pour servir d'intermédiaire entre l'ancien clergé traditionnel avec excès et le jeune clergé parfois trop avancé. Il connaissait si bien l'un et l'autre, et il apportait tant de modération dans ses jugements ! »

De M. l'abbé Otter : « Pour moi, j'ai vu en lui le type du prêtre moderne, tout rayonnant de vie intérieure, ouvert à toute pensée sérieuse, mais sans emballement, comme sans parti-pris. En lui la foi et la science s'alliaient et se vivifiaient merveilleusement. C'était bien là l'homme tel qu'il vous le fallait. »

De M. l'abbé Laberthonnière : « L'abbé Morel était de ceux sur lesquels on peut compter à tous les points de vue. J'avais grande confiance en lui. C'était déjà, et surtout il serait devenu, une vraie valeur. »

De M. l'abbé Lejay : « M. Morel disparaît au moment précis où il allait produire et porter le fruit de sa longue préparation. J'en suis navré, surtout pour vous, qui en aviez fait le pivot de tant de projets. »

D'un ami de M. Puller : « Je sais bien que votre propre perte est grande et que vous déplorez aussi la perte que souffre l'Eglise de France dans sa mort ; nous aussi, de l'Eglise Anglicane, nous avons perdu un ami qui voulait avant tout nous comprendre et s'approcher de nous en amour, autant que possible, sans compromettre ses principes. »

Quel magnifique concert d'éloges ! Et je pourrais citer encore des lettres de M. Chevalier, de M. Lavallée, de M. Méout, et de tant d'autres ! Tout le monde sentait la place qu'il occupait dans l'Eglise de France et le vide que faisait sa mort.

Mais la douleur la plus profonde fut ressentie par sa petite patrie. Il avait toujours aimé les Vosges d'un amour filial et les Vosges le lui rendaient. Le jour de ses funérailles, au Ban-de-Laveline, le 5 octobre 1905, on put

voir quelle place il tenait dans cette paroisse où il était né et où il avait, dix ans auparavant, célébré sa première messe. *La Revue catholique des Eglises*, dans son numéro d'octobre 1905, a raconté ses obsèques et je n'ai pas ici à en reproduire le récit.

M. le chanoine de Bazelaire, ancien curé du défunt, y parla avec tout son cœur, en ami et en prêtre. Mgr Foucault, évêque de Saint-Dié qui avait tenu à présider la triste cérémonie, adressa de paternelles condoléances à la famille et au clergé. L'oraison funèbre fut prononcée par Mgr Péchenard, recteur de l'Institut Catholique de Paris, qui mit dans ce discours tout son esprit et tout son cœur. Je veux en citer au moins la conclusion ; et certes, je ne pouvais trouver une conclusion meilleure de ce livre où j'ai fait tous mes efforts pour faire revivre la figure de notre cher ami.

« Fortement attaché à la chaîne des traditions respectables, et tout ensemble partisan résolu de tous les progrès légitimes, il se tenait en équilibre entre les excès, solidement assis sur les principes et regardant d'un œil également tranquille le passé et l'avenir, sans autre amour que celui du vrai et du bien, dont il poursuivait le triomphe.

« Il réalisait à la lettre en sa personne ces belles paroles que S. S. Pie X adressait naguère à notre Université et qui sont tout à la

fois pour elle une louange et un programme : *Que vos maîtres placent tout d'abord en sûreté les principes sacrés de la sagesse antique, c'est leur premier devoir; et qu'ensuite, tenant compte des progrès de l'érudition, ils ne négligent rien de tout ce que la sagacité de nos contemporains a découvert de vrai.*

« Aussi, avec quel entrain et quelle persévérance notre jeune professeur de Patrologie fouillait la littérature des premiers siècles de l'Eglise et s'assimilait la doctrine des Pères ! Avec quelle attention il se tenait au courant de toutes les découvertes modernes ! Avec quelle aménité il accueillait ceux qui, sans partager ses convictions, lui paraissaient des hommes sincères et de bonne foi ! Avec quelle généreuse ardeur, enfin, il recherchait les points de contact entre les idées et les points de rapprochement entre les hommes !...

« Ah ! bon et fidèle serviteur, si le Maître vous a retiré de ce monde dès la troisième heure du jour, après vos premiers essais, c'est qu'il avait reconnu la grandeur de votre bonne volonté, et que cette bonne volonté lui a suffi. Vous avez quitté prématurément ce pénible chantier de la terre, mais pour entrer, nous en avons la douce et ferme confiance, dans le repos et la joie de Notre-Seigneur. Puissent vos efforts n'être point stériles ! Puisque vous êtes tombé en luttant, géné-

reux pionnier de l'union des Eglises, du haut du ciel, vous n'abandonnerez pas une œuvre si bien commencée. Vous obtiendrez de Notre-Seigneur Jésus, par vos prières, qu'il suscite dans son Eglise de nouveaux ouvriers, capables de marcher sur vos traces, et de conduire au terme désiré cette œuvre de rapprochement et d'union pour laquelle il a tant prié son divin Père : *Ut sint unum!* »

Je n'ajouterai qu'un mot à des paroles si nobles et si significatives. Pour réaliser l'œuvre de l'union, notre cher abbé Morel a offert plus que des prières, il a donné sa vie. Il en faisait le sacrifice dans cette lettre à l'abbé Vénard, dont on a pu lire un fragment sur le souvenir mortuaire offert à ses amis, et qu'il faut citer ici pour que cette biographie d'un bon prêtre ait tout son sens :

« Vous allez être décidément chargé des intérêts de Dieu ici-bas, et, tous les jours, à la Sainte Messe, Dieu descendra à vous et s'unira à vous, afin qu'uni à Lui, vous continuiez pour votre part la mission du Christ, Dieu et Homme. Vous avez longuement médité sur la dignité et les devoirs du sacerdoce, et c'est bien en vain que j'essaierais de me mettre à l'unisson de vos pensées et de vos sentiments actuels. Vous ne m'en voudrez pas pourtant

de me rappeler qu'il y a cinq ans à peine je ressentais le bonheur dont vous jouissez maintenant. Plus d'un de mes rêves d'alors s'est évanoui, mes impressions n'ont pas gardé leur fraîcheur, mais en songeant à la générosité et à l'ardeur que vous allez apporter à l'ordination, le désir me reprend de mieux employer les années qui me restent, de les passer plus près de Dieu, et aussi de les dépenser plus courageusement pour le bien des hommes. Mon avenir semble aujourd'hui plus clair; l'œuvre à accomplir semble se préciser, sa nécessité évidente sera peut-être pour moi un aiguillon. C'est au moment de mon ordination que, sur le désir de mon évêque, j'ai laissé de côté les mathématiques pour la théologie. Je n'ai jamais eu un moment de regret, car je savais que j'avais obéi à une indication de la Providence. Aujourd'hui je suis heureux, heureux d'avoir devant moi une tâche plus difficile, mais aussi plus utile et plus sacerdotale. Je suis assez jeune encore, et Dieu veuille que je le sois toujours, pour désirer un lourd fardeau, un de ceux sous lesquels on fléchit et l'on meurt. Ne trouvez-vous pas digne d'envie le sort de ceux qui, selon un mot de l'abbé Piat, tombent dans le fossé afin que ceux qui viennent puissent passer ? Tel a été le sort du Sauveur et celui des Saints; il ne nous est pas défendu de l'espérer. Seulement, prions l'un pour l'autre

afin que ne nous manquent ni le courage ni la générosité qui en rendent dignes. »

A la lettre, le vœu de l'abbé Morel s'est réalisé : dans ce fossé qui sépare l'une de l'autre les Eglises chrétiennes, il est tombé volontairement, victime de l'œuvre rêvée, afin que d'autres, animés de son esprit et soutenus par Dieu, puissent passer et faire l'union pour laquelle il est mort.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I.— Enfance et Première Education. 1

CHAPITRE II. — Le Grand Séminaire. 19

CHAPITRE III. — L'abbé Morel à l'Ecole des Carmes (1re Période) 59

CHAPITRE IV. — L'abbé Morel à l'Ecole des Carmes (2e Période) 85

CHAPITRE V. — Voyages de l'abbé Morel . . . 114

CHAPITRE VI. — L'abbé Morel au Séminaire Saint-Vincent de Paul. Voyage en Angleterre. 184

CHAPITRE VII. — L'abbé Morel professeur . . 213

CHAPITRE VIII. — L'abbé Morel et la Russie . 231

CHAPITRE IX. — Les dernières années 302

CHAPITRE X. — La mort 321

Sens. — Société Nouvelle de l'Imprimerie Miriam.

92
M819
Calvet, J.
L'abbé Gustave Morel

92
M819